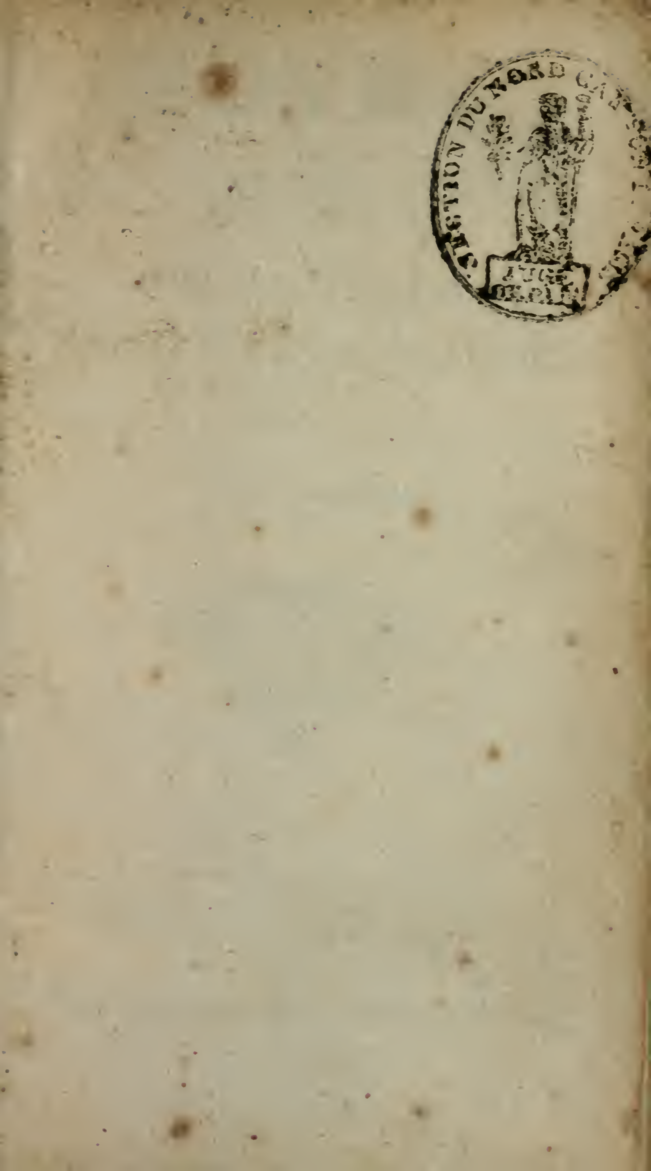



CSP


SECTION DU NORD

ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

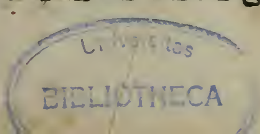
TOME SECOND.



A PARIS;
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec approbation & Privilege du Roy.



PIECES CONTENUES dans ce ſecond Volume.

L'ECOLE DES AMIS,

COMEDIE EN VERS, ET EN CINQ ACTES.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez LE BRETON, au coin de la ruë Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien-amé NICOLAS FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes ; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'im-

pression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; Et que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chasteau du Louvre, & un dans celle de notred. trés cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil.
SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 436, Fol. 397. conformement aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 5 Avril 1737.
G. MARTIN, *Syndic.*

L'ÉCOLE DES AMIS.

COMEDIE.

Répresentée pour la premiere fois le 25e. Février 1737.

ACTEURS.

HORTENCE. *Mlle. Goſſin.*

CLORINE, Suivante d'Hortence. *Mlle. Quinault.*

MONROSE. *M. Dufreſne.*

DORNANE. *M. Grandval.*

ARAMONT. *M. Duchemin.*

ARISTE. *M. Sarazin.*

UN GARDE.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon de Monroſe.



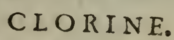
L'ECOLE DES AMIS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONROSE *qui s'apprête à sortir.* CLORINE.



CLORINE.

QUOI, vous voulez sortir ?

MONROSE.

Laisse-moi, je te prie,
Je ne puis différer ma premiere sortie,
Ni demeurer ici davantage en suspens :
Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

CLORINE.

Oui : mais, Monsieur, à peine est-elle refermée;

MONROSE.

Eh ! depuis que je suis revenu de l'armée,
Blessé dans ce combat où mon oncle a péri,
Deux mois se sont passez : je dois être guéri.

CLORINE.

Quelle raison !

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite,
Je veux sçavoir comment la fortune me traite.
D'ailleurs, un intérêt plus pressant, & plus fort
Que celui qui me touche, éxige cet effort.
Mon oncle étoit chargé des biens de ta Maîtresse ;
Et je lui dois un compte... il le faut... le tems presse...
D'autant plus qu'elle va retourner au Convent.

CLORINE *avec plus de circonspection.*

Monsieur, vous vous verrez, sans doute, auparavant ?

MONROSE.

Qui, moi, Clorine ? Hélas ! Je ne l'ai que trop vuë.

CLORINE.

Ah ! cette répugnance est assez imprévûë.
Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur ?

MONROSE.

La révolution . . . .

CLORINE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au Ciel! ... quand j'étois un peu plus digne d'elle,
Je l'ai vûë insensible à l'ardeur la plus belle.
Que seroit-ce à present que je puis n'être rien?

CLORINE.

Est-on si prévoyant lorsque l'on aime bien?
Monsieur, est-ce donc là cette ame si charmée?
Est-ce vous, qui depuis le départ pour l'armée
Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait,
Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait?
Hortence eût obéï.

MONROSE.

Cesse de m'entreprendre.
Si j'avois son portrait, il faudroit le lui rendre;
Il faudroit la revoir encore, & me plonger ....

CLORINE.

Du moins, la bienséance .....

MONROSE.

Il n'y faut plus songer.

SCENE II.

CLORINE *seule.*

FORT bien, il va se perdre, en fuyant ma Maîtresse,
Je veux les rapprocher tous deux avec adresse.
Elle rêve.
Eh! le portrait d'Hortence est propre à cet effet,
Il faut lui procurer en secret ce bienfait,

Et lui faire trouver par quelque ſtratagême
Cette heureuſe reſſource, en dépit de lui-même;
Je veux que ce portrait ſerve à vous réunir:
Oui, Monſieur, je ſçaurai vous forcer à venir
Le remettre vous-même entre les mains d'Hortence;
Alors ils ſe verront. L'amour d'intelligence
Les menera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.
Au reſte, puiſſe t-il avoir un ſort heureux!
Eſpérons que la Cour lui ſera moins contraire.
Il va lui même agir. C'eſt le point néceſſaire;
Car.... ſes amis ont beau le ſervir de leur mieux;
L'un d'eux n'eſt qu'un bon homme, ardent, officieux,
Qui tracaſſe, & qui veut toujours être de fête:
L'autre n'a que du faſte & du vent dans la tête.

SCENE III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT *derriere le Théatre, à voix haute.*

EH bien! où ſont-ils donc fourrez? Hola, quel-
(qu'un?

CLORINE.

Bon! voici juſtement notre vieil importun!
Qu'il va bien ſignaler ſon zéle impitoyable!

ARAMONT.

Quand le Maître eſt dehors, les Valets ſont au diable.
C'eſt Clorine! Eh! parbleu, je la trouve à propos.
J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots.

Hortence s'en va donc?

CLORINE.

Oui, Monſieur, ſans remiſe;
Elle rentre au Convent où le défunt l'a priſe.
Il l'avoit fait venir pour la former un peu,
Avant que de lui faire épouſer ſon neveu.
Elle y ſeroit déja retournée au plus vîte,
Si l'éternelle tante attachée à ſa ſuite,
N'avoit été malade : elle ſe porte mieux.

ARAMONT.

Tant pis.

CLORINE.

Et nous faiſons aujourd'hui nos adieux.

ARAMONT.

Cette vieille radote; & ta Maîtreſſe rêve.

CLORINE.

En quoi?

ARAMONT.

C'eſt aujourd'hui que le ſcellé ſe leve;
Hortence a tous ſes biens.

CLORINE.

Quelqu'un en prendra ſoin;
A quoi ſerviroit-elle? On n'en a pas beſoin.

ARAMONT.

Elle eſt riche, & très-riche.

CLORINE.

Oui, Monſieur, je l'eſpere.

ARAMONT.

Ah! je vous en réponds. D'autant plus que ſon pere

N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux Marin;
Qui, pour être partout Maître de son destin,
Ne possed a jamais, pour toutes Seigneuries,
Qu'un riche porte-feüille, & force pierreries.

CLORINE.

Chacun, suivant son goût, prend ses arrangemens.

ARAMONT.

Ainsi donc ta Maîtresse, outre ses diamans,
Est un des grands partis qui soient peut-être en France:
A moins que le défunt, contre toute apparence,
N'ait altéré des biens confiez à ses soins;
Mais c'est ce que l'on doit appréhender le moins.
Or cela supposé, comme aussi que Clorine
Soit une fille aimable, intelligente, & fine .....

CLORINE.

Elle se retourne, comme si on l'appelloit.

Ah! point du tout, Monsieur.... Oui... j'entends...
(excusez;
On vient de m'appeller.

ARAMONT *la retenant.*

Non; vous vous abusez:
Et quand cela seroit, qu'importe? On peut attendre.
En faveur de Monrose, il faudroit nous entendre.
Tu vois comme au moment de faire son bonheur,
Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit d'honneur:
Tu sçais, pour son neveu, quelle étoit sa tendresse;
Et qu'en le mariant à ta belle Maîtresse,
Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement:
Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément,

Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.
Thésauriser n'est pas le fait des gens de guerre ;
Et l'on doit peu compter sur leurs successions.
Le défunt ne rouloit que sur des pensions,
De forts appointemens, qu'il mangeoit à mesure;
Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.
A l'égard de la Cour, je doute, & je ne sçais
Si l'on achevera des projets commencez :
Et franchement j'ai peur qu'en cet état funeste
Ta Maîtresse ne soit le seul bien qui nous reste;
Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

CLORINE.

A quoi serviroit-il de nous associer ?
Hortence va passer sous une autre puissance.
On éxigera d'elle une autre obéïssance.

ARAMONT *ironiquement.*

On éxigera d'elle une infidélité :
Vous n'y voyez aucune impossibilité.
Si Monrose a son cœur .....

CLORINE.

Mais il fuit ma Maîtresse !

ARAMONT.

Elle n'en est pas moins l'objet de sa tendresse ;
Mais il compte si peu sur un heureux destin,
Ou du moins l'avenir est si fort incertain,
Qu'il n'ose plus tenter d'achever sa conquête.
Il est intimidé : voilà ce qui l'arrête.

A 5

Tant de discrétion lui feroit trop de tort.
Il faut les rapprocher, & les mettre d'accord.

CLORINE.

J'entends.

ARAMONT.

Il faudroit donc autoriser mon zéle.
Il n'est qu'un mot qui serve. Hortence l'aime-t elle ?

CLORINE.

Vous me le demandez, à moi ?

ARAMONT.

Sans contredit.

CLORINE.

Mais vous n'y pensez pas. Eh! qui me l'auroit dit ?

ARAMONT.

Elle-même, parbleu : Du-moins je le suppose.
Suivante & confidente est bien la même chose.

CLORINE.

Non pas auprès d'Hortence.

ARAMONT.

Ah! ah! mais en tout cas
On peut bien deviner.

CLORINE.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous dire ;
On le lit dans les yeux, dans....

CLORINE.

Je n'y sçais pas lire;

ARAMONT *avec dépit.*

Les filles d'aprefent ne fçavent jamais rien
De tout ce que l'on fçait qu'elles fçavent très-bien.

CLORINE *riant.*

On ne fçauroit penfer plus à notre avantage.
Monfieur, vous fouvient-il d'un certain mariage
Que vous avez fait faire ?

ARAMONT.

Oui, j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'eft le dernier fur tout que je veux rappeller.
Oh !... la fuite en eft belle, & le chef-d'œuvre eft rare.
Ces gens font en procès afin qu'on les fépare ;
Et vous follicitez leur féparation.

ARAMONT.

Je ne difpofe pas de l'inclination.

CLORINE.

Bon ! & ces deux Rivaux, Monfieur, que vous en (femble ?
Vous les aviez fi bien raccommodez enfemble !
D'où vient font-ils partis auffitôt de la main
Pour s'aller battre ?

ARAMONT.

Ils ont pris querelle en chemin.

CLORINE.

Vous fouvient-il encore ? . . .

ARAMONT *vivement.*

Ah ! tréve de mémoire.
Il n'eft pas queftion de faire mon hiftoire.

C'eſt-à-dire qu'Hortence aura juſqu'à ce jour
Fait perdre à notre ami ſon tems & ſon amour ?

CLORINE.

Et ne voulez-vous pas que je l'en dédommage ?

ARAMONT.

Eh ! ventrebleu, pourquoi ſe laiſſer rendre hommage,
Lorſque l'on ne veut pas ſe laiſſer enflammer ?

CLORINE.

Hortence obéïſſoit en ſe laiſſant aimer.

ARAMONT.

La complaiſance eſt grande.

CLORINE.

Aſſez.

ARAMONT.

Se peut-il faire !
Eh mais, combien de tems faut-il donc pour lui plaire,
Si depuis une année & plus qu'elle eſt ici,
L'amour de ſon amant n'a pas mieux réuſſi ?
Hortence s'amuſoit du plaiſir d'être aimée.
L'hymen ſe devoit faire au retour de l'armée.

CLORINE.

Il eſt vrai.

ARAMONT.

Cette époque eſt bonne à remarquer.
A quoi penſoit Hortence ? Elle alloit s'embarquer ;
Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

CLORINE.

C'eſt bien aſſez qu'il vienne après le mariage :

L'amour qui le prévient n'eſt pas le plus certain.
Il vaut mieux ne donner ſon cœur qu'après ſa main.
Quand on eſt ſa maîtreſſe, alors c'eſt autre choſe.
Hortence étoit ſoumiſe à l'oncle de Monroſe ;
Il lui ſervoit de pere ; il en avoit les droits,
Que le ſien, en mourant, lui remit autrefois.
Ils avoient toujours eu cette alliance en vuë.
Hortence eût obéï : mais l'affaire eſt rompuë.
Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant ?

ARAMONT.

Allez, morbleu, partez ; retournez au Convent.
Ainſi Monroſe eſt libre ; & s'il eſt raiſonnable,
On pourra lui trouver un parti convenable.
Quelqu'autre aura des yeux, du bien, de la beauté ;
Oui, l'on pourra tourner de tel autre côté,
Que.....

CLORINE.

Eh ! qui menacez-vous ? Je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

ARAMONT *ſeul.*

DU moins, cette ménace a fâché la Suivante.
Qu'elle aille à ſa Maîtreſſe apprendre ce diſcours.
Tant mieux. La jalouſie eſt d'un puiſſant ſecours ;
Et jamais la fierté ne doit être épargnée.
Une femme piquée eſt à moitié gagnée.

SCENE V.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

SErviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.
Qu'as-tu fait de Monrose?

ARAMONT.

Il va bientôt rentrer.

DORNANE.

Tu ne le quittes plus! je te trouve adorable.
Ah! si l'évenement lui devient favorable,
Que d'amis fugitifs se verront confondus!

ARAMONT.

Ils ne sont qu'égarez; ils ne sont pas perdus.
Cette espéce d'amis n'est pas la moins commune:
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux.
Le calme revient-il? On peut compter sur eux,
Il raméne avec lui leur troupe mercenaire.
Dans le monde, en un mot, c'est l'usage ordinaire
Qui fut, & qui sera toujours comme aujourd'hui;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

DORNANE.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire:
Et que la Cour lui soit favorable, ou contraire;

Il n'en sera ni plus ni moins cher à mes yeux.

ARAMONT.

Sans doute. Le malheur est-il contagieux ?

DORNANE.

On cesse d'être ami si-tôt que l'on varie.
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie :
La moindre alternative y porte un coup mortel ;
Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel.

ARAMONT.

Sçais-tu que tu dis vrai ?

DORNANE *avec fatuité.*

Voilà comme je pense.
Mais ce n'est point assez ; j'agis en conséquence.
Depuis qu'il est malade, on n'imagine pas
Ce que j'ai vû de gens, combien j'ai fait de pas.
J'ai mis en action toutes nos connoissances.
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances ?

ARAMONT *à part.*

Car il faut bien les voir, quand on en a besoin.
Quelle fatuité !

DORNANE.

J'aurois été plus loin
Si je l'avois trouvé possible & nécessaire :
Mais Dieu sçait de quel air j'ai mené cette affaire !

ARAMONT.

De quel air, s'il vous plaît ?

DORNANE.

Je crois qu'il est permis
De parler un peu haut quand c'est pour ses amis.

ARAMONT *à part.*

Tout eſt perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette aſſurance
Qui ſubjugue, ou détruit toute autre concurrence.
Quoiqu'il en ſoit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi
Parmi les prétendans; ils ſont en déſarroi.
Je leur ai fait un tour qui nous ſert à merveille.....
J'ai publié partout... en ſecret... à l'oreille...
Que Monroſe avoit tout obtenu de la Cour:
Et c'eſt, grace à mes ſoins, la nouvelle du jour.
Par-là j'ai dérouté la brigue & la cabale.

ARAMONT.

Je crains que cela n'ait une ſuite fatale.

DORNANE.

Tu t'y connois!

ARAMONT.

Pour moi, je me borne à des ſoins
Qui ſont à ma portée; & je riſque un peu moins.
Sans moi, des créanciers bloqueroient cette porte:
J'ai du moins, pour un tems, écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc?

ARAMONT.

En diſant partout avec éclat
Que la ſucceſſion eſt en très-bon état.
Ainſi j'ai ſuſpendu leurs cris & leurs pourſuites.

DORNANE.

C'eſt une minutie.

ARAMONT.

On verra dans les ſuites.

Mais au ſurplus, Marquis, n'ès-tu pas étonné
Que Monroſe aujourd'hui ſe trouve abandonné
Par l'homme, ſur lequel il comptoit davantage,
Ariſte ?

DORNANE.

L'amitié n'eſt point un héritage.

SCENE VI.

ARISTE *ſans être vû.* DORNANE, ARAMONT.

ARAMONT.

Quoi ? l'ami le plus cher que le défunt ait eu,
Laiſſe ainſi ſon neveu, tandis qu'il auroit pû
Agir, & lui prêter ſon heureuſe aſſiſtance ?
Son appui nous ſeroit d'une grande importance ;
Car enfin ſon crédit eſt plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'eſt qu'un homme adroit,
Un Courtiſan maſqué par la miſantropie,
Recouvert du manteau de la Philoſophie ;
Un Politique ſombre, équivoque & caché,
Qui ſe donne à la Cour pour être détaché
Des poſtes, des emplois, des grandeurs, & des graces ;
Mais qui ſecrettement viſe aux premieres places ;
Et dont l'ambition, quand il en ſera tems,
Se manifeſtera peut être à nos dépens.

ARAMONT.

Cet Arifte pourtant.... il avoit paru prendre
Au deftin de Monrofe un intérêt fi tendre :
Je l'ai crû fon ami.

DORNANE.

Lui? Sur quel fondement?
Quand on eft tel, croi-moi, l'on s'annonce autrement;
En effet, l'amitié donne un air moins auftére.
Un véritable ami n'a d'autre caractére
Que celui qui nous plaît. Il fe régle fur nous,
Il adopte nos mœurs ; il fe fait à nos goûts ;
Il fe métamorphofe au gré de nos caprices ;
Il prend nos paffions, nos vertus, & nos vices :
C'eft un Caméléon qui reçoit tour-à-tour.....

ARISTE *s'avançant.*

Ce portrait-là, Monfieur, eft celui de l'amour.

DORNANE *à part.*

C'eft Arifte! Ah, morb'eu!

ARISTE.

Mon abord vous étonne!

DORNANE.

Ah! Monfieur, qui pouvoit vous croire-là?

ARISTE.

Perfonne.
Si j'ai bien entendu votre entretien.....

DORNANE *à part.*

Tant pis.

ARISTE.

Les amis de Monrofe étoient fur le tapis.

Vous paroiſſez avoir épuiſé la matiére ;
Et Monroſe vous doit ſa confiance entiére.
Oui, par proviſion vous nous excluez tous.
Il ne doit plus compter ſur d'autres que ſur vous.
Vous ſuffirez à tout ; du moins, je le ſouhaite.
L'amitié qui ſe vante eſt ſouvent indiſcrette.
Cependant trouvez bon qu'au rang de ſes amis
Quelqu'autre puiſſe encore avec vous être mis.
L'amitié n'admet point de baſſes jalouſies.
C'eſt à l'amour qu'il faut laiſſer ces frénéſies.

SCENE VII.

MONROSE *tranſporté de joye.* ARISTE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *à Aramont & Dornane.*

Mes amis, prenez part à la joie où je ſuis.
Mon bonheur eſt prochain; ſi j'en crois tous les bruits,
On dit qu'en ma faveur la Cour eſt réunie.
appercevant Ariſte.
Ah! Monſieur. C'eſt me faire une grace infinie:
Ces Meſſieurs ſont témoins ſi depuis mon retour
Ma ſanté m'a permis de vous faire ma cour.

ARISTE.

Votre ſanté va bien ; je vous en félicite.

DORNANE.

Et moi, de la nouvelle.....

ARAMONT *à part.*

En cas de réuſſite;

MONROSE.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

DORNANE.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,
Quand on a le secret de se la faire rendre.
Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre,
La fortune & l'amour se ressemblent tous deux ;
C'est la même façon pour traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Osois-tu te promettre
Un aussi bon effet ? . . . .

MONROSE.

De quoi ?

DORNANE.

De cette lettre
Qu'il a fallu te faire écrire, & t'arracher ?
Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher . . . ?

MONROSE.

Je trouvois que le style en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh ! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque terme;

MONROSE.

Ou du moins adoucir . . . . . .

DORNANE.

Va, va, le style est bien;
La souplesse est pour nous un indigne moyen,

Presque toujours nuisible, & jamais légitime :
Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.
On ne cherche que trop à nous humilier.
Nous devons éxiger, & non pas suplier.
à Ariste.
N'est-il pas vrai, Monsieur ?

ARISTE.

Chacun a ses usages.

MONROSE.

J'ai vû tous nos amis . . . . .

ARISTE *à part.*

Qui ne sont pas plus sages.

MONROSE.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

ARISTE.

Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

MONROSE.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre ?

DORNANE.

Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat.
On n'y sçauroit donner trop de cours & d'éclat.
Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,
Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.
Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser
Si la Cour qui le voit, pourra se dispenser
D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place.
Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le fasse ;

Et qu'enfin elle céde à la néceſſité .....

ARISTE.

Vous en parlez, Monſieur, avec capacité.

DORNANE.

En ſeriez-vous ſurpris ?

ARISTE.

Vous êtes politique.

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'eſt de quoi je me pique.

ARISTE *à part.*

Contre cet étourdi je ne ſçaurois tenir.
à Monroſe.
Dans un inſtant, Monſieur, pourrois-je revenir ?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque choſe à vous dire.
Je veux prendre mon tems.

DORNANE.

Enfin il ſe retire.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *toujours joyeux.*

JE puis donc m'applaudir avec vous ſans témoins,
Et vous féliciter du ſuccès de vos ſoins.
Il les embraſſe.
Permettez ce tranſport à ma reconnoiſſance :
D'autres effets ſeront peut-être en ma puiſſance.

Ma chute étoit horrible ; il faut en convenir.
Si je vous faisois voir quel affreux avenir
Etoit devant mes yeux ! . . . . .

DORNANE.

Eloignons cette idée ;
Puisqu'aussi bien l'affaire est presque décidée.
D'ailleurs, ton désespoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux ?
Que le sort te trahisse, ou soit qu'il te seconde,
Mets-toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au monde
Qui ne te soit acquis : je crois que là-dessus
Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va, j'en suis convaincu ; ce n'est pas d'aujourd'hui :
Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste
Jette dans mon esprit un doute qui m'attriste ?

DORNANE.

C'est un homme fâché, qui voit avec dépit
Que nous n'ayons point eu recours à son crédit.
Eh ! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques ;
De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;
Assez durs, pour trouver mauvais qu'un malheureux
Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux ?
Heureux, qui peut ainsi mortifier leur gloire,
Et venger l'amitié ! . . . . Mais si tu veux m'en croire,

Le tems eſt cher, il faut, & même dès ce jour;
Aller, tête levée, & paroître à la Cour.

MONROSE.

Oui, c'eſt bien mon deſſein, dès que je ſerai quitte
Du rendez-vous d'Ariſte.

DORNANE.

Expédie au plus vîte:
Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.
Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

MOi, je vais faire un tour chez tous nos gens (d'affaires,
Pour raſſembler ici ceux qui ſont néceſſaires.

SCENE X.

MONROSE *ſeul.*

HOrtence, eſt-il poſſible? .... Ah, qu'il me ſeroit (doux
D'avoir à vous offrir un rang digne de vous!

Fin du premier Acte.

ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, MONROSE.

MONROSE *à part.*

QUEL entretien fâcheux ! : . . Il finira peut-(être ?

ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le Maitre;
Usez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontez.

ARISTE.

Une étroite amitié m'unissoit avec elle.
Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidelle;
Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous;
Si je dissimulois davantage avec vous.

Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

ARISTE.

Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître
Sur ce fameux théatre, où j'ignore comment
J'ai pû me ſoutenir juſques à ce moment.
Vous n'êtes pas encore inſtruit de ſes myſtéres.
Juſqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,
Vous en ont écarté. La Cour eſt en tout tems
Une terre inconnuë à tous ſes Habitans.
Après un long ſéjour, après un long uſage,
On s'y retrouve encore à ſon apprentiſſage ;
On y marche toujours ſur des piéges nouveaux ;
On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine !
On n'y peut s'élever que ſur quelque ruine ;
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel, au gré de ſes vœux, s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage :
Et l'on finit ſouvent par y faire naufrage.
Mais d'après ce portrait qu'on ne peut qu'ébaucher,
N'avez-vous en ſecret rien à vous reprocher ?

MONROSE.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire :
Et du moins le ſuccès vous prouve le contraire.

ARISTE.

Le ſuccès ! Puiſſiez-vous n'être point dans l'erreur !
Je voudrois avoir pris une fauſſe terreur :
Mais je tremble pour vous.

MONROSE.

Je vous ſuis redevable.

ARISTE.

Vôtre ſécurité me ſemble inconcevable.

MONROSE.

J'apprends de toutes parts le bonheur que j'attends ;
N'ai-je pas à la Cour des droits aſſez conſtans ?
Et d'ailleurs, un refus eſt-il en ſa puiſſance ?
Je dois tout eſpérer de ſa reconnoiſſance.

ARISTE.

Dites de ſes bontez.

MONROSE.

Je réclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup ; mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître.

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.
Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur tems,
Le prix que méritoient leurs ſervices conſtans.
Ce ſont leurs actions, plutôt que leurs Ancêtres,
Qui les ont fait combler des faveurs de leurs Maîtres.

Et monter aux honneurs que vous follicitez.
Les bienfaits font à ceux qui les ont méritez.
Les graces ne font point des biens héréditaires :
Nous n'en fommes jamais que les dépofitaires :
Mais par la même voye on peut les obtenir.
Vos peres ont laiffé leur nom à foutenir,
Leur vertu, leur éxemple, & leur carriere à fuivre;
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont vous vous devez mettre en poffeffion.
Tout le refte n'eft point de leur fucceffion.

MONROSE.

Ma pourfuite, Monfieur, n'eft donc pas raifonnable ?

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.
Lorfque j'ofe avancer qu'il ne vous eft rien dû,
Je ne dis pas, Monfieur, qu'il vous foit défendu
D'employer les moyens qui font à votre ufage,
Pour fauver le débris d'un auffi grand naufrage.
Vous y devez fonger ; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.
Ce feroit trop payer la plus haute fortune.
Non, non, Monfieur, perdez cette crainte importune;
Je ne fçais point joüer un rôle humiliant :
Et l'on peut demander, fans être Supliant.
J'ai fait folliciter, avec cette décence,
Et cette liberté, digne de ma naiffance :

J'en aurois épargné la peine à mes amis ;
Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.
S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre;
J'ai même écrit en Cour.....

ARISTE *remettant une lettre à Monrose.*

La voici cette lettre.
Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait sçû le danger où vous vous étiez mis.
Quoi ? Vous osez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,
Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des dettes ?
L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous ?
Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
C'est indirectement s'attaquer à son Maître,
C'est l'offenser lui-même, & c'est le méconnoître,
Quand on manque aux égards que l'on doit à son choix.

MONROSE.

Vous m'effrayez, Monsieur.

ARISTE.

Je fais ce que je dois.
Je ne sçais point flatter quand le mal est extrème.
Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-même.
Eh! laissez-vous aller à votre naturel,
Au caractére heureux qui vous est personnel.
Vous êtes né prudent, humain, doux, & fléxible ;
Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.
Il faut gagner les cœurs ; la fortune les suit.
Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous séduit ?

On ne peut s'obſerver avec trop de ſcrupule.
Un langage ſuperbe eſt toujours ridicule :
Plus on eſt élevé, plus il eſt meſſéant.
C'eſt ainſi que le Peuple, au fond de ſon néant,
Toujours ſéditieux, quelque bien qu'on lui faſſe,
Parle indiſcrettement de ceux qui ſont en place :
Vous en ſeriez traité de même, à votre tour,
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

MONROSE.

Vous m'en dites aſſez ; épargnez-moi le reſte.
Vous venez de détruire un charme trop funeſte.

ARISTE.

Que la déciſion n'eſt-elle en mon pouvoir ?
Mais c'eſt un dénoüement que l'on ne peut prévoir.
Peut-être eſt-il prochain : & votre deſtinée
Peut, d'un moment à l'autre, être déterminée.
Attendez votre ſort ; & ne recevez plus
Ces complimens ſuſpects autant que ſuperflus.
Peut-être des amis un peu trop pleins de zéle,
Ou des Rivaux, ont fait courir cette nouvelle.
Un bruit trop favorable eſt ſouvent dangereux.
Voyez des gens qui ſoient un peu mieux inſtruits (qu'eux ;
Et du reſte daignez agréer mes ſervices.

MONROSE.

C'eſt à moi d'implorer toujours vos bons offices.
Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui
A vous être attaché comme à mon ſeul appui.

ARISTE.

Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.
Allez : & moi, je vais prendre congé d'Hortence.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

CHerchons en même-tems à servir son amour.
Sçachons si sa Maîtresse a pour lui du retour.
En cas qu'il soit aimé, je pourrois par la suite .... ;
Mais la voici qui vient recevoir ma visite.

SCENE III.

ARISTE, HORTENCE.

ARISTE.

AH ! Madame, excusez .... en ce même moment
J'allois vous prévenir dans votre appartement.

HORTENCE.

Monsieur, j'ai sçû l'honneur que vous vouliez me faire.

ARISTE.

C'en est donc fait, Madame ! un départ nécessaire
Eloigne de la Cour son plus bel ornement ?
Il est bien douloureux de vous perdre, au moment
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.
Que vous allez coûter de soupirs & de larmes !

HORTENCE.

Je sçais apprétier des discours si flatteurs.

ARISTE.

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.
Madame, il en est un, sans vous parler du reste,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.
Il sembloit être fait pour vous appartenir.
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir ?
Vous garantirez-vous des effets de l'absence ?

HORTENCE.

Elle n'en aura point sur ma reconnoissance.

ARISTE.

Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit faits ?
Votre cœur, votre main, sont les plus grands bienfaits,
Que puissent procurer l'Amour & la Fortune.
L'espoir va ranimer une foule importune.
On cherchera sans doute à forcer votre choix.
Vous ressouviendrez-vous qu'un autre avoit des (droits ? .....

HORTENCE.

Celui dont vous parlez mérite mon estime.

ARISTE.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime ?

HORTENCE.

Monsieur, vous m'étonnez ?

ARISTE.

Par des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

HORTENCE.

Nous ne le sommes pas.

ARISTE.

Quoi donc? Que voulez-vous par-là me faire en-
(tendre?

HORTENCE.

Que pour m'abandonner au penchant le plus tendre,
Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

ARISTE.

Quand l'amour vous auroit soumise à son pouvoir
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable....

HORTENCE.

A vos yeux comme aux miens j'eusse été condamna-
(ble.
Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
Vous pouvez être amans avant que d'être époux,
Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême:
Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même!
Quand nous prenons trop-tôt un légitime amour,
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime;
Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer
D'avoir un cœur, helas! trop facile à blesser.

ARISTE.

Vous ne m'honorez point de votre confiance,
Madame, je le vois: j'ai quelque expérience.
Pourquoi me craignez-vous? Ne dissimulez plus.

HORTENCE.

Ah! de graçe, cessez d'insister là-dessus.

ARISTE.

Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne pense,
M'oblige à redoubler une si vive instance.
J'espére par la suite obtenir mon pardon.
A quelque chose enfin l'on peut vous être bon,
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre;
De mon foible crédit je puis assez prétendre ....

HORTENCE.

Un homme tel que vous .....

ARISTE.

Ah ! vous y comptez peu.
Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu,
Donnez-moi les moyens d'agir en assurance;
Dites-moi votre goût, ou votre répugnance;
Par pitié pour vous-même, ordonnez; & comptez....

HORTENCE.

Je ressens vivement de si grandes bontez:
Mais je ne dois penser, ni vous dire autre chose.
Pour changer d'entretien.... Que dit-on de Monrose?

ARISTE.

Que l'espoir d'être à vous faisoit tout son bonheur.

HORTENCE.

Parlons de sa fortune, & non pas de son cœur.

ARISTE.

Il est vrai que depuis qu'il est sous votre empire,
Son cœur vous est assez connu pour n'en rien dire.

HORTENCE.

Dites-moi seulement ce qu'il va devenir.

ARISTE.

Je vous l'ai demandé, sans pouvoir l'obtenir.

HORTENCE.

Est-ce là m'éclaircir ? . . . Lui rendra-t-on justice ?

ARISTE.

Il l'attendoit de vous, Madame.

HORTENCE.

Ah, quel supplice !

Vous me persécutez.

ARISTE.

J'en ai bien du regret.

HORTENCE *plus vivement.*

Eh bien, Monsieur, gardez aussi votre secret.

ARISTE.

à part.

Ah ! je ne m'étois pas trompé dans mon attente.

à Hortence.

Il faut vous deviner ; & vous serez contente.
Je ne vous presse plus. Puisse un retour heureux
Satisfaire au plutôt mes desirs & vos vœux !

SCENE IV.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE.

SEs desirs, & mes vœux !

elle rêve.

CLORINE *au fond du Théatre.*

Le portrait est en vûë :
Monrose va rentrer ; attendons en l'issuë.

HORTENCE *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion.
Je viens de ſoutenir la perſécution,
L'attaque la plus vive, & la plus continuë....
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Que ſuis-je devenuë?
Conçois-tu les efforts, peut-être ſuperflus,
Que j'ai faits?

CLORINE.

Contre qui? Je ne ſçai rien de plus.

HORTENCE.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop ſenſible,
Ariſte.....

CLORINE.

Eh bien, Ariſte?

HORTENCE.

Il a fait ſon poſſible.

CLORINE.

C'eſt-à-dire qu'enfin cet homme a deviné:

HORTENCE.

J'en ſerois accablée.

CLORINE.

Il s'eſt imaginé
Ce que depuis long-tems j'imagine moi-même.

HORTENCE.

Conçois tu ſes deſſeins? D'où vient ce ſoin extrême;
Dis?

CLORINE.

C'eſt pour contenter certains vouloirs malins,
Où naturellement les hommes ſont enclins:

Ils ont tous la fureur de sçavoir nos foiblesses.

HORTENCE.

Je me flatte d'avoir éludé ses finesses.

CLORINE.

Et que sçait-on ? Peut-être il vous trouve à son goût.

HORTENCE.

Lui ?

CLORINE.

Mon Dieu ! Pourquoi non ? Il faut s'attendre à (tout,
Quand on a comme vous tant d'attraits en partage.

HORTENCE.

Va, tu n'y songes pas : c'est un homme trop sage.

CLORINE.

Ne sont-ce que des foux qui peuvent nous aimer ?
Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâmer.

HORTENCE.

De quoi donc ?

CLORINE.

Que je cherche au fond de ma mémoire !
C'est à l'occasion... tenez... voilà l'histoire.
Il faut vous l'avoüer ; c'est pour votre portrait... ;
Que diantre ! Il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

HORTENCE.

Tu l'auras égaré. C'est une bagatelle.

CLORINE.

Je vais plus loin, Par tout ce que je me rappelle,

Je ne ſçais.... J'entrevois du myſtére en ceci.

HORTENCE.

Comment?

CLORINE *montrant l'appartement de Monroſe.*

Je gagerois qu'il n'eſt pas loin d'ici.

HORTENCE.

Ni moi, ni mon portrait, n'intéreſſent perſonne.
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je ſoupçonne....
Si Monroſe l'avoit!..... Eh bien, vous m'entendez?

HORTENCE.

Que veux-tu qu'il en faſſe?

CLORINE.

Ah! vous me demandez
Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime?

HORTENCE.

Qui, lui, m'aimer encore? Ah, quelle erreur extrême!
Hélas! Son infortune, ou quelqu'autre ſujet,
M'ont ôté ſon amour: je n'en ſuis plus l'objet.
Tu vois depuis un tems comme il fuit ma préſence.
Lui-même il a déja commencé notre abſence.
Nous ſommes en éxil dans la même maiſon.

CLORINE.

Si vous ne l'aimiez pas, il peut avoir raiſon.

HORTENCE.

Si je ne l'aime pas..... Etois-je la maitreſſe?
Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foibleſſe,

Aux charmes d'un eſpoir que le ſort a trahi ?
Apprends-moi donc comment j'aurois déſobéï.
Qu'on s'en prenne au devoir : c'eſt lui qui m'a ſéduite.

CLORINE.

Madame, j'en reviens au ſoupçon qui m'agite.
Monroſe, ſi j'en crois ce que j'ai dans l'eſprit,
Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.
La reſtitution peut en être incertaine.
Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.
Enfin à tout hazard, & ſans plus marchander,
Je vous conſeillerois de le lui demander.

HORTENCE.

Qui ! moi, lorſqu'il me fuit, je chercherois ſa vûë !

CLORINE.

Vous avez tous les deux beſoin d'une entrevûë.

HORTENCE.

Ce ſeroit trop riſquer mon malheureux ſecret.
Mon amour vient de prendre un eſſor indiſcret;
C'eſt le dernier.

CLORINE.

Mais ſi d'un air ſoumis & tendre
Il vous le rapportoit, ſans vouloir vous le rendre !
Pourriez-vous le forcer ? . . . . .

HORTENCE.

Puis-je faire autrement ?
Clorine, il faudroit bien . . . . . .

CLORINE.

Qu'il vienne ſeulement !

SCENE V.

ARAMONT, HORTENCE, CLORINE,

ARAMONT.

AH! Madame, c'eſt vous ! J'en ſuis comblé de (joye.
C'eſt à propos qu'ici la fortune m'envoye
Pour vous marquer mon zéle & ma diſcrétion.

HORTENCE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramaſſer ce portrait ici proche :
Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche :
Quelqu'autre moins fidelle auroit pû s'en ſaiſir.

CLORINE.

à part.
Eh bien, quel enragé !

ARAMONT.

Je me fais un plaiſir . . . . . .

HORTENCE.

Clorine étoit en peine . . . . .

CLORINE.

Et la voilà finie.
à part.
Fuſſiez-vous dans le fond de votre Baronnie !

HORTENCE *en lui faiſant la révérence.*

Monſieur, je ſuis ſenſible à votre procédé.
à Clorine.
Reprenez ce portrait,

SCENE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à part.*

CEt homme est possédé.

ARAMONT *à part, & le portrait à la main.*

Oüais ! mon petit service est pris en déplaisance !

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

ARAMONT.

Falloit-il le garder afin qu'on le cherchât,
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

CLORINE.

J'aurois pû le trouver tout aussi bien qu'un autre.

ARAMONT.

En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

ARAMONT.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pû.

CLORINE.

Donnez, Monsieur, donnez, puisqu'il faut le reprendre:
Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

SCENE VII.

ARAMONT *seul.*

Je serois bien surpris si je n'étois qu'un sot.
Oui, vraiment, à la fin j'entends à demi mot.
Il s'ensuit qu'il falloit d'abord entr'autre chose
Remettre ce portrait dans les mains de Monrose:
Et je conclus de-là qu'Hortence a le cœur pris.
Travaillons là-dessus; il n'importe à quel prix.

SCENE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

Parbleu, tu nous as fait une belle bévuë!

ARAMONT.

Laquelle?

DORNANE.

A ton avis?

ARAMONT *à part.*

L'auroit-il déja sçuë?

DORNANE.

Tu prônes l'héritage....

ARAMONT.

Oui: c'est un tour d'ami.

DORNANE.

Et que le défunt laisse un argent infini.

ARAMONT.

Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monrose.
Peut-on se maintenir à moins qu'on n'en impose ?
Par-là, ses créanciers, prêts à fondre sur lui,
Se sont tranquillisez.

DORNANE.

Tu vas voir aujourd'hui
Que ta finesse aura des suites bien contraires.
Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires;
Ils sçavent qu'on les jouë : ils vont saisir partout.
J'ignore si Monrose en pourra voir le bout ;
Pourvû que son honneur n'en soit pas la victime.

ARAMONT.

Quelle chimére!

DORNANE.

Point : ma crainte est légitime.
Pour être serviable, il faut être prudent.
On est bien dangereux, quand on est trop ardent.
J'aimerois cent fois mieux une amitié stérile,
Que celle qui me nuit, en voulant m'être utile.

ARAMONT.

J'ignorois que mon zéle eût si mal réussi:
Mais de plus d'un endroit il me revient aussi
Que le vôtre n'a pas tout le succès possible :
A Monrose, au contraire, on dit qu'il est nuisible;

DORNANE.

On dit, fut de tout tems la gazette des ſots.

ARAMONT.

C'eſt le Public.

DORNANE.

Ah! ah! quels ſont donc ces propos?

ARAMONT.

Que Monroſe ſe perd, & que c'eſt par la faute
De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.
La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu
La croyance où l'on eſt qu'il a tout obtenu.

DORNANE.

La Cour trouve mauvais!

ARAMONT.

Voilà ce qui ſe paſſe.
On conſeille un ami, ſans ſe mettre à ſa place.
Ce qui fait qu'on le perd, c'eſt qu'ordinairement
La vanité, l'humeur, & le tempérament
Suggérent la plúpart des avis qu'on lui donne.
Il vaudroit cent fois mieux ne conſeiller perſonne.

DORNANE.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.
Monroſe qui ſurvient va nous mettre d'accord.

SCENE IX.

ARAMONT, DORNANE, MONROSE.

DORNANE.

LE Baron me contoit de plaisantes nouvelles.

ARAMONT.

Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles.

MONROSE *avec un air sombre & chagrin.*

Je faisois un beau songe ; il faut se réveiller.
De quels biens à la fois je me vois dépoüiller !
La mort m'enleve un oncle, illustre, & sécourable ;
Je perds l'espoir prochain d'un hymen favorable ;
Par un inévitable & triste enchainement
Je manque tout, la Charge, & le Gouvernement.
Il ne restera rien de tant de récompenses,
De ses travaux, des miens, de toutes mes dépenses.
Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.
Que vais-je devenir ? Il faudra tout quitter.

DORNANE.

Entendons-nous un peu. Quelle est cette avanture ;
Ou plutôt cette énigme ?

MONROSE.

Elle n'est point obscure :
Tout est perdu.

DORNANE.

Quel conte !

MONROSE.

Oui ; c'eſt la verité.
On vient de me tirer de ma ſécurité.

DORNANE.

Comment ? La Cour auroit ! . . .

MONROSE.

Il lui plaît de répandre
Ses graces ſur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.
Elle accorde au plus digne . . . . . .

DORNANE.

Eh ! dis au plus heureux.
Le nomme-t-on ?

MONROSE.

Non : mais le fait n'eſt plus douteux.
C'eſt un autre que moi.

DORNANE.

N'ès-tu point trop crédule ?

MONROSE.

Mon malheur eſt certain.

DORNANE.

Mais il eſt ridicule.

MONROSE.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop inſtruit.
Un autre eſt déſigné. Ce n'eſt point un faux bruit.
Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir devancé ma fortune future.
Comptant ſur l'avenir que j'ai trop eſpéré,
J'en avois pris l'état : je me ſuis obéré.

DORNANE.

Parbleu, qui ne l'eſt pas! Surtout parmi nous autres!
Meſſieurs tes créanciers feront comme les nôtres.
Ils prendront patience. Ils ſont faits pour cela.
Ne va pas, en payant, nous gâter ces gens-là.

ARAMONT.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

DORNANE.

Ils t'auront rançonné : ce ſont tous des Corſaires.

MONROSE.

Quand tout cela ſeroit, j'en ai ſubi la loi.
L'on ne me verra point réclamer contre moi.

DORNANE.

Ah! ſi tu veux payer, il faut te laiſſer faire.
Mais cela ne conduit à rien ; tout au-contraire.
Ou tu veux t'acquiter par un nouvel emprunt,
Ou tu comptes beaucoup ſur les biens du défunt!

MONROSE.

Point du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire
Que mon oncle, après lui, ne laiſſe que ſa gloire.
Il ne fut jamais riche : & tout ce que l'on dit
Ne ſera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.
Je crois que je pourrai conſerver ce Domaine,
Que vous me connoiſſez au fond de la Touraine ;
C'eſt-là que pour jamais je m'enſevelirai.

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous ſuivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme.
Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer? Comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire?
Faut il, pour soutenir toujours le même état,
A mille malheureux emprunter mon éclat?
A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris?
J'aime mieux n'être plus, que de vivre à ce prix.

DORNANE.

C'est une extrémité fâcheuse, abominable.
Que diable! au bout du compte elle n'est pas tenable.

Je voudrois bien t'aider, mais je ne sçais par où.
Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un sou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en donne;
J'ai promis une fète à certaine personne,
Que j'avois ménagée expressément pour toi.
De plus, je te dirai .... Tu le sçais comme moi;
Il semble qu'on avoit un présage infaillible,
Qu'aux besoins d'un ami je serois trop sensible.
On m'a lié les mains : sans quoi .... Mais après tout,
Ne précipitons rien. Il faut voir jusqu'au bout.
La révolution me paroît un peu prompte.
Je le sçaurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'est encore un faux bruit que l'on aura semé.
Ne conclus rien avant que j'en sois informé.

Il va pour sortir.

MONROSE *à Aramont.*

Tu parois pénétré de mon malheur extrême.

ARAMONT.

Je ne le soutiens pas aussi-bien que vous-même.

MONROSE.

Il faut s'en consoler.

ARAMONT.

Que nous veut le Marquis?

DORNANE *revenant mysterieusement.*

Je reviens. Quand j'y pense..... Il faut tout mettre au (pis.
Nous vivons dans un siécle où rien n'est impossible;
Où, bien-loin de servir, le mérite est nuisible.

Il pourroit arriver que, sans sçavoir pourquoi,
La Fortune auroit pris un travers avec toi.
Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de disgrace,
J'entre dans tes raisons; je me mets à ta place.
Je sens que le dépit justement irrité,
Ton honneur, en un mot, & la nécessité,
Malgré tous tes amis, pourroient bien te réduire
A prendre le parti dont tu viens de m'instruire :
En ce cas, je propose un accommodement,
Qui nous arrangeroit tous deux également.

MONROSE.

Parle.

DORNANE.

Ton Régiment est à ma bienséance.
Pourrois-je de ta part avoir la préférence?

MONROSE.

De tout mon cœur.

ARAMONT.

Oui : mais vous n'avez point d'argent.

DORNANE.

Parbleu, j'en trouverai.

ARAMONT.

Cet homme est obligeant.

DORNANE.

Pour un si bon usage, on n'est point sans ressources.
Mes amis m'aideront....

ARAMONT.

Ouidà.

DORNANE.

Si dans leurs bourses

Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

ARAMONT.

Un billet ! je suis votre valet.

MONROSE.

On peut s'ajuster.

ARAMONT.

Mal.

MONROSE.

Je t'en laisse l'arbitre;

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.

Ce seroit à bon titre.

DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,
Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE.

ARAMONT.

La proposition me paroit surprenante,
Et pour trancher le mot elle est impertinente.
Quoi ! de votre dépoüille il veut s'accommoder ?
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient cette surprise extrême,
Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui même.
Mais quand il s'agira de faire son chemin,
Sa famille pour lors y donnera la main.

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu ?

MONROSE.

Sans doute.
Puisqu'il faut que je vende. Heureux dans ma déroute
De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis !
C'est le dernier plaisir qui me sera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en passer.

MONROSE.

Souffre que je te quitte.
Je voudrois voir Ariste ; & j'y cours au plus vîte.

SCENE XI.

ARAMONT *seul.*

NOus n'avons plus qu'Hortence en cette extrê-
(mité,
Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortence une atteinte fatale ;
Faisons-lui redouter une heureuse rivale ;
Et puisqu'il faut, contre elle, employer ce détour,
Armons la jalousie en faveur de l'amour.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE *au Valet.*

J'Attendrai ſon retour. Surtout, qu'on l'avertiſſe,
Sitôt qu'il rentrera.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

Faut-il que je ne puiſſe
Lui dire mon ſecret ? Monroſe eſt étonnant
De ne pas voir quel eſt le péril imminent,
Où ſon humeur facile expoſe ſa fortune.
La remontrance ici deviendroit importune;
Et loin de s'éclairer par mes avis ſecrets,
Il iroit les traduire à ces gens indiſcrets,

A qui sa confiance est un peu trop livrée.
Oh! jeunesse, toujours d'elle-même enyvrée!
Monrose est dans ce tems difficile à passer.
Il faut y supléer, & ne nous point lasser :
Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
Quoiqu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses dettes;
Il ne se perdra point.

SCENE III.

ARISTE, MONROSE.

ARISTE.

Nous nous cherchons tous deux;

MONROSE.

Oui, je sors de chez vous.

ARISTE.

Quel est ce bruit fâcheux?
Ce qu'on dit, est-il vrai? Vous quittez le service?

MONROSE.

Je ferai malgré moi ce cruel sacrifice.

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MONROSE.

Je vends mon Régiment
Afin de m'acquitter, Puis-je faire autrement?

ARISTE.

Peut-être, rien ne presse encore ; il faut attendre....

MONROSE.

Attendre!... Quoi, Monsieur ? Qu'ai-je encore à pré-
(tendre ?
C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Sçavez-vous si cet autre accepte ?

MONROSE.

Ah ! je le crois.

ARISTE.

Ou vous le supposez. Est-ce une conséquence ?
On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.
Empêchez cependant qu'on n'aille débiter
A la Cour, & partout, que vous voulez quitter.
Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,
Ou du moins d'un dépit qui n'est pas à sa place.

MONROSE.

Ce sont mes ennemis....

ARISTE.

Non ; ce ne sont point eux.
Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.
Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe personne
Dans ces réfléxions que je vous abandonne.
Quand j'y pense, entre nous, je vois présentement
Que l'amitié se donne & se prend aisément ;
Elle est, comme l'amour, hazardeuse & légere.
Une conformité frivole & passagere

D'âge, d'état, d'humeur, & sur tout de plaisir,
Sans nul autre éxamen, suffit pour nous saisir.
Nous nous associons, comme on fait en voyage,
Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage;
Et l'on devient ami comme on devient amant:
Pour faire une maîtresse, il ne faut qu'un moment;
Mais l'amitié, du moins comme je l'envisage,
De part & d'autre éxige un long apprentissage;
Et vous devez sçavoir à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'yvresse,
Trop de facilité, des erreurs de jeunesse;
Ma confiance a pû s'égarer quelquefois
Dans la prospérité peut-on faire un bon choix?
Et comment démêler l'amitié véritable
D'avec la flatterie alors inévitable?
La Fortune nous met un bandeau sur les yeux.
Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,
Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance,
Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance?
Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.
L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,
M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires;
Ils se sont partagé le poids de mes affaires;
Ils s'en sont emparez. S'ils ne sont pas heureux,
Que voulez-vous? Du moins, je ne crains avec eux

Aucune ingratitude, aucune fourberie.

ARISTE.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie ? ....

Pardonnez ; je m'échappe ici mal-à-propos :

C'est, je crois, vous en dire assez en peu de mots ;

Du reste est-il permis de vous parler d'Hortence ?

MONROSE.

Hélas !

ARISTE.

Qu'est ce ? On soupçonne un peu votre con-(stance.

Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement ?

Parlez ; auriez-vous pris quelqu'autre engagement ?

MONROSE.

Quand la fortune change, & devient si cruelle,

Le cœur d'un malheureux devroit changer comme (elle.

Ma constance est du moins un secret ignoré.

Je dévore mes feux, & j'en suis dévoré.

ARISTE.

Qui peut vous imposer ce pénible silence ?

MONROSE.

La probité l'éxige, & l'intérêt d'Hortence :

Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'offrir ;

J'ai craint de l'offenser, j'ai craint de l'attendrir.

Son repos m'est trop cher, pour oser le détruire ;

Et je l'estime trop, pour vouloir la séduire.

La distance à present est trop grande entre nous ;

Il faut que son amant puisse être son époux.

Ainſi je dois ceſſer une vaine pourſuite.
Je n'ai plus que les pleurs, le ſilence, & la fuite.

ARISTE.

C'eſt aſſez. On me mande; & je vais à la Cour.
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

SCENE IV.

MONROSE *ſeul.*

IL n'eſt plus tems; ſes ſoins ne me ſerviront guéres.

SCENE V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

ON vous attend. Ce ſont, je crois, des gens d'af-
(faires;
Ils en ont bien la mine.

MONROSE.

Allons, je vais les voir.

CLORINE.

Le départ de Madame eſt fixé pour ce ſoir.

MONROSE.

Je ſçais que je lui dois rendre un compte fidelle,
Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

SCENE VI.

CLORINE *seule.*

S'Il vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux.
Mais la voici qui vient d'achever ses adieux.

SCENE VII.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE *avec un billet à la main.*

JE suis au désespoir ; la méprise est cruelle :
Comment la réparer ?

CLORINE.

Madame, quelle est elle ?

HORTENCE.

Mes gens se sont trompez.

CLORINE.

Peut-on sçavoir en quoi ?

HORTENCE.

J'ai lû, sans y penser, ce qui n'est pas pour moi.

CLORINE.

Ah ! n'est-ce que cela ? Quitte à brûler la lettre ;
Et ne s'en pas vanter !

HORTENCE.

Il faut la lui remettre ;
Absolument ;

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plaît ?

HORTENCE.

A Monrose. Et peut-être ai-je lû mon Arrêt.
On finit ses malheurs, s'il veut être sensible :
Ce billet l'en assure.

CLORINE.

Ah ! seroit-il possible ?

HORTENCE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé.
S'il n'est pas inconstant, du moins il est aimé.

CLORINE.

Oui, c'est un grand attrait.

HORTENCE.

Hélas ! qu'elle est heureuse
De pouvoir à son gré se montrer généreuse,
Et d'employer ainsi ! . . . .

CLORINE.

Je ne sçai ; mais enfin
Celà sent sa beauté qui touche à son déclin.

HORTENCE.

Va trouver Aramont . . . lui-même. Il faut lui dire
Que je veux lui parler, avant qu'il se retire.

CLORINE.

Eh, qu'en voulez-vous faire ? Ah ! si vous l'employez,
Vous l'allez bien charmer. Mais si vous m'en croyez . . . .

Vous le voulez charger de rendre cette lettre ?

HORTENCE.

Sans doute.

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre ?

HORTENCE.

La ſupprimeroit-il ?

CLORINE.

Ah ! n'en ayez pas peur.
D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur.
Ils la liront enſemble ; & puis gare la gloſe !
Il fera ſes efforts pour pervertir Monroſe.

HORTENCE.

Il n'importe.

CLORINE.

Madame, il vous ſacrifiera.

HORTENCE.

Plus il eſt ſon ami, mieux il me ſervira.

CLORINE.

Monroſe eſt ſon idole ; il l'aime ; il l'a vû naître ;
Son zéle eſt ſa folie ; il n'en eſt pas le maître.

HORTENCE.

Sçais-tu bien que je ſuis laſſe de t'écouter ?

SCENE VIII.

HORTENCE *ſeule.*

J'Ai donc une rivale ? Il n'en faut point douter;
La preuve que je tiens a de quoi me ſuffire.
Je ne ſuis pas la ſeule à qui l'amour inſpire
En faveur de Monroſe un projet généreux!
Une autre s'intéreſſe à ſon ſort malheureux! . . . .
Si nous nous rencontrons dans la même penſée,
J'ai le ſecret plaiſir de l'avoir devancée . . . .
Mais on ne revient point.... Ah! que les Valets ſont...
Elle paroît inquiette.

SCENE IX.

HORTENCE, UN VALET.

LE VALET.

J'Ai laiſſé le paquet chez Monſieur Aramont.

HORTENCE *avec inquietude.*

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre ?

LE VALET.

Oui. Son Valet de chambre aura ſoin de lui rendre.

SCENE X.

HORTENCE *seule.*

QU'ai-je fait? Quand je veux l'empêcher de pé-
(rir,
N'est-ce point un ingrat que je vais secourir?
Eh! dois-je me livrer à cette inquiétude,
Et le sacrifier à cette incertitude?
N'est-ce que l'interêt qui doit nous émouvoir?
Pour être généreuse, a-t-on besoin d'espoir?
Employons les moyens qui sont en ma puissance,
Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance.
Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement;
Que ce soit comme ami, si ce n'est comme amant.

SCENE XI.

HORTENCE, CLORINE.

CLORINE *éplorée.*

ON attend Aramont.

HORTENCE.

A-t-on quelques nouvelles?

CLORINE.

Oui, Madame, beaucoup; & même assez cruelles.

HORTENCE.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs ?

CLORINE.

Armez-vous de courage ; il eſt d'autres malheurs.....
Ils vous ſont perſonnels.

HORTENCE.

Serois-je condamnée
A paſſer ſous le joug d'un cruel hyménée ?
Ma fortune ſans doute aura tenté quelqu'un,
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun !

CLORINE.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

HORTENCE.

S'il eſt vrai, tu peux rompre un ſi cruel ſilence.
Tu pleures ? Les détours deviennent ſuperflus ;
Parle.

CLORINE.

Vous êtiez riche, & vous ne l'êtes plus.
Cet Oncle de Monroſe....

HORTENCE.

Explique ce myſtere.

CLORINE.

Cet homme qu'on croyoit un sûr dépoſitaire,
Que votre pere avoit chargé de votre bien.....

HORTENCE,

L'auroit-il diſſipé ?

CLORINE.

L'on ne retrouve rien ;

Rien du tout, en un mot.

HORTENCE.

Mais en es-tu bien sûre?

CLORINE.

Hélas! que trop, Madame; & je vous en assure.
A l'instant même on vient de lever le scellé.
J'ai tout sçû d'un Témoin qui me l'a révelé;
Et ce Témoin, Madame, est un des Commissaires.

HORTENCE.

Que dit Monrose?

CLORINE.

Il est avec ses gens d'affaires.
D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs:
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.
On diroit que lui-même il s'en croit responsable:
Dans son accablement il est méconnoissable:
Toute sa fermeté se change en désespoir:
Sans détourner les yeux, il n'a pas pû me voir:
Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore;
J'en ai versé moi-même;. . . Et j'en répands encore.

HORTENCE.

Ah! c'est trop m'attendrir, & me désespérer.

CLORINE.

En l'apprenant, j'ai crû que j'allois expirer.

HORTENCE *à part.*

Quel bonheur! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

CLORINE.

Qu'allez-vous devenir?

HORTENCE.

Ce sera mon affaire.

CLORINE.

J'envisage pour vous quelques soulagemens

Qui pourront . . . . .

HORTENCE.

Qui sont-ils ?

CLORINE.

Ce sont vos diamans ;

Vous en avez ; ils sont d'un prix considérable.

Du moins, vous vous ferez un sort moins déplorable.

HORTENCE.

Le Baron par hazard sçauroit-il mon état ?

CLORINE.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat.

Il peut n'en rien sçavoir.

HORTENCE *à part.*

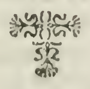
Si cela pouvoit être !

CLORINE.

Il n'étoit point ici quand . . . . . je le vois paroître.

HORTENCE.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.



SÇENE XII.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT *à part.*

Voyons donc si ma lettre aura bien réussi.

HORTENCE *à part.*

Voici l'instant fatal ; tout mon cœur en frissonne.

à Aramont.

Monsieur, en arrivant, n'avez-vous vû personne?

ARAMONT.

En entrant, on m'a dit que je devois vous voir :
Et je viens m'acquitter de ce premier devoir.

HORTENCE.

Puis-je compter sur vous?

ARAMONT.

Tout me sera facile.

HORTENCE.

Je le souhaite.

ARAMONT.

En quoi puis je vous être utile ?

HORTENCE.

Avant de m'exposer, il faudroit m'assurer.... ;

ARAMONT.

Choisissez le serment ; je suis prêt à jurer.

HORTENCE.

Le service est unique ; & je vais vous surprendre.

ARAMONT.

Voilà précisement comme j'aime à les rendre.

HORTENCE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.
Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

ARAMONT.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente ?

HORTENCE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi:
Je vous engage tout, mon honneur, & ma foi.
Que je sois réputé le plus grand des parjures ! . . . .

HORTENCE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sûres
De l'état que je fais de votre probité.
Mon cœur va s'épancher avec sécurité.
Monrose vous est cher ?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

HORTENCE.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême,
Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

ARAMONT.

Sûrement.

HORTENCE.

Unissons . . . l'amour & l'amitié.
Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.
Votre ami va périr. Je sçais ce qu'il projette.
Puisque le sort s'obstine à le persécuter,
Vous ne l'ignorez pas, il va s'éxécuter.

S'il vend ſon Régiment, ſa perte eſt infaillible :
Il met à ſa fortune un obſtacle invincible.

ARAMONT.

Il eſt vrai ; ſon deſſein eſt de quitter la Cour :
Son malheur l'y contraint ; ce ſera ſans retour.
Que ne puis-je empêcher ce cruel ſacrifice !
Ma fortune, mes biens, ſeroient à ſon ſervice ;
Je ſçaurois employer des moyens détournez :
Mais malheureuſement mes pouvoirs ſont bornez.

HORTENCE.

Oſerois-je vous prendre à vos propres paroles ?

ARAMONT.

Je ne fais point ici des avances frivoles ;
Et je voudrois pouvoir me vendre, ou m'engager.
Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;
C'eſt à quoi me réduit la fortune cruelle.
Pour la premiere fois je murmure contre elle.
Les malheurs d'un ami me font ſentir les miens.

HORTENCE.

Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens !...

ARAMONT.

Je les ſaiſirois tous : mais, hélas ! qui ſera-ce ?

HORTENCE.

Moi-même.

ARAMONT.

Vous, Madame ?... Ah ! ah ! ceci me paſſe.

HORTENCE.

Ne pourrois je être auſſi généreuſe que vous ?
Avez-vous des vertus qui ne ſoient pas pour nous ?

ARAMONT.

Je sçais qu'il n'en est point qui ne vous soit commune;
Mais avec tout cela, Madame, il en est une
Que l'on n'a point laissée à votre liberté :
C'est malheureusement la générosité.
Quoique vous joüissiez d'un bien considérable,
Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

HORTENCE.

Mais si par un hazard je le pouvois !... Hé bien ?

ARAMONT.

Un si, rend tout possible, & ne conduit à rien.

HORTENCE.

Peut-être.

ARAMONT.

Eh non. Les loix, votre sexe, votre âge ;
Vous mettent hors d'état.....

HORTENCE.

Je sçais notre esclavage.
Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer,.....
J'ai quelque superflu dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment ?

HORTENCE.

C'est peu de chose : & toutefois j'espére
Que ce secours pourroit, du moins....

ARAMONT.

Quelle chimére !

SCENE XIII.

HORTENCE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *tout effrayée.*

AH! Madame... Monsieur, excusez, s'il vous plait.
Je suis toute saisie . : . . .

HORTENCE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENCE.

Quoi donc ?

CLORINE.

Ce sont vos pierreries....

HORTENCE.

Clorine, parlez bas.

CLORINE *à voix entre-coupée.*

Qui sont évanoüies :
Je viens de les chercher, mais inutilement ;
Et vous êtes volée . . . . . indubitablement.

HORTENCE *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse ?

CLORINE.

Eh, comment donc, Madame ?
Ne sçavez-vous pas bien que cela se réclame ?

HORTENCE.

Ce n'en est pas la peine.

CLORINE.

Ah! vous me confondez.

HORTENCE.

Taisez-vous.

CLORINE *éxaminant Hortence & Aramont.*

Je ne sçais comment vous l'entendez;...
Mais je ne comprends rien à cette politique.
J'entrevois du mystére ici.

HORTENCE.

Point de replique.
Sortez ; retirez-vous.

Clorine sort en regardant Aramont.

SCENE XIV.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT.

Me serois-je mépris?
Ce sont vos diamans qui vous ont été pris?
Permettez; je m'en vais chez tous les Lapidaires,
Leur donner sur ce vol les avis nécessaires:
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENCE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur; ils sont chez vous.

ARAMONT.

Chez moi?

HORTENCE.

HORTENCE.

Je les ai fait porter, sans vous l'apprendre.
Je craignois vos refus ; & j'ai dû vous surprendre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENCE.

Enfin j'ai vos sermens;
Songez à satisfaire à vos engagemens.
Le salut de Monrose est en votre puissance.

ARAMONT.

Ah ! c'est trop éxiger de mon obéïssance.

HORTENCE.

Son sort est dans vos mains, & vous en répondez :
Vous nous sauvez tous trois, si vous me secondez.

ARAMONT.

Oh ! parbleu, serviteur.

HORTENCE.

Quelle froideur funeste !
Cette foible ressource est tout ce qui nous reste.

ARAMONT.

Cessez de me séduire.

HORTENCE.

Eh quoi ! vous hésitez !
Puis-je mieux employer ces superfluitez !
Qui ne seroient pour moi qu'une charge importune !
N'auroit-il pas joüi de toute ma fortune ?

ARAMONT.

Il l'auroit partagée.

HORTENCE.

Eh! peut-on me blâmer?
C'est un infortuné que l'on m'a fait aimer ... ;
C'est l'ami le plus cher que vous ayez au monde ;
C'est sur vous à present que notre espoir se fonde ;
Par-là vous détournez son plus pressant malheur ;
Et bientôt il devra le reste à sa valeur.

ARAMONT.

Ce seroit le moyen de lui sauver la vie.

HORTENCE.

Hé bien, sauvez-le donc.

ARAMONT.

J'en aurois bien envie;
Mais si par un malheur que je ne puis prévoir,
Monrose, quelque jour, venoit à le sçavoir,
Comptez qu'il en auroit une douleur amere,
Et qu'il m'accableroit de toute sa colere.
Je le connois, Madame ; il seroit furieux.

HORTENCE.

Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux?
Son courroux est-il plus à craindre que sa perte?
Comment en seroit-il la moindre découverte?
Il ne peut le sçavoir que de vous, ou de moi.
Ainsi bannissez donc un ridicule effroi.
Comptez sur mon secret ; je compte sur le vôtre;

ARAMONT.

O sexe, toujours sûr de triompher du nôtre!

L'action est si belle......

HORTENCE.

Ah! j'éprouve en ce jour,
Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.
Allez; que votre zéle ait une heureuse suite!
De tous ses créanciers empêchez la poursuite.
Ce n'est pas tout.

ARAMONT.

Encore?

HORTENCE.

Oui; j'éxige de vous
Un service moins grand, mais peut être plus doux.
Rendez-lui ce billet, qui s'adresse à lui-même:
Il peut être pour lui d'une importance extrême.

SCENE XV.

MONROSE, HORTENCE, ARAMONT.

MONROSE *à Aramont.*

voyant Hortence.

JE te cherche.... Que vois-je? Hortence? Ah! si (je puis,
Cachons-lui sa ruine, & l'état où je suis.

HORTENCE *à Monrose.*

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE *embarassé.*

Vous les adoucissez, en daignant me l'apprendre.

Continuez un ſoin qui m'eſt ſi précieux.
Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux,
Qu'après avoir donné quelqu'ordre à vos affaires.
Je m'occupois des ſoins qui vous ſont néceſſaires.

HORTENCE.

Monſieur, occupez-vous d'un objet plus preſſant.
Ne nous direz-vous rien de plus intéreſſant ?

MONROSE.

Je me trouve garant de votre deſtinée ;
Et je compte qu'avant la fin de la journée .... ;

HORTENCE.

N'avez vous plus d'eſpoir du côté de la Cour ?
La fortune cruelle eſt-elle ſans retour ?

MONROSE.

Ce ſeroit me flatter contre toute apparence.
J'ai reçu mon Arrêt avec indifférence.
Le ſort peut à préſent multiplier ſes coups :
Les maux dont on me plaint ſont les moindres de tous.

HORTENCE.

Mais d'un ſi grand malheur quelle ſera la ſuite ?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être inſtruite,
J'irai traîner ailleurs le reſte de mes jours :
Du moins aucun remords n'en troublera le cours.
Un tendre ſouvenir me tiendra lieu du reſte.

HORTENCE.

On voudroit détourner cet avenir funeſte ... ?

Monſieur, vous n'êtes pas ſi fort abandonné ....
A des vœux impuiſſans l'on ne s'eſt pas borné ....
à part.
Si le ſort vous poûrſuit..... O Ciel ! que vais-je faire ?
à Monroſe.
Vous verrez que l'amour ne vous eſt pas contraire.
lui donnant la lettre. à part
Tenez . . . . . Ma fermeté commence à ſuccomber.
à Monroſe. à part.
Liſez . . . . A ſes regards il faut me dérober.

SCENE XVI.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *le billet à la main,*
HOrtence ſe déclare.

ARAMONT.
On ſe laſſe de feindre ;
On vous aime.

MONROSE.
Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.
A craindre ? Votre cœur n'en eſt-il plus charmé ?

MONROSE *avec vivacité.*
Ne me parles jamais d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.
Bon !

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortunée
Qu'un malheureux amour. Ah, quelle destinée !

Il lit bas.

ARAMONT *à part.*

Quel changement est-il arrivé dans son cœur ?

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,
Elle offre.... Ah ! je succombe à son malheur extrême.
Vois comme elle m'écrit.

Il donne le billet à Aramont.

ARAMONT *étonné & reconnoissant la lettre qu'il a écrite.*

Eh ! morbleu, c'est le même !

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne ?

ARAMONT *confus.*

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains ; & j'en suis confondu.

MONROSE.

Eh, quand elle pourroit régler son hymenée,
Que feroit-elle, hélas ! puisqu'elle est ruinée ?

ARAMONT.

Elle est ruinée !

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je suis déséspéré.
Tout de bon ?

MONROSE.

C'est un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien operé,

MONROSE.

Je vois que tu la plains!

ARAMONT.

Point du tout, je me loüe!

à part.

Ah! s'il sçavoit le reste!

MONROSE.

Il faut que je l'avoüe;

Je ne reconnois guére Hortence à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état?

MONROSE.

Cher ami, le sçavois-je? On vient de me confondre;

ARAMONT.

Et moi, de même.

MONROSE.

Il faut cependant lui répondre;

ARAMONT *en déchirant le billet.*

En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

MONROSE.

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.
Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise?
Je ne puis.

ARAMONT *à part.*

Il faut donc avoüer ma sottise.

à Monrose.

Si ce billet vous cause un si grand embarras ;
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras !

ARAMONT *à part.*

Se déclarer un sot, est un grand sacrifice.

MONROSE.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort, vous vous creusez l'esprit
Pour faire une réponse à ce maudit écrit ;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi ?

ARAMONT.

Non, vous dis-je ; & pour cause.
Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est ?...

ARAMONT.

Oui ; j'en sçai quelque chose.

MONROSE.

Il n'est point d'elle ? .. Eh, mais elle me l'a donné.
N'en es tu pas témoin ?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné.
Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne pense,
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence...

MONROSE.

Eſt il d'un autre ?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grace, explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez, fulminez; que diable! il eſt de moi.

MONROSE.

De toi ?

ARAMONT.

Vous l'avez dit ?

MONROSE.

Quelle eſt ta frénéſie ?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalouſie
Pour tirer ſon ſecret. C'eſt un petit ſecours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de ſignaler ton zéle ?
Que ſçais-tu ſi je veux qu'on me ſerve auprès d'elle.
T'ai-je employé pour être éclairci de mon ſort ?

ARAMONT.

Eh! n'eſt on pas aſſez puni quand on a tort ?

MONROSE.

Ce ſeroit à preſent contre toute apparence
Que je pourrois douter de ſon indifférence,

Hortence vient de faire éclater son mépris.

ARAMONT.

Oui.

MONROSE.

Si du moindre amour son cœur étoit épris ;
Elle auroit supprimé cette lettre fatale ,
Que sans doute elle a dû croire d'une rivale.

ARAMONT.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.

MONROSE.

C'est un malheur de moins. Mais laissons tout cela ;
Et songeons à l'état de cette infortunée ,
Que, je ne sçais comment, mon oncle a ruinée.
Je tenois tout de lui ; je n'avois presque rien.

ARAMONT.

Il est vrai.

MONROSE.

Jusqu'ici j'ai vécu sur son bien ;
J'ai jusques à sa mort surchargé sa dépense :
Ainsi j'ai partagé les dépoüilles d'Hortence.
Il me seroit affreux de vivre à ses dépens.
Autant que je pourrai, je dois, & je prétends
Réparer en secret des pertes aussi grandes.
Il me reste une Terre. Il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh ! ne vous chargez point de semblables remords ;
S'il falloit réparer les sottises des morts ,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suffire.
Ce n'est pas votre faute : on n'a rien à vous dire,

MONROSE.

L'honnéte homme ne doit s'en rapporter qu'à lui :
Il se juge lui-même, & jamais par autrui :
Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absoudre;
En un mot, je le veux.

ARAMONT.

Mais....

MONROSE.

Il faut t'y résoudre.
Tiens; voilà.......

ARAMONT.

Qu'est ceci ?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plait.

MONROSE.

Point d'obstination;
L'affaire presse. Avant que sa ruine éclate,
Va, cours, vends à tout prix.

ARAMONT.

Ma foi, non.

MONROSE.

Je m'en flatte;

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne-toi d'inutiles refus.

ARAMONT.

Mais, vous dis-je.....

MONROSE.

Je fuis; je ne t'écoute plus.

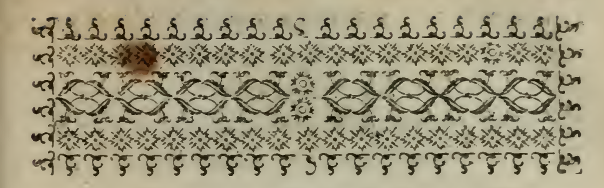
SCENE XVII.

ARAMONT *seul.*

MOnrose, écoutez donc.... Il est bien loin. Que
(faire ?
C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.
Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

PUis-je obtenir d'Hortence un moment d'au-
(dience ?

CLORINE *d'un air triste & brusque.*

Madame va venir ; donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste, à ce qui me paroît ?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah ! je vois ce que c'est :

Vous comptiez suivre Hortence au Convent ; mais sa
(tante

Avec impolitesse a frustré votre attente

Par un sot compliment,

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable vouliez-vous achever vos beaux jours?
Dans les ennuis forcez d'une triste clôture,
Vous, dont l'esprit actif, toujours à la torture,
Petille dans un corps de salpêtre & de feu?
D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu;
Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortence.

CLORINE *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

ARAMONT.

Et dans sa décadence
Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

CLORINE.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

ARAMONT.

Clorine est héroïque!

CLORINE.

Et vous ne l'êtes guére;
Je voudrois me charger de toute sa misere.
Que ne puis je?.... Du moins, je ne suis pas de ceux,
Qui sçavent abuser d'un cœur trop généreux.

ARAMONT.

Ecoute, mon enfant. Je vois qu'auprès d'Hortence
Il faut que je te serve.

CLORINE.

Ah! je vous en dispense.

ARAMONT.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien ;
Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

CLORINE.

Non, Monsieur, s'il vous plait.

ARAMONT.

Parbleu, Mademoiselle,
voyant Hortence.
Ce sera malgré vous..... Mais je la vois ; c'est elle.

CLORINE *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

ARAMONT *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

SCENE II.

HORTENCE, ARAMONT.

HORTENCE *avec empressement.*

VOus m'apportiez, sans doute, une heureuse nou-
(velle ?
Mon cœur impatient voloit au devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-dà !

HORTENCE.

N'êtes-vous pas notre Libérateur ?

ARAMONT.

Vous me donnez, Madame, un titre trop flatteur ;

HORTENCE.

Ne vous est-il pas dû ?

ARAMONT.

Que le Ciel m'en préſerve !

HORTENCE.

D'où vient cet embarras ? Quelle eſt cette réſerve ?
Avez-vous fait uſage ? . . . .

ARAMONT.

Ils ſont toujours chez moi ;
Et mon deſſein n'eſt pas d'en faire aucun emploi.

HORTENCE.

Que dites-vous, Monſieur ? O Ciel ! eſt-il croyable ?
Eſt ce donc-là cet homme utile & ſerviable ?
Je le trouve en défaut quand j'ai beſoin de lui !
Vous vous démentez donc pour moi ſeule aujourd'hui ?

ARAMONT.

Monroſe m'eſt bien cher : mais je ſuis incapable
De le ſervir ainſi. Je ſerois trop coupable.

HORTENCE.

Eh ! le ſerez vous moins en le laiſſant périr ?

ARAMONT.

Je voudrois, autrement, le pouvoir ſecourir.

HORTENCE.

Vous prétendez l'aimer ?

ARAMONT.

Autant qu'il eſt poſſible.

HORTENCE.

Ne vous en vantez plus . . . . Serez-vous infléxible ?

ARAMONT.

Ce n'eſt pas ſans raiſon. Eh! Madame, en effet,
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait?
La gloire que mérite une action ſi belle,
Devoit s'enſevelir & ſe perdre avec elle.
Vous ne pouviez paſſer pour en être l'auteur.

HORTENCE.

Toute ma récompenſe eſt au fond de mon cœur,
La générofité n'en veut pas davantage.

ARAMONT.

L'intention ſuffit.

HORTENCE.

Eh! quel eſt ce langage?
En périra-t-il moins? Nous connoiſſons ſes biens:
Que peut faire un Guerrier, borné dans ſes moyens?
Il languit, s'il ne tient un état honorable;
Sa valeur n'eſt jamais dans un jour favorable.
La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir:
Il la faut acheter; il la faut conquérir.
Et malheureuſement (puiſqu'il faut vous le dire)
Le courage tout ſeul n'a pas de quoi ſuffire.
Vous l'avez éprouvé.

ARAMONT.

Pour le faire briller,
Du reſte de vos biens faut-il vous dépouiller?
à part.
Songez à vous, Madame. Il faut que je m'en tire.
à Hortence.
Vous êtes ruinée. Il eſt bon de vous dire

Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

HORTENCE.

S'il eſt vrai, mon deſaſtre y met un nouveau prix.
L'uſage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance, un peu trop importune,
En cette occaſion vous révolte ſi fort ?
Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon ſort.

ARAMONT.

Pour qui conſervez-vous un intérêt ſi tendre ?
Sçavez-vous ſeulement ſi ? . . . .

HORTENCE.

C'eſt me faire entendre
Que Monroſe peut-être adreſſe ailleurs ſes vœux.

ARAMONT.

Juſqu'ici, vous avez ſi peu flatté ſes feux . . . .

HORTENCE *vivement.*

Eh ! ne vous chargez point d'excuſer ce que j'aime :
Je ſçaurai mieux que vous m'en acquiter moi-même.
Je lui pardonne tout pourvû qu'il ſoit heureux :
Son bonheur me ſuffit, c'eſt tout ce que je veux,
Et j'y dois concourir autant qu'il m'eſt poſſible.
Pour trancher en un mot, je demeure infléxible ;
Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt.
Je deſavoüerai tout ; & je nierai plutôt . . . .
Au ſurplus, vous avez le ſecret de ma vie :
Diſpoſez-en, Monſieur, au gré de votre envie ;
Voyez, quand je deſcends juſqu'à vous implorer,
Si vous voulez me perdre, & vous deshonorer.

SCENE III.

ARAMONT *seul.*

OH! parbleu, serviteur. Pour moi, je m'en désiste;
Je remettrai le tout entre les mains d'Ariste.
Allons . . . . . .

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *avec vivacité.*

ARrête. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir;
Tu me vois furieux. On vient de te noircir
D'une accusation que je crois téméraire.
Il me seroit cruel de trouver le contraire.
Clorine . . . . . .

ARAMONT *à part.*

Ah! c'en est fait.

MONROSE.

Vient de me confier
Un mystére affreux. Songe à te justifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'est pas là répondre.
Ne récrimine point, si tu veux la confondre.

Cette fille fait plus que de te ſoupçonner.
Que dis-je ? Elle prétend que tu t'es fait donner
Pour moi les diamans d'Hortence. Eſt-ce une injure ?
Les aurois-tu reçus ? Parle, je t'en conjure.
Tu conviens de ta faute, en n'oſant la nier.
Il ne s'agit donc plus que d'y remedier.

SCENE V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

LE VALET *à Monroſe.*

MOnſieur, un Etranger m'a chargé de vous ren-
(dre
Ce paquet-là. *Le valet s'en va.*

MONROSE *en ouvrant le paquet, y trouve plusieurs papiers.*

Sçachons ce que l'on veut m'apprendre.
Que vois-je ? Mes billets qui me ſont renvoyez !
Oui, vraiment, ce ſont eux ; ils ſe trouvent payez !

ARAMONT.

Tant mieux.

MONROSE *tranſporté de colere.*

Ah, malheureux, c'eſt donc-là ton ouvrage?
Quelle indigne reſſource as-tu miſe en uſage ?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main ?
Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.

J'aurois donné mon ſang pour cette infortunée,
Si j'avois pû lui faire une autre deſtinée.
Tu connois ſa ruine, & tu vas l'achever!
Ah! c'eſt m'aſſaſſiner, en voulant me ſauver,
Impitoyable ami, barbare que vous êtes!

ARAMONT.

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi l'on paye vos dettes?
J'ignore à qui l'on doit impûter ce bienfait:
Mais je n'aï point de part au tour que l'on vous fait.
Il eſt bien vrai qu'Hortence a voulu me ſéduire.
Puiſqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en inſtruire.
Elle avoit fait porter chez moi ſes diamans:
Ils y ſont: venez-y; vous verrez ſi je mens.

MONROSE.

Ils y ſont? Et pourquoi? Ne pouviez-vous les rendre?

ARAMONT.

Eh que diable! ai-je pû les lui faire reprendre?
Ce que veut une femme eſt écrit dans le Ciel.
Enfin j'ai tenu bon: voilà l'eſſentiel.
J'ai fait ce que j'ai pû contre cette obſtinée,
Juſqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

MONROSE.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
Puiſque j'ai réſolu d'y ſuppléer du mien.

ARAMONT.

Elle a, ſans ſourciller, appris cette nouvelle.
Alors, pour vôtre honneur, & par pitié pour elle;

J'ai crû que je devois lui dire franchement
Qu'elle n'est plus l'objet de votre attachement.

MONROSE.

Moi, je ne l'aime plus ! moi, je suis infidelle !

ARAMONT.

N'avez-vous pas rompu cette chaine cruelle ?
Je l'ai crû.

MONROSE.

Non : jamais je n'en eus le dessein.
Hélas ! c'est lui porter un poignard dans le sein.

ARAMONT.

C'est pour son bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

MONROSE.

Ne me propose point des excuses pareilles .....
Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait ?

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

DORNANE *à Monrose.*

Tu grondes le Baron ! c'est toujours fort bien fait.

à Aramont.

Pardonne, si je viens troubler la vespérie.

à Monrose,

Sçais-tu ce qui m'arrive ? Ecoute, je te prie ...
Je n'en puis revenir. C'est pour ton Régiment.
Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément,

Je vais chez qui tu ſçais en faire la pourſuite.
Je me nomme ; on m'annonce; & j'entre tout de ſuite.
Il me voit ; il ſe léve ; & d'un air prévenant
Il m'embraſſe, & me fait un accueil ſurprenant.
Je le tire à quartier ; je lui fais ma ſemonce :
Mon homme alors ſe trouble ; & voici ſa réponſe.
„ Je ſuis au deſeſpoir (je crois qu'il diſoit vrai)
„ Vous étes malheureux pour votre coup d'eſſai.
Bref, avec des diſcours à peu près de la ſorte,
Il s'eſt acheminé du côté de la porte.
Nous nous ſommes quittez. Ariſte a manœuvré :
Il venoit d'en ſortir, lorſque je ſuis entré.
Nous aurions fait enſemble une aſſez bonne affaire ;
Car j'aurois raſſemblé tout l'argent néceſſaire :
Mais enfin je te rends ta parole.

ARAMONT.

Tant mieux.
Il s'agit d'un ſervice un peu plus ſérieux.

MONROSE.

Il eſt vrai ; l'avanture eſt preſque inconcevable.
Di-moi ſi c'eſt à toi que je ſuis redevable
D'un ſervice récent . . . . .

DORNANE.

Ma foi, peut-être bien;
Car je ſers tant de gens ſans que j'en ſçache rien.....

MONROSE.

Je viens de recevoir ſous une ſimple adreſſe
Tous mes billets.

DORNANE.

Que t'a renvoyez ta Maîtreſſe ?

MONROSE.

Non : mes créanciers.

DORNANE.

Bon !

MONROSE.

Oui, te dis-je; à l'instant.

DORNANE.

Je voudrois que les miens en pûssent faire autant.

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embarasse,
C'est de sçavoir celui qui s'est mis à leur place.
Quelqu'un les a payez pour moi.

ARAMONT.

Sans contredit.

MONROSE *à Dornane.*

Marquis, n'est-ce pas toi ?

DORNANE.

Moi ! je te l'aurois dit.

MONROSE.

Quoi, véritablement ?

DORNANE.

Non, parbleu, je te jure.

ARAMONT.

Tu le prends pour un autre ; & c'est lui faire injure.

MONROSE *à Aramont.*

Seroit-ce le Baron ?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,
Ce seroit un secret que je n'avoûrois pas.

MONROSE.

MONROSE.

Seroit-ce Arifte ?

DORNANE *en ricanant.*

Arifte ?... Il mérite à merveille
Qu'on mette fur fon compte une action pareille.

MONROSE.

Tu l'en crois incapable ? Il n'eft pas de ton goût.

DORNANE *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Arifte eft capable de tout.
Apprends où t'a conduit une erreur trop durable.
Cet homme vertueux, ce fage inaltérable,
Toujours pur au milieu d'un air empoifonné,
Qui paroiffoit avoir acquis & moiffonné
De nouvelles vertus où l'on n'a que des vices ;
Ce rare Courtifan, fameux par fes fervices,
Dont tout autre que lui fe feroit prévalu,
Qui pouvant etre tout ce qu'il auroit voulu.... ;

MONROSE.

Tu parois ironique !

DORNANE.

Il faut ceffer de l'être.
Ce grave perfonnage, Arifte n'eft qu'un traitre ;
C'eft lui qui te dépoüille ; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne fe peut pas.

ARAMONT.

Arifte l'a trahi.

DORNANE.

Lui-même, il a commis une action si basse.
Va le féliciter, te dis-je ; il est en place.
Au moment que je parle, entouré de Flatteurs,
Le coupable & son crime ont des Adulateurs.
Eh bien ! que penses-tu d'un tour de cette espece ?

MONROSE.

Ah ! daignez-vous prêter à ma délicatesse.
Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.
Que sçavons-nous ? Sans doute il n'a pû refuser.
D'ailleurs, j'étois exclus : je n'y pouvois prétendre.
C'étoit des biens vacans, des graces à répandre :
Ariste en étoit digne ; il en est revêtu ;
Et la Cour a du moins décoré la vertu.

DORNANE.

La vertu ! c'est un fourbe, & je ne puis m'en taire.
Mais s'il t'avoit servi, comme il auroit dû faire,
Et comme j'eusse fait, en parlerois-tu mieux ?
Rends-lui justice : va, c'est un monstre odieux.
Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face,
Et je l'afficherois..... Si j'étois à ta place,
Nous nous verrions de près.

ARAMONT.

L'avis est assez doux.

DORNANE.

Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux ;
Du haut de sa grandeur je le ferois descendre ;
Ou je le forcerois du moins à la défendre.

ARAMONT.

Par ma foi, ce feroit des exploits mal placez.
Son deshonneur nous venge, & le punit affez.

DORNANE.

Et fur ce foible efpoir fa vengeance fe fonde ?
Se deshonnore-t-on maintenant dans le monde ?
Voit-on que cette crainte allarme bien des gens ?
N'en foyons point furpris. Nous fommes indulgens;
Grace à cette reffource un peu trop éprouvée,
Le plus vil des Mortels va la tête levée.
Nous laiffons, parmi nous, habiter des profcrits:
Bientôt leur impudence épuife nos mépris;
Et nous avons enfin la baffe politeffe
De jouir avec eux de leur fcélérateffe.
Arifte y peut compter: & peut-être, à mon tour,
Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi, sûrement.

MONROSE.

Ce dénoüement m'étonne!
Arifte..... Ah! c'en eft fait... Puifque tout m'aban-
(donne,
Va, j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'eft affez... Je t'entends:
Et j'ofe me flatter que nous ferons contens.
Je m'en vais à la Cour fçavoir ce qui s'y paffe;
Et je te l'écrirai. Serviteur; je t'embraffe.

SCENE VII.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

VOilà donc mon Arrêt ! Espoir, Fortune, Amour,
Vous ne m'êtes plus rien : je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gémis est celui qui m'accable.
Viens, cher ami ; fuyons un siécle trop coupable ;
Sous un Ciel étranger allons vivre pour nous ;
Pourvu que je te suive, il me sera trop doux.
De ma foible fortune accepte le partage.
Que ne m'est-il permis de t'offrir davantage !

MONROSE.

Hélas ! je puis devoir beaucoup plus à tes soins.
Ecoute ; je suis quitte ; & je n'en dois pas moins
A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.
Cherche à le découvrir ; rends-moi ce bon office.
Le soin de m'acquitter est mon premier devoir.
Mais au destin d'Hortence il faut aussi pourvoir.
A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.
Ah ! quand mon cœur seroit insensible à ses charmes,
Pourroit-il n'être pas sensible à la pitié !
Par tout ce que t'inspire une vive amitié,
Oste-moi de l'horreur où son état me plonge.
C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un songe.

Je mourrois mille fois : & je n'ai plus que toi
Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.
Cher ami, sauve-moi dans un autre moi-même :
D'une indigne détresse affranchis ce que j'aime ;
Répare sa ruine autant qu'il m'est permis,
Employe en sa faveur ce que je t'ai remis ;
Et surtout si tu crains, comme je dois le croire ;
Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire,
A tel prix que ce soit, remets-lui ses bienfaits :
Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCENE VIII.

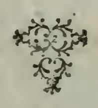
MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à Monrose.*

SI vous avez un mot à dire à ma Maitresse,
Je viens vous avertir, Monsieur, que le tems presse;
Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel ! Il faut . . . . j'y cours.



SCENE IX.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

En vous remerciant de tous vos beaux diſcours.

CLORINE.

En êtes-vous content? Pour moi, j'en ſuis ravie.
Je vous devois cela, pour m'avoir bien ſervie.
Vous êtes bon ami.

ARAMONT.

Vous vouliez me broüiller
Avec Monroſe; mais ......

CLORINE.

Vous vouliez dépoüiller
Ma Maîtreſſe; mais ......

ARAMONT.

Moi!

CLORINE.

La reſſource eſt commode.
Ruiner une femme, eſt ſi fort à la mode,
Que ce n'eſt preſque plus la peine d'en parler:
On ne voit autre choſe; & c'eſt un pis-aller
Permis, & toujours sûr. On ne s'en fait pas faute.

ARAMONT.

Vous vous formez, de nous une idée aſſez haute.

CLORINE.

Vous n'aviez pas dessein de m'en faire changer,
Notre sexe, vous dis-je, est un Peuple étranger,
Un Ennemi, sur qui tout est de bonne prise :
Ce sont-là des exploits que l'amour autorise.

ARAMONT.

Mais sçachez donc ....

CLORINE.

Je sçais que pour notre malheur
Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre hon-
(neur.

ARAMONT.

Quand vous aurez lassé votre langue maudite,
J'espére ......

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous quitte.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *en voyant Aramont.*

Ah ! ne m'exposez point devant un indiscret,
Qui ne devoit jamais avoüer mon secret.

MONROSE *à Aramont.*

Laisse-nous, cher ami ; ta présence la blesse.

SCENE XI.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE.

AInsi, grace à leurs soins, vous sçavez ma foi- (blesse !
N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux ?
A quoi nous serviront les plus tendres adieux ?
Je partois sans vous voir, j'aurois fait l'impossible.
Le sort qui me poursuit est toujours invincible.

MONROSE.

En suis-je mieux traité ? Pour comble de malheurs,
Je dois le détester jusques dans ses faveurs.
Il n'en est point pour moi qu'il n'ait empoisonnées;
L'amertume & le fiel les ont assaisonnées.
Tout, jusqu'à votre amour.... Quand m'est-il an- (noncé ?
Ah, que pour mon malheur tout est bien compensé !

HORTENCE.

Eh ! n'examinons point quel est le plus à plaindre.

MONROSE.

Il n'importe; achevez. Je ne sçaurois plus craindre
Tout ce qui peut servir à me desesperer.
Hortence, il est donc vrai, j'ai pû vous inspirer ?...
Est ce pour insulter davantage à vos larmes,
Que j'ose demander un aveu plein de charmes,

A qui doit me haïr autant que je me hais ?

HORTENCE.

Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point faits?
Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse ?
Ah ! c'est trop éxiger . . . . .

MONROSE.

Quoi, toujours généreuse ?
Hortence, hélas ! pourquoi nous avez-vous connus ?
Un bonheur assuré, des plaisirs continus,
La plus haute fortune, un brillant hymenée,
Auroient rempli le cours de votre destinée.
Quel contraste inoüi ! funestes liaisons,
Que le Ciel en courroux mit entre nos maisons !
Vous partez ; vous allez ensevelir vos charmes.
L'exil, l'abaissement, l'infortune, les larmes,
Voilà ce qui vous reste ; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le sort à vous persécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice,
D'être un de vos Bourreaux ; jugez de mon supplice.

HORTENCE.

Me consolerez-vous en vous désesperant ?
Des coups de la fortune êtes-vous le garant ?
Vous me plaignez ! Eh quoi ! ne peut on vivre heu-
(reuse
Si ce n'est au milieu d'une Cour orageuse ?
A l'égard de ce bien qui s'est évanoüi,
Ne pouvant être à vous, en aurois-je joüi ?

E v

En effet, à quoi sert une opulence extrême,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime?
Je ne sens pas qu'on puisse en joüir autrement.

MONROSE.

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENCE.

Et véritablement.
Ma ruine fera le repos de ma vie.
Ma liberté me reste; on l'auroit poursuivie.
L'autorité, contraire à nos vœux les plus doux,
M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

HORTENCE.

Il dépendoit de vous; je n'en connois point d'autre.
J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois;
Mais quand on s'est livré sans reserve à son choix,
Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines!
Sçait-on ce que l'on donne? Est-on bien sûr d'un cœur,
Qu'on arrache de force à son premier Vainqueur?
Eh! puisque mon amour s'irritoit, à mesure
Que je pouvois vous croire infidele, ou parjure.....

MONROSE.

Non, vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.
Hélas! vous ignorez comme on peut vous aimer.
Depuis que ma fortune incertaine & flottante
Me tient dans une triste & douloureuse attente,

Il est vrai, mon amour craignoit de se montrer.
J'ai prévû le néant où je viens de rentrer :
Et je ne suis pas fait pour être téméraire.
Pouvois-je imaginer que j'avois pû vous plaire ?
Et quand je l'aurois sçû, qu'avois-je à vous offrir ?
Je devois vous tromper afin de vous guérir.
Mais vous l'avez dû voir, même avant mon naufrage;
Je n'osois qu'en tremblant vous offrir mon hommage:
Je ne l'ai jamais crû digne de vos appas.
Si vous n'y suppléez, si vous n'en jugez pas
Par ma discrétion & par ma retenuë,
La moitié de mes feux ne vous est pas connuë.

HORTENCE.

Hélas ! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
M'empêchoit d'y répondre, & non pas de les voir.

MONROSE *en se jettant à ses genoux.*

Quel aveu ! Permettez à mon ame ravie
Un transport qui sera le dernier de ma vie.
Je puis donc une fois tomber à vos genoux !
Ah ! devroit-on survivre à des momens si doux ?

HORTENCE *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous intéresse,
Vivez, pour illustrer l'objet de ma tendresse ;
Remplissez mon idée ; elle est digne de vous ;
Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux ;
Devenez l'Artisan de votre destinée.
Il est beau de dompter la fortune obstinée,

D'arracher ses bienfaits, au lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a sçû mériter.
Ce sont-là mes adieux, mes vœux, & mon présage....
Va, l'on ne peut manquer quand on a du courage....
Imitez mon éxemple ; & sçachez .....

MONROSE.

Vous pleurez!

HORTENCE.

Séparons-nous ; adieu.

MONROSE.

Pour jamais!....

HORTENCE.

Demeurez!

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENCE.

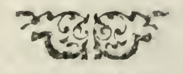
Je le veux.

Elle fuit.

MONROSE *en la suivant.*

L'instance est superfluë.
Non ; dussai-je expirer, en vous perdant de vûë!...

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

Quel état eſt le mien ! Fortune, en eſt-ce (aſſez ?
A peine ſuis-je né, mes beaux jours ſont paſſez.
Ai-je pû mériter un ſort ſi déplorable ?
Le ſeul bien qui me reſte, eſt un nom qui m'accable.
Je ne ſçais où tourner mes pas ni mes regards.
Ah ! je ſens que mon cœur s'ouvre de toutes parts.
Allons traîner ailleurs mon infortune extrême.
Je ne puis plus ici me ſupporter moi-même.

ARAMONT.

Quel eſt votre deſſein ? Où voulez-vous aller ?

MONROSE.

Partout où je pourrai vivre, & me ſignaler.
Dans l'état où je ſuis, on n'a plus de Patrie :
J'abandonne la mienne, où, malgré mon envie,

Je ne puis plus m'ouvrir un illuſtre tombeau :
Un ſujet inutile eſt pour elle un fardeau.
Je vais mourir ailleurs, ou mériter de vivre.

ARAMONT.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le ſuivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrois m'obliger à reſter ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?
Quelles raiſons ? En quoi ſuis-je ici néceſſaire ?
Tu reſtes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On en feroit d'affreux, ſi vous vous écartez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur, ſi vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport eſt plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuſe....

MONROSE.

Eh de quoi ?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah ! tout autre que toi.....

ARAMONT.

Le Destin a comblé toutes ses injustices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices ?
Ce nom convient au crime. Eh, quel est donc le mien?

ARAMONT.

Il est imaginaire.

MONROSE.

Ah ! ne me cache rien.
Quelque soit mon destin, je sçaurai m'y soumettre :
Dis....

ARAMONT.

Dornane m'écrit : jugez-en par sa lettre.

Il lit.

,, Je t'écris à la hâte. Ariste, non content
,, Des biens de notre ami, lui ravit sa Maîtresse ;
,, Il l'a fait demander : le fait est très-constant.
,, Tu lui diras, en cas que cela l'intéresse.
,, A propos ; on le croit riche ; & je te l'apprends.
,, Entre nous, tu lui vaux cette galanterie.
,, On l'accuse d'avoir détourné..... tu m'entends ?
,, Fait finir au plutôt cette plaisanterie.

MONROSE.

Je suis riche!

ARAMONT.

On le dit.

MONROSE.

Comment? Explique-moi....
Et je suis accusé d'avoir détourné?.... Quoi?

ARAMONT.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortence.
L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

MONROSE.

Ah Ciel! quelle noirceur! Je deviens furieux:
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux?
L'horreur qu'on m'attribuë est-elle imaginable?
Ah! si j'en connoissois l'auteur abominable....
Jusques à mon honneur, quoi, l'on ose attenter!

ARAMONT.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

MONROSE.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse?

ARAMONT.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.
Sans elle, notre honneur seroit encor entier.
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.
Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires
Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.
Je les ai répandus; c'étoit pour votre bien.
On m'a crû. Cependant il ne s'est trouvé rien,

Et je suis soupçonné. Vous devinez le reste.

MONROSE.

Quoi! l'amitié m'aura toujours été funeste!
De mes jours malheureux elle est donc le fléau?
Le sort me reservoit ce supplice nouveau.

ARAMONT.

Soyez sûr que ces bruits ne seront pas durables:
Vous n'êtes accusé que par des misérables:
C'est par des gens comme eux que leurs discours sont
(crus.

MONROSE.

Dans la rage où je suis, je ne me connois plus.

ARAMONT.

Opposez le courage à cette calomnie.

MONROSE.

Du courage? En est-il contre l'ignominie?
On la mérite alors qu'on peut la supporter.

ARAMONT.

Demeurez; c'est à quoi j'ose vous exhorter.

MONROSE.

Non, tu n'entendras plus parler d'un misérable.
Je comptois que mon nom me seroit favorable:
Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer
Qu'à me cacher. Je vais me perdre, & me plonger
Dans une obscurité la plus impénétrable.
Périssent ma mémoire, & le sang déplorable
Qui m'a fait naître!

ARAMONT.

O Ciel !

MONROSE.

Et toi, laisse-moi fuir ;
Pour la derniere fois, ne te fais point haïr.
Adieu.

SCENE II.

MONROSE, ARAMONT, un GARDE.

MONROSE.

Mais que nous veut cet homme? O Ciel ! (seroit-ce ?

Le GARDE.

Je suis chargé d'un ordre .....

MONROSE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

Le GARDE.

Oui, Monsieur. A regret je remplis un devoir......

MONROSE.

On m'arrête ! Eh pourquoi ?

Le GARDE.

Vous devez le sçavoir.
Souffrez que je m'acquitte.....

MONROSE.

Allons. Que faut-il faire ?
Faut-il que je vous suive ?

Le GARDE.

Il n'est pas nécessaire.

Et vous m'avez été consigné seulement.

ARAMONT *au Garde.*

Voulez-vous bien passer dans cet appartement.

SCENE III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

On m'arrête ! & déja l'on me traite en coupable !
On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable !
Mes fers me font horreur.

ARAMONT.

D'où vient cet accident ?
Dornane aura parlé. C'est un homme imprudent.
Vous aurez devant lui projetté votre fuite.
Ce bruit vous aura nui. La Cour en est instruite ;
Et voilà ce qui fait qu'on s'assure de vous.

MONROSE.

Comme d'un Criminel.

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh ! comment les confondre ? Est-il en ma puissance ?
Le crime se défend bien mieux que l'innocence,

Quelle preuve oppofer ? Où pourrai-je en trouver ?

ARAMONT.

Votre ruine même.

MONROSE.

Eh, comment la prouver ?
Par quels moyens veux-tu que je les defabufe ?
En croit-on les fermens de ceux que l'on accufe ?
Ah ! tout concourt encore à ma conviction.
Ces bruits avantageux à la fucceffion ;
Mes créanciers payez, & le bruit de ma fuite ;
La fortune d'Hortence entierement détruite ;
Le refte de fes biens, dont malheureufement
Tu te trouves chargé pour moi fecrettement ;
Clorine qui le fçait, pourra-t-elle fe taire ?
Moi-même puis-je & dois je éclaircir ce myftére ?
Non : il faut que ce foit un fecret éternel.
Je ferai convaincu, fans être criminel.

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE *entre fans être vûë.*

MONROSE *accablé dans un fauteuil.*

JE me perds dans l'horreur de chaque circonftance.
Lorfque pour réparer la ruine d'Hortence,
Je détourne fur moi les indignes befoins,
Qu'elle auroit par la fuite éprouvé fans mes foins ;

Lorsque pour la sauver de cet état funeste,
Je me prive en secret de tout ce qui me reste,
On croit que dans ses biens j'ai pû soüiller mes mains;
Et je suis réputé le dernier des Humains !
O Destin, est-ce assez mal-traiter ta victime ?
On m'arrête, on me force à me purger d'un crime,
Qu'est-ce qu'un scélerat a de plus à souffrir?

HORTENCE.

Les remords.

MONROSE *en se levant.*

Quelle voix, quel objet vient s'offrir !

HORTENCE.

C'est une amante en pleurs. On empêche ma fuite;
J'ignore à quel dessein, je n'en suis pas instruite.
On m'a fait revenir.

MONROSE *en voulant s'en aller.*

Laissez-moi me cacher.

SCENE V.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *le retenant.*

QUoi! vous voulez me fuir ?

MONROSE.

Laissez-moi m'arracher.

HORTENCE.

Eh! ne nous quittons point dans l'état où nous sommes.

MONROSE *pénétré.*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hommes?
Je ne puis soutenir vos yeux, ni mes revers.

HORTENCE.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'Univers!
Je ne croyois pas être un objet si funeste.
Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste.

MONROSE.

Dites, mon désespoir.

HORTENCE.

Ah! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop détestez.

HORTENCE.

Mon état, mon amour, ma présence, & mes larmes,
N'auront donc point assez de puissance & de charmes,
Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs!
Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs!
Vous ne songez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche!

HORTENCE.

Il ne tombe
Que sur ce désespoir où votre cœur succombe.

Je sçais de quels bienfaits vous vouliez me combler.
Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi ?

HORTENCE.

C'est toi. Va, tu n'as qu'à poursuivre.
Laisse-moi donc mourir, si tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah! Madame, vivez . . . répondez-moi de vous,
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENCE.

Que je vive ! Est-ce à moi d'avoir plus de courage ?
Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage :
Mais enfin ce n'est pas un opprobre éternel.
Tombe-t-il sur vous seul ? M'est il moins personnel ?
L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je souffre autant que vous ; si ce n'est davantage.
Et cependant mon cœur n'en est point abbattu.
La vérité fera triompher la vertu.
Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence,
Ayons la fermeté qui sied à l'innocence :
Elle en est la ressource, & le plus sûr garant.
Rétablit-on sa gloire en se désespérant ?
Le découragement autorise une injure.
Il faut vivre pour vaincre ; & la victoire est sûre ;
Et qui perd tout espoir mérite son malheur.
Je vous parle sans doute avec trop de chaleur.

Excusez une amante, ou plutôt une amie.

MONROSE.

Qui me condamne à vivre, accablé d'infamie !
Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin ?
Il ne me manque plus que d'être le témoin
Du bonheur d'un Rival... Il en est un, Madame.
Ariste jusqu'ici vous a caché sa flamme ;
Jusques dans votre cœur il veut m'assassiner :
Pour être votre Epoux, il s'est fait destiner.

HORTENCE.

Ariste, dites-vous ? L'entreprise est hardie.
Il m'aime ! Il payera bien cher sa perfidie.

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARAMONT.

JE viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté,
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
Dormane.....

MONROSE.

Eh bien ?

ARAMONT.

Son zéle & sa prudence éclatent,
C'est un homme qui veut que les autres se battent.
Il dit que votre idée est de tirer raison
Du procédé d'Ariste, & de sa trahison :

Et

Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vûë.
Mais vous allez avoir une étrange entrevûë.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Ariste .... Il ose ici.....

MONROSE.

Quel embarras !

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître ; il marche sur mes pas.

HORTENCE.

Ah Ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de haine?
Je le veux accabler sous le poids de sa chaîne.

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

SCENE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE, Le GARDE.

ARISTE *au Garde dans l'enfoncement du Théatre.*

Vous pouvez nous laisser : votre ordre n'a plus (lieu :
Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARISTE *à Monrose.*

Je viens rendre raison de toute ma conduite.

MONROSE *sans se détourner.*

On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

ARISTE.

Il est vrai, je le suis; tout succede à mes vœux.

ARAMONT *ironiquement.*

Monsieur, vous voulez bien que je vous félicite!
Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

ARISTE.

Je n'en suis point surpris.

ARAMONT.

Ma foi, je le crois bien.

ARISTE.

On m'a tout accordé.

ARAMONT *en lui remettant l'Ecrain, & la Procuration de Monrose.*

Pour qu'il n'y manque rien,
Tenez; voilà leur reste: ils n'en sçavoient que faire,
Ni moi non plus.... Prenez toujours; c'est votre affaire.

ARISTE.

Madame....

HORTENCE *avec dedain.*

Laiſſez-moi.

ARAMONT.

Je ſuis hors d'embarras.

HORTENCE.

Je ne ſçai ce que c'eſt ; mais je n'ignore pas
Qu'il vous a plû, Monſieur, d'empécher ma retraite.

ARISTE *rendant à Clorine l'Ecrain & la Procuration.*

Je crois que vous pourrez en être ſatisfaite.

HORTENCE.

Quelle audace! Eſt-ce à vous que je dois mon retour?

ARISTE.

Oui ; j'ai ſollicité cet ordre de la Cour:
On ne vous perdra point. L'amour & l'hyménée
Y vont fixer vos jours, & votre deſtinée.
On m'a favoriſé......

HORTENCE *avec indignation.*

Qui ? Vous, perfide ami ?
C'eſt dans la trahiſon être bien affermi !
Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage
Mais il faut repouſſer l'injure par l'outrage.
Notre état différent vous rend audacieux.
Vous croyez m'éblouïr ; & je lis dans vos yeux
Un eſpoir inſultant fondé ſur mes diſgraces :
Mais je ne connois point des reſſources ſi baſſes...

ARISTE.

Non, Madame ; l'hymen vous garde un sort plus doux;
D'ailleurs, vous êtes riche.

ARAMONT.

En quoi ?

MONROSE.

Que dites-vous ?

ARISTE.

Qu'il est faux que Madame ait été ruinée.

ARAMONT.

Quel conte !

ARISTE.

Cette histoire est mal imaginée;
Ce bruit injurieux s'est détruit aussi-tôt.
Chez un homme public ses biens sont en dépôt;

HORTENCE.

Qu'entends-je ?

CLORINE.

Est il possible ?

MONROSE.

O Ciel ! quelle surprise !

ARISTE *à Monrose.*

C'est la précaution que votre oncle avoit prise.
Oui, Monsieur, ce n'est plus un secret aujourd'hui.
Il est justifié ; vous l'êtes comme lui.

MONROSE *transporté.*

Je suis justifié !

ARISTE.

C'eſt moi qui vous l'atteſte.

MONROSE *tranſporté de joye.*

Fortune, c'eſt aſſez ; je te quitte du reſte.
Mes vœux ſont épuiſez. Mon honneur m'eſt rendu....

à Hortence.

Madame, pardonnez à mon cœur éperdu.
Ce tranſport exceſſif....

ARISTE.

Permettez, je vous prie ;
Il eſt bien juſte auſſi que je me juſtifie.
J'ai dû juſqu'à la fin vous cacher des ſecrets,
Où vous auriez pû faire entrer des indiſcrets.
Vos amis vous flattoient contre toute apparence.
Lorſque je vous ai vû ſans aucune eſpérance,
J'ai brigué pour moi-même ; & j'ai tout obtenu :
C'eſt depuis quelques jours que j'y ſuis parvenu.
Mais j'avois mes raiſons pour en faire un myſtére.
Je voulois obtenir une grace plus chere.
L'eſſentiel manquoit à ma félicité.
Après avoir long-tems preſſé, ſollicité,
Ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'à force de priére ;
Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entiére.
Joüiſſez-en, Monſieur : ſes bienfaits ſont à vous.
Le Prince m'a permis de vous les céder tous :
Et je vous les remets avec toute la joye.....
Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur ſe déploye.

Il embraſſe Monroſe.

MONROSE.

Monfieur, ce n'eft pas-là tout ce que je vous dois.
Mes créanciers.....

ARISTE.

Laiffons cet incident.

MONROSE.

Je vois
Que c'eft à vous, Monfieur, que je fuis redevable.

ARAMONT.

J'ai penfé m'en douter.

HORTENCE.

Que je me fens coupable !

ARISTE *à Hortence.*

Madame, c'eft pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main : vous pourrez vous unir.

HORTENCE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon, bon ; point de rancune :
Pour moi, je vous réponds que je n'en garde aucune.

ARISTE.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour.
Venez ; partons ; l'hymen vous attend au retour.

MONROSE.

Ah ! permettez du moins que ma reconnoiffance
Se manifefte autant qu'il eft en ma puiffance.

ARISTE.

En vous faiſant joüir du deſtin le plus doux,
Croyez-vous que je ſois moins fortuné que vous ?

MONROSE.

à Hortence.

Ah ! Madame, ſouffrez que mon cœur ſe partage.

à Ariſte.

Monſieur, je ne puis rien vous offrir davantage.
O Fortune ! je ſens, & j'éprouve à préſent
Qu'un Ami véritable eſt ton plus grand Préſent.

FIN.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL, 1737.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *l'Ecole des Amis*, *Comedie*, & je crois que le Public verra avec plaisir l'impression d'un Ouvrage qu'il a si justement applaudi dans les répresentations. Fait à Paris ce 8 Mars 1737. DANCHET.

MAXIMIEN.

TRAGEDIE.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François le 28. Février 1738.

Le prix est de 30. sols.



A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez LE BRETON, au coin de la ruë Gist-le Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



ACTEURS.

MAXIMIEN, Pere de Fausta. *M. Sarasin.*

CONSTANTIN, Empereur d'Occident. *M. Dufresne.*

FAUSTA, Femme de Constantin. *Mlle. Gossin.*

AURELE, Général des Armées. *M. Granval.*

MAURICE, ancien Gouverneur, & Confident d'Aurele. *M. Dubreuil.*

ALBIN, Confident de Maximien. *M. Legrand.*

EUDOXE, PULCHERIE, } Femmes de la suite de l'Impératrice.

GARDES, & suite de Constantin.

La Scéne est à Marseille dans le Palais de Constantin.



MAXIMIEN
TRAGE'DIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AURELE, *seul.*



DU repos des mortels implacable ennemi,
Monstre le plus cruel, que l'Enfer ait vomi,
Funeste ambition, source de tant de crimes,
Trouveras-tu toujours de nouvelles victimes?

Quels excès en ces lieux vont se renouveller !
Malheureuse Fausta, qu'ai-je à te révéler !
Que de pleurs te prépare un pere trop coupable !
Helas ! pour te sauver, il faut que je t'accable.
Et toi dont je voulois ensevelir l'horreur,
Détestable secret, ne souille plus mon cœur.
Sur ce mystere affreux répandons la lumiére,
Et reprenons enfin ma vertu toute entiére.
Mais pourai-je obtenir ce fatal entretien?
Maurice ne vient pas, je l'apperçois ; eh bien....

SCENE II.

MAURICE, AURELE.

AURELE.

L'Imperatrice enfin consent-elle à m'entendre ?
Pourrai-je lui parler ?

MAURICE.

Vous la pouvez attendre,
Seigneur, vous vous troublez .. Et pourquoi la revoir?
Que ne la fuyez-vous ....

AURELE.

Est-il en mon pouvoir.

MAURICE.

Je ne dois plus entrer dans votre confidence ;
Mais dussai-je aujourd'hui commettre une imprudence,

L'amitié tient ſur vous mes yeux trop attachés,
Pour ne pas découvrir ce que vous me cachés.
On a donc corrompu le ſang de Marc Aurele,
Et vous n'en êtes plus l'imitateur fidéle :
Souffrez, lorſque je vois un ſi grand changement,
Que je ne garde plus aucun ménagement;
Depuis aſſez long-tems, l'inutile eſpérance,
D'un retour déſormais, hors de toute apparence;
A contenu mon zéle, & ſuſpendu ma voix;
Je vais vous offenſer pour la premiere fois.

AURELE.

Votre amitié m'eſt chere, & jamais ne m'offenſe;
Remis entre vos mains dès ma plus tendre enfance,
Je n'ai ſçu qu'applaudir à vos ſages avis,
Et j'oſe me flatter de les avoir ſuivis.

MAURICE.

Eſt-ce en entretenant ces liaiſons intimes,
Ce commerce odieux, ces nœuds illégitimes?
Avec qui vivez-vous? Juſte Ciel! je frémis;
Maximien vous compte au rang de ſes amis,
Lui qui n'en eut jamais d'autres que des complices
Deſtinés à ſubir les plus honteux ſuplices,
Lui dont l'ambition ne peut ſe rallentir;
Toujours inacceſſible au moindre repentir,
Et moins ſenſible encore à la haine publique:
Seigneur, ignorez-vous quelle eſt ſa politique?
Si Diocletien le mit à ſes côtés,
Ce fut pour rejetter ſur lui ſes cruautés;

Ce Prince en apparence humain & débonnaire ;
Avoit alors besoin d'une main sanguinaire ;
Ainsi Maximien, devenu Souverain,
Fit gémir l'Occident sous un sceptre d'airain :
Mais parmi ses excès, ses fureurs & ses crimes,
Je ne vous compte pas tant de saintes victimes.
Ces Baptêmes de sang, loin de porter l'effroi,
Dans les cœurs incertains ont fait germer la foi ;
Et ce sang dont la Terre alors fut arrosée,
Est devenu pour elle une heureuse rosée,
Qui produit aujourd'hui les plus riches moissons :
Seigneur, au nom de tous, je vous dis nos soupçons ;
D'où vient cette union, qui l'a pû faire naître ?
Quel apas vous séduit, qu'attendez-vous d'un traître ?
Eternel Artisan de complots dangereux,
Toujours mal concertés, & toujours malheureux ;
Rebut de la fortune, ennemi de la terre,
Moins digne de pitié que d'un coup de tonnerre ;
Tout autre qu'un ingrat, qui le sera toujours,
A la reconnoissance eût consacré ses jours ;
Et charmé de se voir au sein de sa famille,
Honoré de son gendre, adoré de sa fille,
Aussi souverain qu'eux dans leurs propres Etats,
N'eût point formé contr'eux les plus noirs attentats.
Que n'a point fait pour lui cette fille si tendre ?
Que de torrens de pleurs il a fallu répandre,
Pour fléchir son Epoux, & lui faire épargner
Un sang que dévoroit la fureur de régner ;

On diroit à le voir tranquile en apparence,
Qu'il soutient sa disgrace avec indifférence :
On croiroit qu'il ne songe au fond de ce Palais,
Qu'à joüir d'un repos qu'il ne goûta jamais :
Tant de tranquilité n'est qu'un pur artifice,
Il est né dans le crime, il faut qu'il y périsse ;
Il vous entraînera, s'il ne l'a déja fait.
Ce lien réciproque est pour vous un forfait ;
Ce n'est qu'une amitié funeste & redoutable :
Qu'ai-je dit, je profane un nom si respectable ;
L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux :
Nous allons voir éclore un crime infructueux,
Il va se consommer, & c'est sous vos auspices,
Si vous n'y prétiez pas des secours si propices....

AURELE.

Pour paroître coupable, on ne l'est pas toujours,
Crains moins pour ma vertu, ne crains que pour mes jours.
Oüi, Maurice, ma vie est tout ce que j'expose ;
Je remplis un devoir que la pitié m'impose ;
Ma naissance, & le rang que je tiens dans l'Etat,
N'y serviront jamais l'audace & l'attentat ;
C'est pour les empêcher que je me sacrifie :
Ecoute, puisqu'il faut que je me justifie,
Je ne le vois que trop, tu sembles soupçonner,
Que mon cœur par l'amour se laisse empoisonner.
Tu crois que pour Fausta mon ardeur se ranime ;
Et qu'un espoir fondé sur le succès d'un crime,

Me ramene aux genoux d'un objet trop aimé ;
Ne puis-je la revoir ſans en être enflâmé !
Sans que mes premiers feux m'en inſpirent l'audace :
L'amitié ne peut-elle en occuper la place ?
Pourquoi n'aurai-je pas un pur attachement ?
Ah ! Maurice, le cœur n'a-t'il qu'un ſentiment ?
Et l'amour ne peut-il ſe changer en eſtime ?
Ce triomphe demande un effort magnanime :
Mais enfin il n'eſt pas au-deſſus d'un Chrétien ;
Aprends donc le ſecret d'un fatal entretien.....
Il lui coûtera cher..... Mais je la vois paroître :
Ami, reſte en ces lieux, tu vas me reconnoître.

SCENE III.

FAUSTA, AURELE, MAURICE, EUDOXE & PULCHERIE, *dans l'éloignement.*

AURELE.

J'Ai devancé les pas de votre auguſte Epoux,
J'ai recherché l'honneur d'être admis devant vous ;
Je vous ai fait preſſer de vouloir bien m'entendre :
Ma conduite, Madame, aura pû vous ſurprendre,
Vous allez me juger, & j'oſe ſur ce point.....

FAUSTA.

Seigneur, dans vos deſſeins ne pénétrai-je point ?
Auprès de mon Epoux, vous ſuis-je néceſſaire ?

Vous pouvez demander, dites, que faut-il faire ?
Permettez-vous qu'on cherche à vous récompenser :
Le Prétoire est vacant, daignez-vous y penser ?
Parlez, oseroit-on vous offrir cette place ?
Vous avez des Rivaux, Albin même a l'audace
De porter jusques-là ses vœux démesurés :
Déclarez-vous, Seigneur, vos droits sont assûrés.

AURELE.

Si les grandeurs faisoient le bonheur où j'aspire,
Il ne tiendroit qu'à moi de partager l'Empire.

FAUSTA.

Ah ! que m'annoncez-vous ?

AURELE.

Un malheur trop certain.
Je refuse à la fois le trône & votre main.

FAUSTA.

Qu'entends-je ! & qui pourroit vous les donner ?

AURELE.

Le crime.

FAUSTA.

Juste Ciel ! je me perds au fond de cet abime,
Daignez plus clairement m'annoncer mon destin :
Seigneur, menace-t'on les jours de Constantin ?

AURELE.

Oüi, la mort en ces lieux lui creuse un précipice,
Un furieux conspire, & me croit son complice.

FAUSTA.

Qui ? vous, Seigneur.

AURELE.

Daignez ne me rien reprocher ;
En flattant son erreur, je voulois empêcher,
L'assassinat affreux que sa rage médite.

FAUSTA.

Je ne sçais que penser, je demeure interdite.

AURELE.

Votre cœur incertain se trouble & se confond :
J'interpréte aisément ce silence profond ;
Mon raport vous paroît douteux, même infidéle,
Je vous deviens suspect, vous soupçonnez mon zéle ;
Vous croyez que je viens supposer un forfait,
Avoüez-le, Madame ?

FAUSTA.

Ah ! Seigneur, en effet,
Que voulez-vous, pourquoi faut-il que je vous croye ?
S'il est vrai, vous deviez chercher une autre voie,
Qui pût faire échoüer un projet aussi noir :
A qui recourez-vous, & quel est votre espoir ?
Falloit-il que j'en fusse instruite la premiere ?
A quoi peut me servir cette triste lumiére ?
Quels moyens assez prompts, quels secours si puissans
Ai-je pour détourner des malheurs si pressans ?

AURELE.

Vous en pourrez trouver.... le Ciel en fera naître,
A qui prétendez-vous que je livre le traître ?

FAUSTA.

A l'Empereur.

AURELE.

Helas ! vous ne le voudrez pas,
Vous ferez la premiere à retenir mes pas.

FAUSTA.

Je ferai la premiere à hâter son suplice ;
Si vous ne le livrez, vous étes son complice,
Et le plus odieux de tous nos ennemis.

AURELE.

Quand vous sçaurez son nom, Madame....,

FAUSTA.

Je frémis.

AURELE.

Vous voudrez ménager une tête si chere.

FAUSTA.

Quel est ce malheureux ?

AURELE.

Maximien.

FAUSTA.

Mon Pere ;
La source de mon sang, l'objet de tant d'amour.
Non, cruel, vous voulez, par un affreux détour,
Vous venger à la fois d'une triste famille ;
Et perdre en même-tems le Pere par la Fille.

AURELE.

Ce raport est fondé sur un fait trop constant,
Il seroit dangéreux d'en douter un instant ;

Toutefois j'ai prévû votre injustice extrême,
J'ai compté qu'il faudroit vous combattre vous-même,
Et qu'un Pere aisément seroit justifié.
Mon sort sera toujours d'être sacrifié :
Cependant si j'étois armé par la vengeance ;
J'aurois mieux profité de notre intelligence ;
Je serois en état de vous donner la loi,
Vous ne regneriez plus, si ce n'est avec moi.
Je me verrois vengé de cette préférence
Que votre Epoux obtint sur ma persévérance.
On a crû que des feux éteints par le devoir,
Pourroient être aisément rallumés par l'espoir.
On a compté qu'un Trône, orné de tous vos charmes,
A ma foible vertu feroit rendre les armes ;
Que dis-je ! on s'est flatté qu'un aussi grand bienfait
N'étoit point trop payé par le plus grand forfait.
Mon crédit, mes emplois, & quelque renommée
Que je me suis acquise à la Cour, à l'Armée,
M'ont rendu nécessaire aux yeux de cet Ingrat.
Il a désesperé de renverser l'Etat,
Si je ne lui prêtois ma coupable assistance ;
Et moi, pour vous servir, dans cette circonstance ;
(Il le falloit) j'ai feint d'épouser sa fureur :
J'ai fait plus, pour sauver le sang de l'Empereur,
Je me suis, en secret, chargé de le répandre ;
C'est maintenant de vous que son sort va dépendre.

FAUSTA.

Ah ! Seigneur, pardonnez au trouble de mes ſens ;
Je vous ai laiſſé voir des ſoupçons offenſans.
A tous les malheureux l'injuſtice eſt commune.

AURELE.

Madame, votre excuſe eſt dans votre infortune.

FAUSTA.

Dans mes pleurs, dans mon ſang, il veut donc ſe baigner......
Mon Pere.... ah ! le cruel....

AURELE.

Madame, il veut regner....

FAUSTA.

Mon cœur, comme le ſien, n'eſt pas impitoyable.
Quelqu'autre ſçauroit-il ce ſecret éfroyable ?
Seigneur, eſt-ce à vous ſeul ?

AURELE.

Il n'a point tranſpiré ;
Et perſonne, avec nous, je crois, n'a conſpiré.
Mais n'en craignez pas moins le ſort qui vous menace ;
De mes retardemens, Maximien ſe laſſe.
Je vois que les délais deviennent dangereux,
Il n'arrive que trop au crime d'être heureux.
Les vertus ne font pas tant d'amis que les vices :
Pour le moindre ſalaire, on trouve des Complices.
Peut-être qu'il pourroit, ne ménageant plus rien,
Au défaut de mon bras, ſubſtituer le ſien.

FAUSTA.

Le Barbare, ah! Seigneur....

AURELE.

S'il m'eût été possible

De ramener ce cœur, toujours plus inflexible,
Je vous eusse épargné ce coup inattendu.
Mais enfin, mon espoir s'est trouvé confondu;
C'est à votre vertu, c'est à votre prudence,
Madame, à profiter de cette confidence.

FAUSTA.

Qu'elle est affreuse!

AURELE.

A qui pouvois-je mieux qu'à vous;

Remettre le destin d'un Pere & d'un Epoux?
Puissiez-vous à la fois les sauver l'un & l'autre:
Mon art a succombé, tout dépendra du vôtre.

FAUSTA.

Seigneur, continuez.....

AURELE.

N'exigez rien de plus.

Ma présence & mes soins deviennent superflus.

FAUSTA.

M'abandonnerez-vous à la main qui m'opprime.

AURELE.

Je n'ai que trop marché dans les ombres du crime;
C'est passer trop long-tems pour être criminel,
Souffrez que je m'impose un exil éternel.

Ce n'eſt pas ſeulement d'aujourd'hui que j'y penſe ;
Je vais le demander pour toute récompenſe :
L'Empereur m'en doit une, & j'ai toujours compté
D'en recevoir enfin ces marques de bonté.

SCENE IV. *Il ſort.*

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE.

FAUSTA *à Eudoxe qui ſe raproche.*

Il me quitte, il me laiſſe incertaine, tremblante :
Eudoxe, qu'ai-je appris ! O nouvelle accablante !
Ciel ! encore une fois, mon Pere veut regner ;
Il veut reprendre un rang qu'il ſembloit dédaigner ;
Enviſage l'horreur de cette conjoncture ;
Si j'écoute un moment la voix de la nature,
Eudoxe, c'en eſt fait, & mon Epoux eſt mort.

EUDOXE.

Qui ſçait ſi l'on vous fait un fidéle rapport.
D'un amant mépriſé, c'eſt peut-être une feinte ;
Et c'eſt trop aiſément vous livrer à la crainte.

FAUSTA.

C'eſt l'Oracle fatal des cœurs infortunés.
Je vois tous les malheurs l'un à l'autre enchaînés.
Je dois en croire Aurele, il ne m'a point trompée ;
Eudoxe, tu me vois mortellement frappée.

Je connois trop mon Pere, il m'aime tendrement,
Je le ſçais, il m'a fait le ſort le plus charmant,
En m'accordant l'objet de mon amour extrême;
Mais ſon ambition ſera toujours la même:
Il déteſte le rang où le Ciel l'a remis,
Et pour lui tous les Rois ſont autant d'ennemis.
Eh! depuis que lui-même a couronné Conſtance,
Juſqu'où n'a point été ſa cruelle inconſtance!
Après avoir cédé le fruit de ſes Exploits,
Il croit que ſes regrets lui rendent tous ſes droits.
Un repentir cruel ſans ceſſe le déchire;
Il croit que mon Epoux doit lui rendre l'Empire,
Et qu'il n'eſt l'héritier que d'un Uſurpateur;
Cette erreur n'a jamais abandonné ſon cœur:
Voilà de tous nos maux la déplorable ſource,
A préſent que mon Pere eſt ſans autre reſſource,
Tout lui paroît permis, il céde au déſeſpoir.

EUDOXE.

Vous connoiſſez la loi d'un rigoureux devoir;
Un Epoux doit toujours l'emporter ſur un Pere.
Le ſacrifice eſt grand, & cependant j'eſpere....

FAUSTA.

Oui, je ſens qui des deux doit être préferé;
Mais toutefois mon cœur n'eſt pas moins déchiré.

EUDOXE.

Madame, la pitié ſeroit trop dangereuſe;
Il faut tout réveler.

FAUSTA.

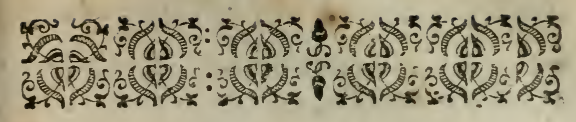
Que je ſuis malheureuſe!

Car enfin, l'Empereur eſt jaloux de ſon rang :
Sa propre ſureté veut qu'il répande un ſang,
Qui m'a déja coûté tant de peine à défendre.
Ah ! le paſſé m'apprend ce que je dois attendre.
Dans cette extrémité, je dois appréhender
D'obtenir un pardon que je dois demander.
La pitié qu'il m'inſpire entretient ſon audace,
Il oſera toujours abuſer de ſa grace :
Son bras, de plus en plus, ſe fera redouter.
Je ne prévois que trop ce qu'il peut m'en couter,
Et la néceſſité veut que l'on me refuſe ;
Mais pour comble de maux, il faut que je l'accuſe.
N'eſt-ce pas de ma main porter les premiers coups ?
S'il périt.... de quel œil verrai-je mon Epoux !
Pourrai-je lui montrer un amour auſſi tendre !
D'une ſecrette horreur pourrai-je me défendre !
Non, la nature alors reprendra tous ſes droits ;
Eudoxe, il eſt trop vrai, je perds tout à la fois....
Entre ces deux écueils je demeure flottante.
Ai-je, contre mon Pere, une preuve conſtante,
Pour pouvoir le convaincre, où pourrois-je en trouver ?
Eſt-ce par un rapport difficile à prouver ?
Et ſi c'eſt une erreur, je fais un parricide.
Je m'y perds ; cependant il faut que je décide....
Grand Dieu ! c'eſt à toi ſeul à me déterminer,
De tes rayons divins daigne m'illuminer.
M'abandonneras-tu ? Non, je ne le puis croire ;
Le ſujet de mes pleurs intéreſſe ta gloire.

Mon Pere, mon Epoux, sont tes plus grands bien-
faits:
Ah! laiſſe moi jouir des dons que tu m'as faits.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE I.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

NOTRE Victime approche, & tout nous favorise;
Cependant au moment d'achever l'entreprise,
Ma Fille veut me voir, conçois-tu mon éfroi ?
Je ne sçais quel empire elle eût toujours sur moi.
Peut-être je t'en fais un aveu trop fidéle ;
Mais mon cœur n'a jamais tremblé que devant elle :
Sa tendresse m'accable autant que sa vertu,
Je ne la vois jamais sans être combattu....
Qui pourroit résister au pouvoir de ses larmes ?
Mais dans tout autre tems j'aurois eu moins d'allarmes.

ALBIN.

Je ne suis point surpris qu'elle cherche à vous voir ;
Ce qu'elle doit vous dire, est facile à prévoir :

Quand vous ſçaurez qu'Aurele a vû l'Impératrice.

MAXIMIEN.

Ah! s'il m'avoit trahi.....

ALBIN.

Prononcez ſon ſupplice.

MAXIMIEN.

Aurele l'auroit vûë?

ALBIN.

En ſecret dans ces lieux,
Et Maurice avec lui.

MAXIMIEN.

Que m'aprens-tu? Grands Dieux!

ALBIN.

Fauſta, n'en doutez point, a tout apris d'Aurele;
Ce ſecret eſt ſorti de ſa bouche infidelle:
Et bien-tôt il ira juſques à l'Empereur.
Non, Seigneur, ce n'eſt plus une fauſſe terreur,
L'intérêt d'un Epoux emporte la balance:
Croyez-vous que Fauſta, puiſſe par ſon ſilence,
Concourir avec vous à ſon propre malheur.

MAXIMIEN.

La nature pourroit combattre en ma faveur.
C'eſt peut être trop loin pouſſer la défiance,
C'eſt un amant qui céde à ſon impatience;

L'espérance & l'amour auront conduit ses pas,
Aurele a voulu voir un objet plein d'appas,
Qui doit étre bien-tôt son heureuse conquête :
Non, Albin, tu proscris trop aisément sa téte,
Il ne m'a point trahi.

ALBIN.

Seigneur, qu'a-t'il donc fait ?
L'entreprise devroit avoir eu son effet.
C'est pour en empêcher le succès infaillible,
Qu'il s'en étoit chargé, la feinte est trop visible;
Aurele n'a jamais osé s'y devoüer,
Que dans le seul dessein de la faire échoüer.
En faut-il des garants qui soient plus manifestes,
Que ces retardemens, & ces délais funestes :
Ces risques, ces dangers, qui n'ont jamais été ;
Et qui, jusqu'à présent l'ont toujours arrêté :
Mais où pouvoit-il mieux que dans cette occurrence,
Immoler la victime avec pleine assurance ?
Il étoit dans un Camp, dont il s'est fait chérir ;
C'est-là, s'il eût voulu, qu'elle devoit périr :
Cependant elle échape, elle respire encore.

MAXIMIEN.

Aurele a des desseins qui vont sans doute éclore.

ALBIN.

De quoi vous flattez-vous, sera-ce dans ces lieux ?

MAXIMIEN.

Il adore ma Fille, il est ambitieux.

On cherche à s'élever, autant qu'il est possible :
Cet ardeur héroïque est toujours invincible ;
Mais, que dis-je ? il seroit honteux d'en triompher.
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer.
Que le vulgaire en fasse un crime à ma mémoire ;
Il est fait pour ramper, & pour haïr la gloire :
S'immortalise-t'on dans le sein du repos ?
Albin, l'ambition est l'ame d'un Héros.
Elle émane du Ciel, elle vient des Dieux mémes ;
C'est une portion de ces êtres suprêmes,
Et le signe éclatant, qui sert à désigner,
Ceux, d'entre les Mortels, qui sont faits pour regner.
Je ne crois pas qu'Aurele ait une autre pensée.

ALBIN.

Vous ne connoissez pas cette Secte insensée,
Qui s'accroît chaque jour, sous le nom de Chétiens.

MAXIMIEN.

Que je les haïs !

ALBIN.

Aurele est un de leurs soûtiens.
Si-tôt qu'on a reçû les Eaux de leur Baptême,
Il semble qu'on devienne ennemi de soi-même ;
Ils exercent sur eux les plus grandes rigueurs,
Ils se font des devoirs, des vertus, & des mœurs,
Qui ne furent jamais que de tristes chiméres ;
Ils n'ont d'autres plaisirs que des douleurs améres,
Ils ne désirent plus que des biens à venir,
Que l'esprit ne sçauroit prévoir ni définir.

Le présent n'est plus fait pour être à leur usage ;
Et pour eux cette vie est un simple passage,
Où, sans aucune attache, ils attendent la mort,
Pour finir leur exil, & les conduire au port.

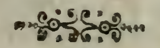
MAXIMIEN.

Je sçaurai profiter de cette confidence ;
C'est assez, laisse-moi ; que notre intelligence
Demeure, comme elle est, dans un profond secret ;
Un plus long entretien pourroit être indiscret.

SCENE II.

MAXIMIEN *seul.*

ALBIN peut m'avoir fait un rapport infidéle ;
Il a toujours voulu me détacher d'Aurele :
Je vois sa politique, & sa témérité ;
Mais sans nous prévenir, cherchons la vérité.
Sachons à qui je dois ôter ma confiance.
Ma Fille n'aura point assez d'expérience.....
C'est elle que je vois, je vais être éclairci.



SCENE III.

FAUSTA, MAXIMIEN.

FAUSTA *à sa Suite.*

ELOIGNEZ-VOUS... sortez, que l'on nous laisse ici.
Ils se regardent tous deux un instant.

MAXIMIEN.

Votre Epoux, sur ses pas enchaîne la Victoire,
Il moissonne à son gré dans les champs de la Gloire.
Il revient triomphant, ses invincibles mains
Ont enfin, pour jamais, désarmé les Germains.
Le Rhin leur sert en vain de barrieres profondes;
Un ouvrage immortel, élevé sur ses ondes,
Assûre, à Constantin, le fruit de ses Exploits,
Pour gage de la Paix, il emméne leurs Rois.
On n'a jamais regné sous de plus sûrs auspices :
Que les Destins lui soient toujours aussi propices.

FAUSTA.

Il est vrai qu'il n'a plus d'ennemis étrangers....
Dans le sein de la Paix, il est d'autres dangers.

MAXIMIEN.

Quelle est donc cette crainte?

FAUSTA.

Elle est bien légitime;
Et le Trône est souvent sur les bords de l'abîme.

MAXIMIEN.

Je vois que l'on ſe plaît ſoi-même à ſe troubler :
Pour moi qui ne ſçais point ce qui vous fait trembler ?
Je ne puis qu'applaudir à l'heureux Hymenée,
Qui joignit ce Héros à votre deſtinée.
Que je m'eſtime heureux de l'avoir préféré !
Plus d'un Rival alors en fut déſeſperé :
Il en eſt un ſur-tout, dont la haine couverte,
Médite ma ruïne, & travaille à ma perte.
C'eſt à vous à me mettre à l'abri de ſes coups ;
Cependant jouiſſez du bonheür le plus doux,
Fondé ſur vos vertus, autant que ſur vos charmes ;
A votre heureux Epoux tout doit rendre les armes.
Qu'il regne, qu'il tranſmette à ſa poſtérité,
Un Trône inacceſſible à la témérité.
Contre un Prince auſſi grand l'audace eſt inutile ;
Il s'eſt trop fait aimer.

FAUSTA.

Que je ſerois tranquille,
Si parmi tous les cœurs qu'il cherche à s'acquerir,
Il ne s'en trouvoit un qu'il n'a pû conquerir ;
Ce triomphe ſeroit préférable à tout autre.

MAXIMIEN.

Quel eſt-il donc ce cœur ?

FAUSTA.

C'eſt peut-être le vôtre.
Je ne vois votre état qu'avec ſaiſiſſement :
Un Héros n'eſt pas fait pour tant d'abaiſſement.

Si vous ſçaviez combien la diſgrace où vous êtes,
Me coûte de ſoupirs & de larmes ſecrettes :
Hélas ! mes plus beaux jours en ſont empoiſonnés ;
Mes plaiſirs avec eux ont été moiſſonnés ;
Que ne m'eſt-il permis, que ne ſuis-je Maîtreſſe
De partager mon ſceptre, ainſi que ma tendreſſe !
Quelle félicité, Ciel ! qu'il me ſeroit doux
De voir à mes côtés, mon Pere, mon Epoux !
Aſſis au même rang, dans une paix profonde,
Et regner avec moi, ſur la moitié du monde.
Quelle fatalité régle tout à ſon choix !
Le Trône n'admet plus deux Maitres à la fois ;
Cependant mon Epoux m'aime autant que je l'aime ;
Et je puis eſperer de ſa tendreſſe extrême,
Qu'un oubli généreux vous rendra ſa faveur ;
Je ſçaurai, malgré lui, vous ramener ſon cœur :
Il me verra ſans ceſſe, à ſes piés ſur ſes traces.

MAXIMIEN.

Qui n'a plus de deſirs, eſt au-deſſus des graces....
De ſemblables refus vous paroîtront nouveaux ;
Mais pendant quarante ans d'erreurs & de travaux,
Aſſez de vains lauriers ont ſurchargé ma tête,
Le mépris des grandeurs, vaut mieux que leur conquête.
Le tems a découvert à mes yeux enchantés,
Le néant de ces biens, ſi fauſſement vantés ;
Leur éclat déſormais n'a rien qui me ſéduiſe,
Je ne l'aurois pas cru, l'ambition s'épuiſe.

FAUSTA

FAUSTA.

Mon Pere, eſt-il bien vrai, ne vous trompez-vous pas ?
Que cette certitude auroit pour moi d'apas !
Hélas ! n'aurois-je plus à trembler pour vous-même ?
Mon Epoux eſt jaloux des droits du Diadême,
Et rien n'éteindroit plus ſon couroux rallumé ;
A ſon heureux Empire on eſt accoutumé :
On n'a jamais fait naître un amour auſſi tendre ;
Et quand par un revers qu'on ne doit pas attendre,
Il pourroit ſuccomber : ne vous y trompez pas,
L'Occident s'armeroit pour venger ſon trépas :
Ainſi du criminel la mort ſeroit certaine.
Mais contre ce Héros, d'où vous vient tant de haine ?
Il n'a point uſurpé le partage d'autrui ;
Par les droits les plus ſaints l'Occident eſt à lui :
Quel autre que vous-même a couronné ſon Pere ?
Ah ! Seigneur, c'eſt de vous, c'eſt d'une main ſi chere,
Que nous tenons les biens qu'il vous plût autrefois...

MAXIMIEN.

Ma fille, il n'eſt plus tems de diſcuter mes droits...
(*Fauſta ſe trouble encore plus,*) *Maximien s'en apperçoit.*
Ne diſſimulez plus, laiſſez couler vos larmes ;
Je ſçais où vous puiſez ces indignes allarmes :
Mon ennemi triomphe, & cauſe votre effroi ;
Il ſe venge à la fois, & de vous & de moi.

Quelle prévention, quelle erreur eſt la vôtre ?
Ma fille, l'on prétend nous perdre l'un par l'autre;
Apprenez que l'on cherche à m'ôter un appui.
C'eſt l'amour outragé qui m'accuſe aujourd'hui,
Peut-être, d'un projet, dont lui-même eſt capable.
On ſçait qu'il eſt aiſé de me rendre coupable;
Que l'Empereur, & vous le croirez aiſément;
Qu'il ne faut qu'un ſoupçon, même ſans fondement,
Pour me perdre, on le ſçait : mais on veut que vous-même,
Vous ſerviez leur vengeance, & leur fureur extrême;
On cherche à vous couvrir de l'oprobre éternel,
D'avoir trempé vos mains dans le ſang paternel :
Que dis-je ! il faut tout croire, allez livrer ma tête,
Ne tardez pas.

FAUSTA.

Ah ! Ciel.

MAXIMIEN.

Que rien ne vous arrête.......
Mais ces cris d'allégreſſe annoncent l'Empereur;
Allez ſacrifier mes jours à votre erreur.



SCENE IV.

CONSTANTIN, *suite de Guerriers & de Rois enchaînés.*

FAUSTA, MAXIMIEN, AURELE, ALBIN, MAURICE.

CONSTANTIN, *à Fausta.*

Vous voyez que le Ciel sensible à vos allarmes;
A lui-même hâté le bonheur de nos armes,
J'aime à vous raporter ma gloire & mes lauriers.
En regardant les Guerriers qui sont à sa suite.
Je n'attendois pas moins de ces braves Guerriers,
Dont la Gaule est toujours une source féconde,
Avec eux on feroit la conquête du monde;
Allez, Troupe héroïque, & triomphez de vous;
Ce dernier avantage est le plus grand de tous.

FAUSTA, *à Constantin.*

Vous m'êtes donc enfin rendu par la victoire,
Que j'aime à vous trouver tant d'amour & de gloire;
Puissai-je avoir tremblé pour la derniere fois.

CONSTANTIN.

La paix est le seul but où tendent mes exploits;
La gloire d'enchainer le Demon de la Guerre,
Et de fixer enfin le repos sur la Terre,
Suffit pour m'acquerir le nom le plus flateur;
Je ne veux que celui de Pacificateur:

Je forcerai le monde à m'accorder ce titre;
C'eſt régir l'Univers, que d'en être l'Arbitre.
Les Germains ſont vaincus, & leurs ſuperbes Rois
Viennent à vos genoux.... Mais qu'eſt-ce que je vois?
Vous ne paroiſſez pas ſenſible à leur hommage.

FAUSTA.

Hélas! Seigneur.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je? ... & quel ſombre nuage
Semble de plus en plus obſcurcir tant d'apas?
D'où viennent ces ſoupirs que je n'attendois pas?
Quel ſujet douloureux pourroit les faire naître?
Vous vous attendriſſez, quoi ne puis-je connoître...

Elle regarde tendrement ſon Pere.

Ah! ce regard m'aprend la cauſe de vos pleurs....
Vous triomphez, il faut ſe rendre à vos douleurs.

A Maximien.

Seigneur, je ne mets plus de borne à ma clémence;
Qu'une amitié nouvelle entre nous recommence;
Que nos diviſions, que tout ſoit éfacé;
Réuniſſons nos cœurs, oublions le paſſé:
Je ne me trouve heureux, qu'autant que je pardonne,
Que chacun ſuive ici l'exemple que je donne.

A Aurele.

Pour vous, Seigneur, ceſſez de vouloir me priver,
D'un ſujet vertueux que je veux conſerver:

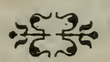
Un Ami vous en presse, un Maître vous l'ordonne,
La sagesse peut-elle être trop près du Trône!
Si l'on veut qu'elle attire, & charme les mortels,
C'est à la Cour qu'il faut lui dresser des Autels.

Aux Rois enchaînés.

Et vous, Princes & Rois, qui suivez votre Maître,
Ornemens d'un Triomphe où vous devez paroître,
Et suivre d'un Vainqueur, le char Victorieux;
Vous ne servirez point de spectacle en ces lieux:
Soyez libres, partez; ma gloire est satisfaite,
Pour ceux que j'ai domptés la honte n'est point faite!
Allez, sur vos Sujets, pratiquer mes leçons,
Que leur félicité vous serve de rançons;
Que vos bontés pour eux soient le gage durable,
D'une paix entre nous toujours inalterable:
Remportez vos trésors; je ne veux rien de plus.
Que la reconnoissance & l'amour des Vaincus.

A Fausta.

Et nous, Madame, allons prendre part à ces fêtes,
Dont ces Peuples charmés honorent nos conquêtes:
Venez les embellir aux yeux de votre Epoux,
Leur plus brillant éclat ne viendra que de vous.



SCENE V.

MAXIMIEN, AURELE.

MAXIMIEN *arrête Aurele.*

AH ! Seigneur, c'en eſt trop, il faut enfin ſe rendre,
Contre tant de vertus, qui pourroit ſe défendre ?
Sa généroſité me déſarme à jamais,
Je ne puis, je ne veux que l'aimer déſormais :
Tout autre ſentiment me devient impoſſible,
Il le faut avoüer, la haine eſt trop pénible ;
Et la mienne cent fois a penſé ſe trahir,
Ce n'eſt que par effort qu'un grand cœur peut haïr !
L'eſtime ou le mépris ſont ſeuls à ſon uſage,
La haine la plus forte eſt le plus grand hommage,
Dont on puiſſe jamais honorer un Rival ;
Conſtantin m'inſpira ce ſentiment fatal....
Sa gloire, ſon éclat, ſes exploits, ſa fortune,
Tout offroit une idée, une image importune,
Que mes yeux & mon cœur ne pouvoient ſupporter ;
J'avois cette victoire encore à remporter ;
Et ſur moi-même enfin, je l'obtiens toute entiere,
Laiſſons à ce Héros une libre carriere :
Qu'il régne : abandonnons à ſes heureuſes mains,
Le ſoin de diſpenſer le bonheur des humains !

Ne nous opposons plus au Ciel qui le désigne,
Ne consentez-vous pas de ceder au plus digne ?

AURELE.

Seigneur, si je souscris à des ordres si doux,
Je n'en reçus jamais de plus dignes de vous.
A cet heureux retour, souffrez que j'aplaudisse.
On obéit sans honte, où régne la justice ;
Sous un Monarque humain, vertueux & prudent;
On ne s'aperçoit pas que l'on soit dépendant.

MAXIMIEN.

Seigneur, c'en est assez, si vous m'en voulez croire ;
Renonçons au projet qui blesse notre gloire :
L'ambition funeste alloit nous égarer,
Ne nous en souvenons, que pour tout réparer.

Aurele sort.

SCENE VI.

MAXIMIEN *seul.*

TU n'es qu'un vil esclave,& tu dois toujours l'être,
Va, puisque tu le veux,ramper aux piés d'un Maitre :
Reste dans le néant, d'où tu pouvois sortir,
Aveugle que j'étois, j'aurois dû présentir.....

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

Tu l'aurois bien prévû, je viens de tout aprendre;
C'eſt une lâcheté que je ne puis comprendre;
L'ambition, l'amour n'ont pû le retenir,
Il a tout révelé, mais j'ai ſçû prévenir
Les dangereux effets de ſa foibleſſe extrême,
J'ai feint avec ce Traître un retour ſur moi-même:
Et je viens de briſer le lien qui nous joint.

ALBIN.

Un lâche eſt ſoupçonneux, il ne vous croira point;
Si vous vous en flatez, c'eſt une autre imprudence;
Ce malheureux ſecret eſt trop en évidence:
Il faut s'attendre à tout.

MAXIMIEN.

Quel eſt donc cet effroi?
Le péril t'épouvante.

ALBIN.

Il n'eſt pas fait pour moi,
Je n'en dois craindre aucun, c'eſt pour vous que je tremble;
Sçait-on les liaiſons que nous avons enſemble?

A l'Idole du temps on me croit asservi,
Auprès de l'Empereur je vous ai desservi :
Je vous ai toujours nui, personne ne l'ignore,
Je professe en public un culte que j'abhorre;
Dans cette obscurité, qui peut me découvrir,
Si vous ne le voulez, je ne sçaurois périr!
Et ce n'est que sur vous que peut tomber la foudre.

MAXIMIEN.

Comment la conjurer?

ALBIN.

C'est à vous de résoudre....
Puis-je vous demander en ce pressant danger,
Quel est votre dessein?

MAXIMIEN.

De n'en jamais changer.
Comme j'ai commencé, j'acheverai ma course;
Dans notre fermeté cherchons notre ressource.
Pour être désarmé, je ne suis pas vaincu;
Pour recouvrer enfin le rang où j'ai vécu,
Il n'est rien que mon bras ne tente & n'exécute,
Je tombe de trop haut, pour craindre une autre chûte,
Je suis ma destinée, en poursuivant mes droits.
Les Dieux sont mes garans, & je soutiens leur choix;
Je n'étois qu'un mortel conçu dans les ténébres,
Je n'en dois pas rougir : les noms les plus célébres
N'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui!
Enfin, quoiqu'il en soit, c'est le destin, c'est lui.

Qui pour mieux ſignaler ſa ſuprême puiſſance ;
M'a tiré du néant qui couvroit ma naiſſance ;
Et qui m'a vers le Trône aplani les chemins... :
Je ne défendrois pas l'ouvrage de mes mains.
N'aurois-je acquis la gloire & le ſurnom d'Hercule ;
Que pour être chargé d'un titre ridicule ?
Quoi, j'aurois réuni tant de climats divers ;
Tant de ſceptres épars ; & dans tout l'Univers,
Je n'aurois fait qu'un Trône & qu'un ſeul Diadême ?
Un autre joüiroit de ce bonheur ſuprême !
L'Occident eſt témoin que je n'ai rien cédé,
Que par la violence on m'a dépoſſedé.
C'eſt Diocletien, ce Collégue timide,
Qui m'a contraint, au gré de ſon gendre perfide,
A couronner celui qu'on me fit adopter.
Ainſi j'abandonnai ce qu'on m'alloit ôter.
Contre la trahiſon tentons la même voie,
Par les mêmes moyens je puis ravir ma proye :
Je la diſputerois au Souverain des Cieux,
C'eſt bien aſſez pour moi d'être au-deſſous des Dieux.
Puis-je compter ſur toi.....

ALBIN.

Seigneur, vous devez croire... :

MAXIMIEN.

En attendant qu'on donne un Préfet au Prétoire,
Tu tiens ſa place ici, le Palais t'eſt ſoumis,
Le ſoin de le garder, en tes mains eſt remis

Veux-tu monter plus haut que tu n'ofois prétendre ?
L'Occafion t'apelle, oferas-tu l'entendre ?....
Je te vois étonné, raffemble tes efprits;
D'un moment auffi cher, tu connois tout le prix..?
Si nous hâtions le coup.....

ALBIN.

Hé bien! Seigneur, je céde;
Un mal auffi preffant, demande un prompt remede;
Il le faut violent..... terrible.....

MAXIMIEN.

Explique-toi,
Tant de ménagemens ne font plus faits pour moi.

ALBIN.

Il vous fera frémir.

MAXIMIEN.

Propofe en affurance.

ALBIN.

Je puis dès cette nuit remplir votre efpérance,
Et mettre entre vos mains l'Empire & l'Empereur.

MAXIMIEN.

Tu pourrois me livrer l'objet de ma fureur?

ALBIN.

Oüi, mais jufqu'à ce tems vous avez tout à craindre,
Aurele ni Faufta ne pourront fe contraindre:
Tout eft perdu, Seigneur, s'ils ne font prévenus;
Il faut par des moyens qui leur font inconnus,
Faire tomber fur eux des foupçons vrai-femblables;
Il faut que ce foient eux qui paroiffent coupables.
J'ai des refforts tout prêts que je vais difpofer....
Séparons-nous, Seigneur, c'eft trop nous expofer,

Dans un lieu plus ſecret, je ſçaurai vous inſtruire;
Vous régnerez, Seigneur, mais laiſſez-vous conduire.

MAXIMIEN.

Cours ſignaler ton zéle, & romps d'indignes fers,
C'eſt toi-même, ton Prince & tes Dieux que tu ſers.

Après que Maximien eſt ſorti, Albin reſte ſeul, & fait la Scéne ſuivante.

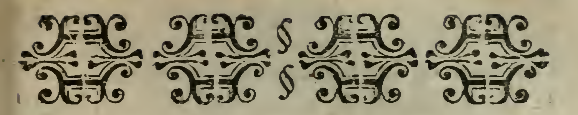
SCENE VIII.

ALBIN, *ſeul.*

JE t'entends.... quel eſpoir.... quelle audace il m'inſpire:
Me voici donc au point de partager l'Empire!
Secondons la fortune, elle vient me choiſir,
Et le Trône apartient à qui ſçait le ſaiſir.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIE'ME.

SCENE I.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

CEs malheureux, dis-tu, vouloient m'ôter la vie.

ALBIN.

N'en doutez point, Seigneur, ils vous l'auroient ravie,
Si par des ſurveillans, & d'inviſibles yeux,
Je n'euſſe découvert ce complot odieux.

CONSTANTIN.

Contre leur Souverain, quel ſujet les irrite ?
Qu'ai-je à me reprocher, qu'ai-je fait qui mérite
D'être expoſé ſans ceſſe à tant de trahiſons ?

ALBIN.

Je n'en ai point encor pénetré les raiſons.

CONSTANTIN.

Quoi, je verrai toujours ſuſpendu ſur ma tête,
Un glaive menaçant, & la mort toute prête.

ALBIN.

Je crains que ce ne ſoient deux Payens furieux ;
Déſeſperés de voir la chûte de leurs Dieux,
Et qui voudroient du moins vous entraîner vous-même ;
Peut-être qu'on en veut à votre Diadême,
Et que ces Aſſaſſins ont un Chef dangereux.

CONSTANTIN.

Un Chef ! eſt-il poſſible ? Ah ! quels ſoupçons affreux !

ALBIN.

Ce ſont des préjugés, de ſimples conjectures,
Que l'on peut éclaircir au milieu des tortures ;
Ne permettez-vous pas....

CONSTANTIN.

Albin, ſois mon vengeur ;
Va, je les abandonne à toute ta rigueur.
Il le faut, je le dois, ordonne leurs ſuplices ;
Que l'on ſache quel eſt le Chef de ces Complices :
Et s'il s'en trouvoit un, prends ſoin de t'en ſaiſir.
Mais épargne à Fauſta ce mortel déplaiſir.
Que ce nouveau danger ſoit un ſecret pour elle ;
Et reviens m'annoncer le ſuccès de ton zéle.

Albin ſort.

SCENE II.

CONSTANTIN *seul.*

O Malheur ! qu'en regnant on ne peut prévenir ;
En est-il un plus grand que d'avoir à punir ?

SCENE III.

CONSTANTIN, FAUSTA.

CONSTANTIN.

OU portez-vous vos pas & votre inquiétude ?
Est-ce moi qui vous fais chercher la solitude ?
Vous fuyez les plaisirs qu'on voit de toutes parts
Se présenter en foule à vos tristes regards.
Dans un jour le plus beau, peut-être de ma vie,
Par quel chagrin étrange êtes-vous poursuivie ?
Ne puis-je le sçavoir ? Et par quel changement
Votre cœur n'a t'il plus ce doux épanchement,
Et cette confiance entiére & mutuelle ?....
Levez sur moi ces yeux qui vous rendent si belle :
Si j'ai pû vous déplaire, est-ce à vous de gemir ?...
Dans ce doute cruel cessez de m'affermir.

J'ai quitté des erreurs qui m'ont été ſi cheres :
Les Dieux que j'adorois étoient ceux de mes Peres ;
Cependant vous voyez que partout où je ſuis,
Je fais regner le vôtre autant que je le puis.
J'ai pour Maximien déſarmé ma colere ;
Croyez qu'en ſa faveur mon retour eſt ſincére :
Que reſte-t'il de plus à vous ſacrifier ?

FAUSTA.

Seigneur, ne cherchez point à vous juſtifier,
Quand je ne puis ſuffire à la reconnoiſſance.

CONSTANTIN.

Cependant vous gardez un injuſte ſilence :
Eſt-ce là cet amour qui doit tout prévenir ?
Je pourrois ordonner, mais je veux obtenir.

FAUSTA.

Hé bien, je vais parler.... c'eſt le Ciel qui m'inſpire.
Il faut donc.... je ne puis, ma foible voix expire :
Mon malheureux ſecret rentre au fond de mon cœur.

CONSTANTIN.

C'eſt traiter un Epoux avec trop de rigueur.

FAUSTA.

Quel injuſte reproche ! Eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe ?
A moi dont chaque inſtant augmente la tendreſſe !
Qui ſens de plus en plus quel ſeroit mon bonheur,
S'il n'étoit pas troublé par autant de frayeur ;
En craignant de le perdre, il me fuit, il m'échape ;
Au milieu des terreurs dont mon ame ſe frappe,
Puis-je

Puis-je goûter les biens dont je devrois jouir,
Quand je les vois toujours prêts à s'évanouir ?

CONSTANTIN.

Dans le sombre avenir puisez-vous ces allarmes :
Craindriez-vous qu'un jour, infidéle à vos charmes,
Mon amour.....

FAUSTA.

Ce malheur ne seroit que pour moi.
Ah!... vivez seulement.

CONSTANTIN.

D'où vous vient cet effroi ?

FAUSTA.

Vous me reprocherez qu'il est imaginaire,
Que c'est une foiblesse à mon Sexe ordinaire :
A mes pressentimens vous n'aurez point d'égards.
Ah ! par pitié pour moi jettez quelques régards
Sur les périls sans nombre où je vous vois sans cesse :
La prudence, Seigneur, n'est point une foiblesse,
Ni la précaution, un défaut de valeur.
Un peu de prévoyance éloigne le malheur,
Ecarte la tempête, & dissipe l'orage ;
Contre les trahisons, à quoi sert le courage ?
Seigneur, si vous m'aimez....

CONSTANTIN.

Quel est donc ce discours ?

FAUSTA.

Il n'est que trop aisé d'attenter à vos jours.

Au nom de notre Hymen rendez moi plus tranquille;
Je frémis, quand je penſe à cet accès facile,
Qu'à vos moindres Sujets on vous voit prodiguer.

CONSTANTIN.

Ils ſont tous mes Enfans, dois-je les diſtinguer?

FAUSTA.

Je ſçais qu'ils ont en vous un Pere au lieu d'un Maî-
tre.
Un Prince eſt rarement aimé comme il doit l'être:
Ce malheur eſt commun aux plus grands Potentats,
Le meilleur eſt celui qui fait le plus d'ingrats.
Il en ſera toujours, quelque bien qu'on leur faſſe;
Mais ce qui peut ſurtout animer leur audace,
Et ſervir contre vous de prétexte odieux,
C'eſt le coupable eſpoir de conſerver leurs Dieux.
Que ne peut inſpirer l'amour de leurs Idoles?
Laiſſeront-ils périr ces Déités frivoles,
Que l'on peut adorer ſans être vertueux?
Le crime ſoûtiendra leur Culte monſtrueux.
Des Miniſtres de ſang, des Prêtres en furie
Repandront dans les cœurs toute leur barbarie.
Il n'arrive que trop que le zéle irrité,
Combat mieux pour l'erreur que pour la vérité.
Cependant vous vivez parmi ces Infidéles:
Voilà ce qui me livre à des frayeurs mortelles.
Je vous vois entouré de tous vos ennemis,
Ils ſont auprès de vous également admis;

Et votre Garde même en eſt toute remplie :
A qui confiez-vous le ſoin de votre vie ?
N'eſt-elle qu'à vous ſeul pour l'expoſer ainſi ?

CONSTANTIN.

En attendant un Chef, Albin commande ici.
Je dois en être sûr, il m'a prouvé ſon zéle.

FAUSTA.

Hélas! je le veux croire, Albin vous eſt fidéle ;
Mais on peut le ſurprendre, il a trop à veiller :
Souffrez que ma tendreſſe oſe vous conſeiller.
Il faut opter enfin, ce mélange funeſte
Entretiendroit ſans ceſſe un péril manifeſte,
Et rendroit ce Palais toujours tumultueux ;
Seigneur, je ne demande aucun retour contr'eux,
Ni qu'ils ſoient accablés de toutes les miſéres,
Qu'ils ont fait ſans relâche eſſuyer à nos Freres.
M'en croirez-vous ? changez la face de ces lieux,
Banniſſez à la fois l'Impie avec ſes Dieux.
Que leur idolâtrie en ces lieux repanduë,
Avec la pureté n'y ſoit point confonduë.
Pour les mieux engager à ſubir cet arrêt,
Il eſt un moyen sûr, flattez leur intérêt,
Achetez leur retraite, & des jours plus paiſibles ;
Augmentez leur fortune, ils y ſeront ſenſibles,
Et porteront ailleurs leur aſpect importun :
Mais hâtez leur départ, je n'en excepte aucun.
Seigneur, il n'en eſt point que je ne ſacrifie,
De tous également mon ame ſe défie.

Enfin ſi votre amour....

CONSTANTIN.

En pouvez-vous douter?

FAUSTA.

C'eſt encore un garant qu'il y faut ajoûter.

CONSTANTIN.

Que me demandez-vous?

FAUSTA.

N'êtes-vous pas le Maître?

CONSTANTIN.

Oui, mais je ne le ſuis qu'autant qu'on le doit être.

FAUSTA.

Seigneur, il faut céder à la néceſſité:
La politique veut....

CONSTANTIN.

La mienne eſt l'équité.
Sur de ſimples terreurs je proſcrirois d'avance!
C'eſt une cruauté que tant de prévoyance.
Le châtiment doit ſuivre & jamais prévenir:
Eſt-ce donc là le prix que doivent obtenir
Tous ceux qui m'ont ſuivi dans ces plaines ſanglantes,
Où nous avons cueilli des Palmes ſi brillantes?
Je leur dois cet aveu, je n'ai point de Lauriers
Qui ne ſoient arroſés du ſang de ces Guerriers;
Et lorſque je dois tout à leurs bras tutelaires,
La diſgrace, l'exil, deviendroient leurs ſalaires.
L'Occident, affranchi, purgé de ſes Tyrans,
Verroit ſes Défenſeurs, bannis, proſcrits, errants,

Immolés lâchement à mon inquiétude :
Que pourroit-on penſer de tant d'ingratitude ?
Eſt-ce un droit que le Trône accorde aux Potentats ?
Non, la reconnoiſſance eſt de tous les Etats :
Mais n'eſt-il point pour eux de retour ſalutaire ;
Si l'erreur eſt un crime, il eſt involontaire.
De leur aveuglement ils peuvent revenir,
Il faut les éclairer, & non pas les punir.

FAUSTA.

Puiſſent tant de vertus préſerver votre vie
Des dangers imminens dont elle eſt pourſuivie....
Voulez-vous donc me voir mourir à chaque inſtant ?
Cruel, dans vos refus reſterez-vous conſtant !

CONSTANTIN.

Ce que vous demandez n'eſt pas en ma puiſſance.

FAUSTA.

Si c'eſt trop exiger de votre complaiſance,
Ne pourrai-je obtenir quelque adouciſſement ?
Je ne demande plus un ſi grand changement,
Qui ſeul auroit tari la ſource de mes larmes ;
Mais un autre pourroit appaiſer mes allarmes.

CONSTANTIN.

Daignez vous expliquer ; quels en ſont les moyens ?
Quoi !

FAUSTA.

C'eſt de confier ce Palais aux Chrétiens,
De rendre votre Garde entiérement chrétienne :
C'eſt où je me reduis ; Seigneur, qu'il vous ſouvienne

Qu'avant votre départ c'étoit votre projet.
Qui l'a pû retarder ? quel en eſt le ſujet ?
Vous êtes à leurs yeux la plus fidéle image
De la Divinité qui reçoit leur hommage.
Qui peut mieux veiller qu'eux à votre sûreté ?
Quels cœurs & quelles mains ont plus de pureté ?
Pour prix de vos bontés qui leur ſont néceſſaires,
Ils ſeront à leur tour vos Anges tutelaires :
Ainſi, par la frayeur, mes eſprits moins glacés... :

CONSTANTIN.

Je puis vous ſatisfaire.

FAUSTA.

Ah ! ce n'eſt pas aſſez,
Si vous ne hâtez pas le bonheur où j'aſpire ;
Les momens ſont plus chers que je ne puis vous dire :
Mais ſurtout donnez leur un Chef plus digne d'eux.
Il en eſt un : hélas ! que nous ſerions heureux
Si mon choix ſe trouvoit d'accord avec le vôtre !
Que dis-je, pouvez-vous en préferer un autre ?
Dois-je vous déſigner par des traits ſuperflus,
Celui, de vos Sujets, que vous aimez le plus,
Et de tous les Mortels en effet le plus digne
De votre confiance, & de ce Poſte inſigne.

CONSTANTIN.

Vous voulez dire Aurele, & vous me prevenez ;
C'eſt ſur lui que mes vœux s'étoient déterminés.
Qu'il commande au Palais, qu'il ſoit chef du Prétoire ;
Quel autre pourra mieux en relever la gloire,

aux Gardes.

Qu'on avertiſſe Aurele, uniſſons nous tous deux,
Pour obtenir de lui qu'il ſe rende à nos vœux.

SCENE IV.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN.

SEIGNEUR, permettez-moi ces tranſports légitimes;
On vient en ce moment d'immoler deux victimes,
Dont les deſſeins ſecrets ont été découverts :
Souffrez que j'aplaudiſſe avec tout l'Univers,
Aux ſoins que le ſort prend de votre auguſte vie;
On dit qu'aujourd'hui même on vous l'auroit ravie...

FAUSTA.

Qu'entends-je? je frémis de ce nouveau danger.

CONSTANTIN.

Il n'eſt plus, par mon ordre on vient de me venger.

FAUSTA, *en regardant ſon Pere.*

Puiſſe-t'il n'avoir point de plus funeſte ſuite.

CONSTANTIN.

C'eſt Albin que je vois, vous allez être inſtruite.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN. ALBIN.

CONSTANTIN.

EH bien ces furieux !

ALBIN.

Seigneur, ils ont parlé,
Au milieu des tourmens, ils ont tout révelé.
Vous ne devez plus craindre aucune violence ;
Que ne m'est-il permis de garder le silence !

CONSTANTIN.

Non, je veux être instruit : quels étoient leurs desseins?
Qui pouvoit déchaîner sur moi ces Assassins.

ALBIN.

La fureur de régner.

CONSTANTIN.

Explique ce mystére,
Ils avoient donc un Chef?

ALBIN.

Oüi, Seigneur.

FAUSTA.

Ah ! mon Pere.

CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Le Traître périra, s'il est en mon pouvoir.

A Fausta.

Pourquoi frémissez-vous ?

FAUSTA.

à parté. Vous allez le sçavoir.

à Constantin.

O Ciel ! c'en est donc fait, ah ! si je vous suis chere,
Songez à reprimer une aveugle colere.

CONSTANTIN *à Albin.*

Est-il en ma puissance ?

ALBIN.

Il n'échapera pas.

CONSTANTIN.

Quel est donc ce cruel ?

ALBIN.

Le plus grands des ingrats;

CONSTANTIN.

Et c'est..... qui te retient.... acheve...

ALBIN.

C'est Aurele.

FAUSTA.

Aurele, ô Ciel !

MAXIMIEN.

Grands Dieux !

CONSTANTIN.

Quelle affreuse nouvelle !
Du coup que je reçois je demeure abatu :
Quoi j'avois contre-moi l'amitié, la vertu !

Le Chrétien le plus pur devient un parricide.
Que dis-je, il n'eut jamais que l'ame d'un perfide.
à Fausta.
Qui l'auroit crû! Madame, il nous trompoit tous deux:
Où m'allois-je engager? Dans quel péril affreux.....
Et vous m'aidiez vous-même à tomber dans le piége
Où je devois trouver une main sacrilege.
Je cédois, & j'allois au gré de vos souhaits
Confier à sa foi ma garde & mon Palais.

MAXIMIEN *avec un grand trouble affecté.*
Ma Fille vous pressoit... ah! que viens-je d'entendre.

CONSTANTIN.
Son cœur comme le mien s'étoit laissé surprendre.
Est-ce là le bonheur que je m'étois promis.

CONSTANTIN.
Malheureux Souverains vous n'avez point d'amis.
à Albin.
Acheve d'irriter ma fureur vengeresse,
Et ne me cache rien de ce qui m'intéresse.
Quel est donc le détail de cette trahison
Qui trouble en même-tems mon cœur & ma raison.

FAUSTA *à part.*
De ce rapport fatal que faut-il que je pense?

CONSTANTIN *à Albin.*
Non parle, je le veux, que rien ne t'en dispense.

ALBIN *mistérieusement.*
Un témoin trop suspect m'empêche de parler;
Et ce n'est qu'à vous seul que je puis devoiler

D'un complot malheureux la ſuite trop funeſte.

CONSTANTIN.

à Fauſta. *à Maximien.* *à Albin.*
Madame, permettez ; qu'on me laiſſe, & toi reſte.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *en regardant ſortir Maximien qui paroit troublé.*

POURQUOI Maximien paroit-il ſi troublé ?
Que dois-je en augurer ? D'où vient qu'il a tremblé ?
Du malheureux Aurele eſt-ce encore un complice ?
Tu n'auras pas vulu devant l'Imperatrice. ....

ALBIN.

L'Impératrice, hélas !

CONSTANTIN.

Ne le ſauvera plus.

ALBIN.

Seigneur, vous me voyez également confus.....
Daignez me diſpenſer d'en dire d'avantage ;
Ne ſachez rien de plus.

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce langage ?

ALBIN.

Ce que vous avez dit devant Maximien
Peut être le ſujet de ſon trouble & du mien.
C'eſt un Pere bleſſé par l'endroit le plus tendre ;
Effrayé, comme moi, de ce qu'il vient d'entendre.

CONSTANTIN.

Que m'eſt-il échappé ?

ALBIN.

Daignez vous rappeler....
Mon zele va plus loin qu'il ne devroit aller.

CONSTANTIN.

Je ne puis ſupporter cette attente cruelle,
Acheve d'éclaircir les trahiſons d'Aurele.
Quel autre ſecondoit ſes projets inhumains.

ALBIN.

Vous alliez vous livrer vous-même entre ſes mains ;
Je ne croirai jamais que Fauſta ſoit capable....
Mais elle vous preſſoit en faveur du coupable ;
Elle vous a preſcrit un choix ſi dangereux....

CONSTANTIN.

Je ne ſoupçonnois point d'intelligence entre eux.
Garde-toi d'outrager la vertu la plus pure ;
Je ne me livre point à cette conjecture.
Son pere la condamne avec témérité ;
Mais dans un jugement auſſi peu mérité,
Je reconnois un cœur que le vice empoiſonne,
Qui reſpire le crime aiſément le ſoupçonne ;

Mais toi-même, comment, & par quelles raiſons
Oſes-tu concevoir ces indignes ſoupçons.

ALBIN.

C'eſt à moi de me rendre.

CONSTANTIN.

Il faut me ſatisfaire,
Dans cette obſcurité, je veux que l'on m'éclaire.
Diſſipe une terreur qui croît à chaque inſtant.

ALBIN.

Ce que j'ajouterois n'eſt pas plus important;
Mais puiſqu'il faut enfin que je vous obéiſſe,
Seigneur, on ſçait qu'Aurele aima l'Impératrice :
Il peut l'aimer encor : peut-être cet amour
Eſt ce qui l'attachoit à vous, à votre Cour;
Il vouloit mériter l'objet de ſa tendreſſe;
Et c'eſt pour ce deſſein, conduit avec adreſſe,
Qu'il a, ſous des dehors qu'il dément aujourd'hui,
Pratiqué des vertus qui ne ſont pas à lui.
Qui n'a point de deſſeins ne cherche point à plaire :
Cependant on l'a vû ſe rendre populaire,
Et par mille bienfaits répandus à propos,
Du Peuple & du Soldat devenir le Héros.
On ſurprend leur eſtime, & leur faveur s'achette,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui....

CONSTANTIN.

Dans quel trouble il me jette.

ALBIN.

Je ne vous parle point des frequens entretiens
Que sans doute ils n'avoient qu'en faveur des Chrétiens.

CONSTANTIN.

Que dis-tu ?

ALBIN.

D'où vient cette surprise extrême,
L'Impératrice a dû vous l'apprendre elle-méme.

CONSTANTIN.

Arrête ? Quels soupçons ? Quel orage imprévû
S'éleve tout-à-coup dans mon cœur éperdu ?
Ils se voyoient, Fausta m'en faisoit un mystere,
Est-ce la cette amour si tendre & si sincere....
Elle avoit des secrets que je ne sçavois pas.

ALBIN.

Aurele, aujourd'hui même, a devancé vos pas
Pour avoir avec Elle encore une entrevûe.

CONSTANTIN.

Albin, est-il croyable ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, il l'a vûe,
Ils se sont tous les deux long-tems entretenus ;
Du reste leurs secrets ne me sont pas connus.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je ! Qu'ai-je appris ! Que viens-tu de me dire,
Sur mes yeux prévenus quel voile se déchire !

Je ne puis, sans fremir, arrêter mes regards
Sur l'horreur que je vois regner de toutes parts.

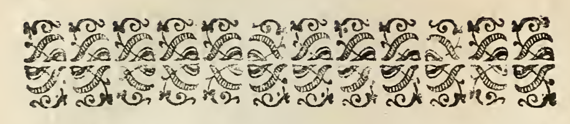
ALBIN.

Seigneur, je vous l'ai dit, la plus forte apparence
N'est souvent qu'une erreur.

CONSTANTIN.

Inutile espérance.
Je cherchois dans son cœur confus, embarrassé,
Le secret d'un accueil si sombre & si glacé;
Et je n'y voyois pas sa coupable inconstance.
Non, je ne me rappelle aucune circonstance
Qui ne soit de leur crime un trop fatal garant.
Ils s'aimeroient.... Fausta.... quel poison dévorant
S'allume dans mon cœur, & coule dans mes veines;
Non, je n'écoute plus des remontrances vaines:
Je m'abandonne à vous transports impétueux,
De l'amour qu'on outrage enfans tumultueux.
Oui, je mettrai le comble à mon malheur extrême.
Bornons tous nos desirs à la grandeur suprême....
Inutiles grandeurs dont j'étois si charmé,
Tout reçoit son éclat du bonheur d'être aimé;
Je l'étois d'une Epouse & d'un ami fidéle....
Viens m'aider à trouver une clarté cruelle,
Cherchons à démêler l'horreur où je me perds,
Et sçachons si je dois effrayer l'Univers.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE QUATRIE'ME.

SCENE I.

ALBIN, MAXIMIEN.

ALBIN.

L'Empereur eſt en proye aux plus noires furies;
J'ai verſé dans ſon ſein toutes leurs barbaries;
Lui-même il s'empoiſonne, il en faut profiter:
Continuons, Seigneur, qui peut vous agiter?
Aurele contre vous ne peut rien entreprendre:
Il demeure accuſé ſans pouvoir ſe défendre;
Et ſes accuſateurs, ſur la rive des morts,
Ont, avec leur ſecret, emporté leurs remords.

MAXIMIEN.

Pardonne ma foibleſſe, elle eſt bien légitime;
Je crains qu'il ne m'en coûte encore une victime.

ALBIN.

Quel eſt ce repentir?

MAXIMIEN.

Je ne m'impute rien,
Tout devient légitime à qui reprend ſon bien.

Qu'ai-je à me reprocher quand le destin contraire,
Me force de commettre un crime nécessaire ?
Ce sont là des remords aisés à surmonter ;
C'est un autre ennemi que je ne puis dompter.

ALBIN.

Quel est cet ennemi terrible ?

MAXIMIEN.

La nature.
C'est elle qui m'arrête en cette conjoncture ;
Mon sang, mon propre sang s'éleve contre moi ;
Ma Fille... Ah ! son danger me cause trop d'effroi ;
Considere l'abîme où nous l'avons jettée,
La Couronne à ce prix seroit trop achetée.
Non, Albin, je ne puis, tu t'es trop avancé ;
Son Epoux est jaloux, il se croit offensé :
Il est impétueux, sa rage impitoyable
Peut faire sur ma Fille, un exemple effroyable :
Je mourrois de douleur, je ne puis m'y préter ;
Cet obstacle est le seul qui pouvoit m'arréter.

ALBIN.

Je ne prévoyois pas cet obstacle invincible :
Je n'entreprendrai point de vous rendre infléxible.
Seigneur, à d'autres soins il faudra se borner :
Aux piés de votre Gendre allez-vous prosterner ;
Et lui faire l'aveu de votre intelligence ;
C'est l'unique moyen d'arréter sa vengeance.

L'abaiſſement convient quand on eſt criminel ;
D'ailleurs ne conſultés que l'amour paternel.

MAXIMIEN.

Quel état eſt le mien, quelle affreuſe torture ?
L'ambition devroit étouffer la nature.
Funeſtes ſentimens qui partagés mon cœur,
Ceſſez de vous combattre avec tant de fureur :
Souffrez pour un moment qu'un malheureux reſpire ;
Et laiſſez-moi ceder, ou reprendre l'Empire.

ALBIN.

Si je connois l'amour, j'ai tout lieu de douter
Qu'un couroux auſſi prompt ſoit fort à redouter :
Tant de rage à la fois n'entre point dans une ame ;
Ce n'eſt que par degré qu'un cœur jaloux s'emflâme.
Vous ne connoiſſez pas les retours d'un Amant :
Sa vengéance n'eſt pas l'ouvrage d'un moment :
On menace long-tems la Beauté qu'on adore.
L'entrepriſe, d'ailleurs, eſt ſur le point d'éclore ;
Vous voyez que la nuit a commencé ſon cours,
Juſqu'au terme fatal les momens ſont ſi courts ;
Et vous ne pourriez pas diſſimuler encore ?
Notre ennemi commun ne verra point l'aurore ;
Comtés qu'il n'aura pas le tems de ſe venger.
Ainſi, pour votre Fille, il n'eſt aucun danger :
De ſa vie, au ſurplus, je ſuis dépoſitaire,
Elle ne peut périr que par mon miniſtere ;
Et je puis à mon gré, du moins juſqu'à demain
Eluder, ou ſuſpendre un Arrêt inhumain.

MAXIMIEN.

Tu calmes la frayeur dont mon ame eſt ſaiſie.

ALBIN.

Seigneur, ſi vous ceſſez d'aigrir la jalouſie
Dont je viens de remplir le cœur de Conſtantin,
Vous vous livrez vous-même au plus honteux deſtin:
Et votre propre Arrêt devient irrévocable;
Fauſta de plus en plus doit paroître coupable,
Il faut que ſon Epoux n'en puiſſe pas douter,
Et qu'il ne daigne pas ſeulement l'écouter.

MAXIMIEN.

Elle peut aiſément prouver ſon innocence;
Pourrons-nous l'empêcher? Eſt-il en ta puiſſance
De forcer la Fortune à ſeconder nos vœux?
Et ſi, pour les convaincre, il veut les voir tous deux;
L'artifice eſt détruit; que pourras-tu répondre?

ALBIN.

L'Innocence accuſée eſt aiſée à confondre;
L'embarras qu'elle éprouve en cette occaſion,
La ſurpriſe, le trouble & la confuſion,
Sont autant de témoins qui dépoſent contr'elle;
On pourra leur porter une atteinte nouvelle,
Et trouver le ſecret de couvrir cette erreur
D'un voile impénétrable aux yeux de l'Empereur.

SCENE II.

CONSTANTIN, ALBERT, MAXIMIEN, *Gardes.*

CONSTANTIN *à un Garde.*

QUe l'on faſſe venir ici l'Impératrice,
Allez... Albin & toi va chercher ſon Complice.
Je veux voir ces Ingrats, ce couple malheureux :
Qu'ils viennent ſe deffendre, ou me perdre avec eux.
Fauſta ne me croit pas inſtruit de cet outrage.

ALBIN.

Ah ! Seigneur, pourrez-vous ſupporter cet orage ?

CONSTANTIN.

Ne me repliques-pas, je veux être obéi,
Et tirer un aveu de ceux qui m'ont trahi.



SCENE III.

CONSTANTIN, MAXIMIEN,

MAXIMIEN *à part*.

Quel affreux contre-temps!

CONSTANTIN.

Je vous prends pour arbitre

MAXIMIEN.

Ah ! ne me chargez pas de ce malheureux titre,
Contre qui voulez-vous qu'il me serve en ce jour?

CONSTANTIN.

Je veux contre elle armer la Nature & l'Amour.

MAXIMIEN.

Votre Epouse est l'objet de ma tendresse extrême.

CONSTANTIN.

Ah ! je frémis pour elle, ou plûtôt pour moi-même;
Si, comme je le crois, je me vois condamné
A venger notre Hymen par l'Amour profané.
On me ravit un bien qu'on ne peut plus me rendre.
Helas ! j'étois heureux ! Ah ! devoit-on m'apprendre
Que ma crédulité faisoit tout mon bonheur?
En me désabusant, on m'a percé le cœur.

MAXIMIEN.

En faveur de sa Fille un Pere vous implore,
Vous ne pouvez la voir sans vous aigrir encore;

Sans porter la fureur à ſon dernier accès;
La plus juſte vengeance eſt toujours un excès;
Craignez-en ſur vous-même un effet déplorable :
Plus l'Amour eſt vengé, plus il eſt miſérable.
Par égard pour vous-même, il faut y renoncer;
Vous m'avez pris pour Juge, & je vais prononcer :
Ah! Seigneur, la pitié peut bien m'être permiſe,
Ordonnez qu'en mes mains ma Fille ſoit remiſe;
Le divorce & l'exil vous vengeront bien mieux,
Laiſſez-moi déſormais la ſouſtraire à vos yeux;
Quel ſupplice, en effet, pourroit être plus rude ?
Qu'elle aille pour jamais dans un ſolitude
Expier le malheur d'avoir pû vous trahir.

CONSTANTIN.

L'Infidele Fauſta vivroit pour me haïr,
Et je la laiſſerois joüir de ſon parjure :
Il me faut tout ſon ſang pour laver cette injure :
Je veux qu'elle fourniſſe un exemple éternel....

MAXIMIEN.

La vangeance périt avec le Criminel:
Il vaut mieux lui laiſſer une vie importune,
Et lui faire ſentir toute ſon infortune;
Cet exemple eſt, du moins, plus terrible à mes yeux;
Pour qui tombe d'un rang qui l'égaloit aux Dieux,
La mort n'eſt pas toujours le plus grand des ſupplices;

SCENE IV.

CONSTANTIN, MAXIMIEN, *Fausta entre sans être vûe.*

CONSTANTIN.

NON, je t'ai trop aimée, il faut que tu périsses;

MAXIMIEN.

Seigneur, voyez-moi donc embrasser vos genoux,
Accordez-moi....

FAUSTA *à part.*

Mon Pere aux pieds de mon Epoux!
Il n'en faut plus douter, sa trame est découverte:
Unissons-nous à lui pour empêcher sa perte.
à Constantin en se jettant à ses pieds.
Seigneur, il faut aussi triompher de mes pleurs,
Puis-je trop en répandre en de si grands malheurs!

CONSTANTIN.

Qui ne lui croiroit pas la vertu la plus pure?

FAUSTA.

Vous voyez à vos pieds l'amour & la nature;

CONSTANTIN.

Dites la perfidie & la témérité.

FAUSTA. *Elle se releve.*

Vous ne me regardez que d'un œil irrité,

Pourquoi vous offenser de mes justes allarmes ?
Un si cher ennemi mérite bien mes larmes,
& le tendre intérêt que je prends à ses jours.

CONSTANTIN.

Que dites-vous perfide, & quel est ce discours ?

FAUSTA.

Vous m'appellez perfide ; est-ce une perfidie,
Que de m'intéresser à l'auteur de ma vie ;
Puis-je empêcher mon sang de s'émouvoir pour lui.

CONSTANTIN.

Qu'entend-je, eh de qui donc vous rendez-vous l'appui ?

FAUSTA.

Vous êtes enflâmé d'une juste colere,
Je le sçais, mais enfin le coupable est mon Pere.

CONSTANTIN.

O ciel de ses forfaits ! elle ose l'accuser.

FAUSTA.

Mes forfaits ! quelle erreur a pû vous abuser ;
Et de quoi votre Epouse est-elle soupçonnée ?

CONSTANTIN.

Vous augmentez l'horreur que vous m'avez donnée :

FAUSTA.

Quel effroi de mon cœur commence à s'emparer !

CONSTANTIN.

Dans quel sombre détour elle veut m'égarer ?
Je découvre le piége où l'on veut me conduire :
Des soupçons partagés sont aisés à détruire,
Et vous ne demandez qu'à diviser les miens ;
Mais je sçais éluder vos coupables moyens.

FAUSTA.

FAUSTA.

Je n'imaginois pas ce qu'on ose entreprendre :
Il est affreux pour moi d'avoir à me défendre.
Ah ! mon Pere, est-ce vous qui me sacrifiez !
à Constantin.
Seigneur, permettez-moi de tomber à ses pieds :
Il ne soûtiendra pas.... Il n'osera poursuivre.
Mon Pere, je m'engage à ne vous-pas survivre ;
Mais mon devoir m'oblige à me justifier.

MAXIMIEN *pénétré.*

C'en est trop, c'est moi seul qu'il faut sacrifier !
C'est moi, n'en doutez plus, Seigneur, il faut la croire,
Et lui rendre à la fois votre amour & sa gloire.
Délivrez-vous enfin, d'un mortel ennemi,
Toujours de plus en plus contre vous affermi.

CONSTANTIN.

La pitié vous suggere un si grand sacrifice.

MAXIMIEN.

Croyez que cet aveu n'est pas un artifice.
Non, ce n'est point un Pere allarmé pour son sang ;
Je n'ai jamais songé qu'à reprendre mon rang :
Aux dépens de vos jours je le voulois encore.
La même ambition m'enflâme & me dévore :
C'est un mal dont mon cœur ne peut jamais guérir.

CONSTANTIN.

Prince, on n'écoute point ceux qui veulent périr.

à Fausta.

Sortez.... & vous souffrez qu'un Pere se dévouë.

FAUSTA.

Eh! comment voulez-vous que je le désavoüe.
En s'accusant lui-même il n'a rien suposé:
Quel est donc le témoin qui peut m'être opposé?

CONSTANTIN.

Aurele va paroître, il sçaura tout confondre.

FAUSTN.

Mon Pere l'entendra, c'est à lui de répondre.
Mais il a prévenu des rapports trop certains:
Songez que son aveu doit vous lier les mains.
Que le pardon doit suivre, & non pas la vengeance;
Qui s'accuse soi-même a réparé l'offense.

CONSTANTIN.

Je vois sur quel espoir vous osez vous fier;
Aurele s'est flatté de vous justifier:
Vous comptez sur l'amour de cet ami perfide,
Vous êtes convenus d'un autre parricide.

FAUSTA *impétueusement.*

Ah cruel! c'en est trop: vos yeux se vont ouvrir:
Votre erreur va cesser, tout va se découvrir:
Songez à réparer votre honte & la mienne:
Méritez votre grace en m'accordant la sienne.

CONSTANTIN.

Quelle audace!

FAUSTA.

Sçachez qu'en prononçant ſa mort,
Le coupable & ſa Fille auront le même ſort.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

MAIS j'aperçois Albin, Aurele doit le ſuivre ;
Que le traître paroiſſe.

ALBIN.

Il a ceſſé de vivre.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je !

ALBIN.

Son deſtin vient d'être terminé.

FAUSTA.

Aurele ne vit plus ! il eſt aſſaſſiné.

CONSTANTIN *à Fauſta.*

Perfide vous pleurez ! c'eſt un nouvel outrage.
à Albin.
Son trépas eſt ſans doute un effet de ſa rage.

ALBIN.

J'allois exécuter votre ordre ſouverain ;
Seigneur, je l'ai trouvé les armes à la main ;
Prêt à ſe dérober par une prompte fuite :
Alors ne pouvant pas éviter ma pourſuite ;
Il s'eſt, avec fureur, précipité ſur nous ;
Je voulois l'empêcher de tomber ſous nos coups :
Aux dépens de mes jours je ménageois ſa vie ;
Mais on a, malgré moi, ſecondé ſon envie.
Ne pouvant échaper, il cherchoit le trépas,
Il l'a trouvé, Seigneur ; & je ne doute pas,
Que, pour le dérober au dernier des ſupplices,
Il n'ait été frappé par ſes propres Complices :
La plus part ont péri, le reſte eſt diſperſé.

FAUSTA.

Ainſi tout mon eſpoir ſe trouve renverſé.

CONSTANTIN *à Fauſta.*

Sa mort vient de m'ôter l'avantage funeſte
D'arracher au coupable un aveu manifeſte.

FAUSTA.

Hélas ! il n'étoit pas plus coupable que moi.

CONSTANTIN.

Je ne vous entens point ſans un nouvel éfroi.
Il n'étoit point coupable !

ALBIN.

Au défaut de ce Traître ;
La vérité ſe peut aiſément reconnoître ;

On a trouvé ſur lui.....

CONSTANTIN, *en prenant un Billet.*

Donne.... il eſt de ſa main.

FAUSTA, *d'un air plus conſolé.*

O Ciel! tu prends pitié de mon ſort inhumain.

CONSTANTIN.

Qu'ai-je lû.... détruiſez des preuves ſi complettes;
Tout parle contre vous, perfide que vous êtes;
C'eſt à vous qu'il s'adreſſe.

FAUSTA.

A moi.

CONSTANTIN.

Vous frémiſſez,
Liſez donc votre Arrêt.

FAUSTA.

Que vois-je?

CONSTANTIN.

Obéiſſez.

FAUSTA *lit.*

Conſtantin doit périr, ſa perte eſt aſsûrée:
Il touche à ſon dernier inſtant,
Et c'eſt pour cette nuit que ſa mort eſt jurée;
Maurice vous fera ce détail important.

CONSTANTIN.

En eſt ce aſſez, faut-il une preuve plus claire?..

FAUSTA.

Je vois que l'on vous donne un avis ſalutaire ;
Dans les bras du ſommeil vous êtes attendu :
C'eſt là que votre ſang doit être répandu ;
Si vous vous obſtinez à me croire coupable,
C'en eſt fait, votre mort devient inévitable.

CONSTANTIN.

Ainſi de plus en plus vous voulez obſcurcir
Un fait trop évident qui vient de s'éclaircir.

FAUSTA.

Ainſi tout m'eſt nuiſible, & rien ne vous éclaire ;
La vérité ſur vous fait un effet contraire ;
Il me reſte un témoin, (s'il échape à leurs coups)
Faites chercher Maurice, il les confondra tous.

ALBIN.

Maurice ! hélas, Seigneur, je l'ai cherché moi-même ;
Ce malheureux ſe cache avec un ſoin extrême.

CONSTANTIN.

Eh ! que pourroit me dire un témoin ſuborné,
Un Traître que ſa fuite a déja condamné ?

FAUSTA.

Voulez-vous donc périr, aveugle que vous êtes ;
Et ſervir de Miniſtre à leurs fureurs ſecretes ?
Reſtez dans votre erreur ! juſte Ciel ! je frémis,
Vous ne pouviez pas mieux ſervir vos ennemis.
Achevez leur triomphe aux dépens de ma vie,
Ordonnez qu'à l'inſtant elle me ſoit ravie :

Le dernier de mes jours deviendroit le plus doux,
Si ma mort vous pouvoit dérober à leurs coups.
Vous m'y verriez voler avec plus d'aſſurance;
Mais je n'emporte pas cette heureuſe eſpérance;
La victime en mourant ne vous ſauvera pas,
Et nous perdrons tous deux le fruit de mon trépas.
Vous ne me répondez qu'avec un air farouche,
L'eſtime, la pitié, l'amour, rien ne vous touche;
Que la ſeule innocence eſt un foible ſecours!
Mais au moins de ma vie examinez le cours:
Vous n'y trouverez point un funeſte préſage,
Vous ſçavez ſi jamais l'art fût à mon uſage.
Mon cœur vous fût connu par des titres plus doux;
Vous ſçutes avant moi qu'il étoit fait pour vous.
Vous reçûtes ma main, comme un gage céleſte
Des plus grandes faveurs de ce Dieu que j'atteſte.
Depuis qu'ai-je donc fait, quelle fatalité,
Peut armer contre moi votre credulité?
On a beau ſe cacher ſous un dehors auſtere,
Un penchant malheureux porte ſon caractere;
Il paroît à travers le plus ſombre détour,
On laiſſe appercevoir ce qu'on doit être un jour:
Puis-je être tout d'un coup parricide & parjure?

CONSTANTIN.

Ces frivoles diſcours n'ont rien qui me raſſure;
Les crimes on entr'eux un triſte enchaînement;
Des moindres aux plus grands on parvient aiſément;

Un amour affrené s'y porte de lui-même ;
Plus il eſt criminel, & plus il eſt extrême :
Mais c'eſt trop employer d'inutiles raiſons,
Avoüez moi plûtôt toutes vos trahiſons :
Convenez des forfaits dont vous êtes complice,
Je veux que cet aveu vous ſerve de ſupplice.

FAUSTA.

Vous me faites frémir.

CONSTANTIN.

Ne déguiſez plus rien.

FAUSTA.

Vous avez prononcé votre arrêt & le mien :
Vous pouvez me plonger dans la nuit éternelle,
Je ne conviendrai point que je ſois criminelle :
Pour vous déſabuſer mes ſoins ſont ſuperflus,
Vous lirez dans mon cœur quand je ne ſerai plus :
Vous connoîtrez trop tard toute votre injuſtice,
Son excès deviendra votre plus grand ſupplice :
Ils me juſtifieront en vous perçant le ſein :
Ce n'eſt qu'en expirant ſous le fer aſſaſſin,
Que tout s'éclaircira dans votre ame jalouſe,
Et vos derniers ſoupirs ſeront pour votre Epouſe.
Mais je reſſens déja tout ce que je prévois.
Ah ! je ne ſoûtiens plus tant de maux à la fois ;
Et je ſuccombe enfin à ma douleur mortelle.

Elle tombe entre les bras d'Eudoxe.

CONSTANTIN *attendri.*

Qu'on l'ôte de mes yeux, & qu'on prenne ſoin d'elle.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *à sa suite.*

A Mes vives douleurs laissez un libre cours;
Faut-il que je me vange en l'adorant toujours :
Ah! qu'il est mal aisé de punir ce qu'on aime!
Pour la justifier je me confonds moi-même ;
Je cherche des raisons que je ne puis trouver,
Ses pleurs m'en ont plus dit qu'elle n'en peut prouver.
Je vois, je sens qu'il faut que sa mort nous sépare,
Ma foiblesse m'impose une loi si barbare.
Vengeons-nous, qu'elle meure... ah! quel arrêt affreux!
Dois-je être aussi cruel que je suis malheureux?
L'amour désespéré me parle encor pour elle :
Que dis-je! si Fausta ne m'étoit pas fidelle ;
Je connois trop son cœur, en ce moment fatal,
Elle auroit autrement regretté mon Rival :
Elle eût fait, pour le suivre, un aveu déplorable.
Laisse-moi respirer, furie inexorable!
Affreuse jalousie, ou du moins sur mes yeux,
Cesse enfin d'épaissir un nuage odieux!
Chere & funeste Epouse: ô doux nom qui m'accable!...
Albin, est-il bien sûr qu'elle soit si coupable?

Elle accuse son Pere ; il m'a toujours haï,
Pour prix de ma clémence il m'a toujours trahi :
Il médite sans cesse un retour vers le Trône ;
Je sçais que cet espoir jamais ne l'abandonne ;
Il s'accuse lui-même, il ose s'imputer
Un complot qu'il voudroit peut-être exécuter :
Il s'offre à ma vengeance, il vole audevant d'elle... :
N'est-ce point pour sa Fille une ruse nouvelle ?
Peut-être pour lui-même. Il veut m'embarasser.
Par cet aveu, sans doute, il croit tout éfacer :
Seroit-il criminel..... Eh ! comment peut-il l'être ?
Mais qui peut démêler tous les replis d'un traître ;
Il l'a toujours été. Dûssai-je m'abuser,
Mon cœur à ses soupçons ne peut se refuser ;
Ils me sont bien permis.

ALBIN.

En faut-il d'avantage ?
Dès que Maximien vous cause quelque ombrage,
Dès qu'il vous est suspect, il le faut prévenir.
Aucun égard pour lui ne doit vous retenir ;

CONSTANTIN.

Mais n'est-ce point commettre une injustice extrême ?

ALBIN.

Seigneur, vous sçavez trop les droits du Diadême.
Surtout dans un danger qui vous est personnel ;
Un sujet qu'on soupçonne est assez criminel.
Et qui sçait en effet le sort qu'il vous aprête ?
Pour votre sûreté, souffrez que je l'arrête.

CONSTANTIN.

J'y consens à regret, assure-toi de lui,
Que nul autre que toi ne m'approche aujourd'hui.

Il sort.

ALBIN *seul.*

Vous serez obéi.... tout nous devient propice.

SCENE VII.

ALBIN, MAXIMIEN *qui va après Constantin.*

ALBIN *à Maximien.*

SEIGNEUR, que voulez-vous?

MAXIMIEN.

Sauver l'Impératrice,

ALBIN.

Arrêtez.

MAXIMIEN.

Je ne puis; mais ne crains rien pour toi;
Je vais me charger seul....

ALBIN.

Hola, Gardes à moi;
Qu'on s'assure de lui.

MAXIMIEN.

Ah! traître. Tant d'audace m'étonne;

ALBIN.

Obéissez, l'Empereur vous l'ordonne.

MAXIMIEN.

Qu'on me méne à lui-même.

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin:
Dans ſon appartement qu'on le garde avec ſoin.

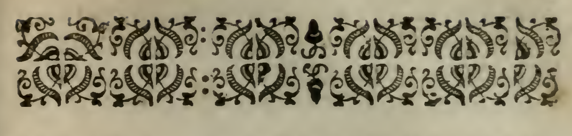
SCENE VIII.

ALBIN *ſeul.*

GRANDS Dieux! où l'entraînoit ſa pitié paternelle!
Il alloit renoncer au Trône qui l'appelle ;
Allons lui faire voir qu'il n'a plus qu'à frapper,
Et que notre ennemi ne peut nous échapper.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN, *Gardes.*

ALBIN.

PRINCE, vous le voyez, notre heureux ſtratagême
Semble être concerté par la fortune même;
L'occaſion, la nuit & la ſécurité,
Secondent un couroux juſtement irrité:
Tout dort, & rien ne veille ici que la vengeance.
L'Empereur accablé, ſans ſoupçon, ſans défenſe;
Eſt tombé, malgré lui, dans les bras du ſommeil,
Que dans ceux de la mort il trouve ſon reveil.

MAXIMIEN.

Je partage avec toi la fureur qui t'anime.

ALBIN.

On va vous introduire auprès de la Victime:
Dès que vous paroîtrez, les portes vont s'ouvrir,
Et les miens, s'il le faut, ſçauront vous ſecourir;

Ceux que j'ai fait entrer dans votre confidence,
Viennent de m'en donner une entiere aſſurance :
Vous ſçavez le ſignal, vous ſçavez les chemins,
Reglez votre deſtin, il eſt entre vos mains.

MAXIMIEN.

Je puis donc recouvrer la grandeur où j'aſpire !

ALBIN,

Allez, & revenez le Maître de l'Empire.

MAXIMIEN.

Dieux, je vais vous venger, je vais briſer vos fers,
Votre Perſécuteur va deſcendre aux Enfers.

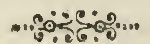
SCENE II.

ALBIN, *ſeul.*

TU périras auſſi, Princeſſe malheureuſe,
La pitié n'a plus lieu quand elle eſt dangereuſe ;
Tu pourrois engager ton Pere à me punir,
C'eſt le premier danger que je dois prévenir.
Allons tout préparer.

Il apperçoit Fauſta.

C'eſt elle qui s'avance,
Sans doute elle me cherche, évitons ſa préſence.



SCENE III.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, & ALBIN, *qui ſort.*

FAUSTA.

DEvant ce malheureux j'allois m'humilier;
Je venois m'abaiſſer juſques à le prier;
Mon aſpect l'épouvante, il me fuit, il m'évite.

EUDOXE.

De tout ce qui ſe paſſe, êtes-vous bien inſtruite?
Du moins de votre Epoux le ſort eſt aſſuré:
Ne craignez plus pour lui, l'orage eſt conjuré.

FAUSTA.

Hélas! tu ne vois pas au fond de ce myſtere.

EUDOXE.

L'Empereur vient de faire arrêter votre Pere,
Albin même en répond.

FAUSTA.

Ils ſont d'accord entr'eux;
C'eſt un tiſſu conduit avec un art affreux;
Albin prête à mon Pere une main criminelle,
Il eſt l'accuſateur, le meurtrier d'Aurele:
Il ſera mon Bourreau, celui de mon Epoux,
Et Maurice eſt le ſeul qui peut nous ſauver tous;

Il n'auroit qu'à paroître, il n'auroit qu'à produire
Ces deux Gardes qu'Albin a crû pouvoir séduire,
Et qu'il compte en effet parmi les Assassins :
C'est par eux que Maurice a sçû tous leurs desseins.
Par un avis secret il vient de m'en instruire :
J'avois pris un espoir trop facile à détruire ;
Je vois que ces Chrétiens, qui devoient déposer,
Saisis par la frayeur, n'oseront s'exposer :
Il n'en faut point douter, ils auront pris la fuite
Peut-être ils ne sont plus, & la preuve est détruite.
Jusques chez l'Empereur je ne puis pénetrer,
Albin, le traître Albin, ne permet pas d'entrer :
Peut-être on l'assassine, & j'en suis soupçonnée :
Ma derniere heure est-elle assez empoisonnée ;
Ah ! je crois voir couler un sang si précieux,
Barbares, arrêtez.... quoi presque sous mes yeux
Il périt, & ma main ne peut pas le défendre ;
On m'écarte, on m'arrête .. hélas ! je crois l'entendre :
Tout mon cœur se déchire en ce moment, va, cours ;
Je n'ai plus désormais d'espoir qu'en ton secours ;
Puisses-tu détourner les effets de leur rage :
Précipite tes pas, arme-toi de courage ;
Répands, séme en tous lieux l'horreur que je ressens ;
Remplis tout ce Palais de tes tristes accens,
Chasse de tous les yeux un sommeil si funeste :
Cette foible ressource est tout ce qui me reste,

SCENE IV.

FAUSTA, *seule.*

C'Est à toi qu'on en veut, Arbitre des humains,
Abandonneras-tu l'ouvrage de tes mains ?
Veux-tu laisser périr ta plus parfaite Image ;
Quel autre pouvoit mieux te faire rendre hommage ?
Son exemple suivi du reste des mortels,
Eût par tout cimenté ton culte & tes autels ;
Hélas ! c'étoit le prix de sa tendresse extrême,
Il me l'avoit promis ; & tu semblois toi-même
L'avoüer pour Ministre & pour Restaurateur :
Verrai je évanoüir un espoir si flateur ?
Tes indignes Rivaux, ces Dieux imaginaires,
Feront-ils triompher leurs Prêtres mercénaires ?
Pour les cœurs qui sont prêts de se donner à toi,
Quel sujet douloureux, d'épouvante & d'effroi :
Qu'ai-je dit ? ah ! grand Dieu, je t'offense, pardonne ;
Dans un si grand revers, ma raison m'abandonne ;
Je devois en tremblant adorer tes decrets,
Le désespoir sçait-il mesurer ses regrets.

SCENE V.

EUDOXE, FAUSTA.

FAUSTA *à Eudoxe.*

QUOI déja de retour, quel sujet te rappelle ?

EUDOXE.

Albin a prévenu les effets de mon zéle :
De vos persécuteurs c'est le plus inhumain ;
Le crime à découvert est sur son front d'airain ;
La rage & le blasphême exhalent de sa bouche :
Mes pleurs loin d'adoucir un monstre si farouche ;
N'ont fait que lui prêter de nouvelles fureurs :
Dans ses yeux enflâmés j'ai lû d'autres horreurs.
Ce n'est qu'en frémissant que je vous les déclare ;
Vos jours sont menacés, le poison se prépare,
Et la coupe fatale a frappé....

FAUSTA.

Je l'attends ;
Mon cœur est occupé de soins plus importans :
Du sort de mon Epoux ne peux-tu rien m'apprendre ?

EUDOXE.

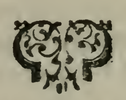
C'est lui qui vous condamne, ils me l'ont fait entendre.
De ses transports jaloux c'est le cruel effet,
Où peut-être est-ce un nom qui couvre leur forfait.

FAUSTA.

Mon Epoux me condamne... ah quelle circonſtance
Il ajoûte à ſa mort ! Ciel ! ſoûtiens ſa conſtance.
Calme ſon déſeſpoir en ces derniers inſtans.
Mon ſort ne vaudroit pas les pleurs que tu répands,
Si, dans tout autre tems, j'avois ceſſé de vivre ;
Mais tout ce qui précéde & tout ce qui doit ſuivre,
Rend mon heure derniere horrible à ſoûtenir ;
Le paſſage eſt affreux, que dira l'avenir ?
Je perds tout, mon trépas, mon Epoux, & ma gloire :
Qui les empéchera de charger ma mémoire
Du parricide affreux qui va ſe conſommer ?
De quel nom l'Univers pourra-t'il me nommer ?
Pourra-t'il être inſtruit de leur intelligence ?
On croira mon trépas une juſte vengeance.
O fortune ! eſt-ce aſſez éprouver ta rigueur ?

un Garde paroît avec la Coupe.

L'aſſaſſin paſſera pour être le vengeur.
Soumettons-nous... je touche à mon terme funeſte ;
Du moins employons mieux le moment qui me reſte.



SCENE VI.

FAUSTA, EUDOXE, UN GARDE *suivi de plusieurs autres.*

FAUSTA *au Garde qui approche tristement.*

Je vois ce qui t'améne, approche... tu gémis :
Hélas ! sans le sçavoir, tu sers nos ennemis.
Si tu n'épouses pas la rage qui m'opprime,
Si la pitié te touche en voyant leur Victime ;
Avant de mettre enfin le comble à leur fureur,
N'ose-tu me conduire aux pieds de l'Empereur.
On craint qu'il ne revoye une Epouse qu'il aime.

LE GARDE.

Je ne puis qu'obéir à son ordre suprême.

FAUSTA.

Tu ne peux qu'obéir ? j'ai prévû ces refus :
Epargnons-nous tous deux des combats superflus.
Puisqu'il faut à leur gré terminer ma carriére,
Je vais livrer ma vie à leur main meurtriére.
Chere Eudoxe, prends soin de me fermer les yeux ;
Recueille mes soupirs & mes derniers adieux.
Recommande aux Chrétiens ma cendre infortunée,
Et fais leur déplorer ma triste destinée.

Je leur servois de Mere, ils me doivent des pleurs:
Ah! qu'ils ne jugent pas de moi par mes malheurs.
Et toi, grand Dieu! reçois mon ame en sacrifice,
J'abandonne en mourant le reste à ta justice.
Donne-moi.

Elle prend la Coupe des mains du Garde, & Maximien la lui ôte.

SCENE VII.

MAXIMIEN & ALBIN, *qui entre en même-tems par un des côtés.* FAUSTA, EUDOXE.

MAXIMIEN.

NON, ma Fille.

FAUSTA.

Ah! mon Pere, est-ce vous!

MAXIMIEN.

Oui, Princesse, vivez pour un destin plus doux.
Albin, nous triomphons, ma haine est assouvie;
L'usurpateur n'est plus, il a perdu la vie.

ALBIN.

Seigneur, ne perdons point des instans précieux;
Achevons de changer la face de ces lieux.

FAUSTA.

Non, cruel, achevez des horreurs imparfaites ;
Consommez-les sur moi, barbare que vous êtes ;
Pere dénaturé, je ne te connois plus,
Tous les liens du sang viennent d'être rompus ;
J'en déteste à la fois la source criminelle,
Et le fatal amour que j'eus toujours pour elle.
Mon Epoux a péri, Tigre alteré de sang !
Assouvis-toi du mien, frappe, voilà mon flanc.

MAXIMIEN.

Vivez & moderez une douleur trop vive.

FAUSTA.

Quand vous m'assassinez, vous voulez que je vive !
Mais ne crois pas joüir de ce forfait affreux,
Il en est un plus grand où tendront tous mes vœux ;
Ne me regarde plus que comme une Furie.....

MAXIMIEN *à Eudoxe.*

C'est trop nous arrêter, prenez soin de sa vie.
Albin, viens achever de signaler ta foi,
Pour prix de tes secours sois Consul avec moi :
Du Peuple & des Soldats achetons le suffrage,
En leur abandonnant ce Palais au pillage.
Viens, partageons la pourpre : allons la reclamer,
Et de l'aveu des Dieux faisons-nous proclamer.



SCENE VIII. ET DERNIERE.

CONSTANTIN, MAURICE, deux Gardes; FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN *à Maximien.*

ARRESTE, malheureux, & reçois ton ſalaire.

FAUSTA.

Que vois-je, cher Epoux : Seigneur, qu'allez-vous faire.

CONSTANTIN.

ſe tournant vers Maximien & Albin.

Madame.... quel bonheur.... c'eſt moi que vous voyez,
Traitres! à mon aſpect vous êtes foudroyez.
à Albin.
Et toi qui me creuſois un affreux précipice,
Ne ſouille plus mes yeux, qu'on l'entraine au ſupplice.
Chere Epouſe....

FAUSTA.

Ah! Seigneur.

CONSTANTIN.

Sa fureur l'a trompé;
Ce n'eſt point dans mon ſang que ſon bras s'eſt trempé,

Maurice & ces Chrétiens que je n'ofois pas croire
Ont fçû me réveler une trame fi noire :
Et, pour mieux m'affurer de ce qu'ils m'avoient dit,
On a livré l'entrée & l'accès de mon lit :
Il croyoit affouvir fa furie implacable,
Il n'eft que le Boureau d'un efclave coupable.
C'en eft trop, à la fin je dois fonger à moi,
Et la néceffité m'en impofe la loi.

à Maximien.

Eternel ennemi du repos de la terre,
Vengez-moi de vous-même au défaut du tonnerre :
Ouvrez-vous les chemins des Enfers : choififfez ;
Mais terminez vos jours, fortez, obéiffez.

FAUSTA.

Ah ! cruels, arrêtez.

CONSTANTIN.

Je ne puis y foufcrire.

Allez,

FAUSTA.

En fa faveur, je n'ai qu'un mot à dire :
Seigneur, vous me devez encore à fon amour,
Vous m'aviez condamnée, il m'a fauvé le jour.

CONSTANTIN.

J'ai voulu votre mott. Je vous ai condamnée,

FAUSTA.

Oui, Seigneur, on alloit trancher ma deftinée,
Et je lui dois la vie une feconde fois.
Laiffez-moi vous aimer autant que je le dois.

S'il

S'il ſubit ſon arrêt, il ne m'eſt plus poſſible
De conſerver pour vous un cœur auſſi ſenſible :
Craignez déja l'horreur dont je me ſens ſaiſir. . . . ;
Mais quel tems plus propice avez-vous à choiſir
Pour immortaliſer votre auguſte clemence ;
La vengeance avec elle éterniſe une offenſe.
Voulez-vous être Grand, le titre eſt dans vos mains ;
Le pardon ſeul éleve au-deſſus des Humains.

CONSTANTIN.

Il a trop ſignalé la fureur qui l'anime.

FAUSTA.

Vous vivez ; il périt, Je ne vois plus ſon crime.
Quoi ? je répans des pleurs qui ne vous touchent pas !
Mon Pere, il faut ceder, qu'on nous mene trépas.

CONSTANTIN.

Vous mettez à ſa mort un invincible obſtacle,
Votre amour va, pour lui, faire encore un miracle.
Hé bien, je vous le rends ; je l'accorde à vos vœux ;
Votre Pere vivra, j'y conſens, je le veux ;
Mais. . . .

FAUSTA.

Je vous reconnois à cet effort ſublime,
L'amour dans un Héros eſt toujours magnanime.

CONSTANTIN.

Non, ce n'eſt point aſſez réparer mon erreur,
J'ai pû vous ſoupçonner, juſte Ciel, quelle horreur !

Votre mort a pensé devenir mon ouvrage ;
Il faut un ſacrifice auſſi grand que l'outrage.
à Maximien.
Seigneur, vous le ſçavez ſans vous le retracer ;
Ce que j'ai fait pour vous ne ſçauroit s'effacer,
Et vous ne reſpirez qu'autant que je l'adore :
Ma clemence veut bien ſe ſignaler encore,
Et ſe porter, pour vous, à ſon dernier dégré.
Depuis aſſez long-tems vous m'avez trop montré
Que votre ambition toujours plus affermie,
Dans le fond de votre ame eſt ma ſeule ennemie.
Je me rends, n'ayons plus rien à nous imputer :
Ceſſez à votre tour de me perſécuter.
Vous n'êtes point heureux, & vous ne pouvez l'être
Que dans le rang ſuprême où le Ciel m'a fait naître ;
Il faut vous contenter. L'Occident va nous voir
Joüir également du ſuprême pouvoir,
Ma générosité vous appelle au partage.

MAXIMIEN.

Non, cette égalité n'eſt qu'un moindre eſclavage ;
J'ai trop ſçu qu'un Collegue eſt un Maître importun ;
Tu crois me faire un don, c'eſt moi qui t'en fais un.
Je te laiſſe le Trône entier & ſans partage,
Et pour mieux t'aſſurer un ſi grand avantage
Il ſe frappe.
Sois enfin délivré d'un Rival dangereux ;
Juge qui de nous deux eſt le plus généreux.

FAUSTA.

Ah ! mon Pere.

MAXIMIEN.

C'eſt à toi que je me ſacrifie ;
Ne pleure point ma mort, ne pleure que ma vie ;
Tu n'aurois jamais eu que des jours orageux,
Mon trépas vous étoit néceſſaire à tous deux.

à Conſtantin.

Toi pour qui la fortune eſt féconde en miracles,
Mon deſtin céde au tien, tu n'auras plus d'obſtacles ;
L'Orient, déſormais, peut tomber ſous tes fers,
Et mon dernier ſoupir te livre l'Univers.

On l'emmene.

CONSTANTIN.

Trop ſuperbe Rival, juſqu'où va ta vengeance ?
Tu ne veux rien devoir à la reconnoiſſance ;
Cruel, en préférant la mort à mes bienfaits,
Tu mets enfin le comble aux maux que tu m'as faits.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Maximien*, *Tragédie*; & je crois que le Public, qui lui a donné de juſtes aplaudiſſemens dans les repréſentations, en verra l'impreſſion avec le même plaiſir. Fait à Paris ce 19. Mars 1738.

DANCHET.

PRIVILE'GE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Noſtre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparé-

ment, & autant de fois que bon lui femblera, fur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée fous notredit contrefcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années confécutives, à compter du jour de la date desdites Prefentes; Faifons défenfes à toutes fortes de perfonnes de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangere dans aucun lieu de notre obéiffance; comme auffi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lefdits Livres cideffus fpecifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, fous quelque pretexte que ce foit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confifcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoftel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expofant; & de tous dépens, dommages & interefts; à la charge que ces Prefentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreffion de ces Livres fera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant fe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de les expofer en vente, les Manufcrits ou Imprimés qui auront fervi de copie à l'impreffion defdits Livres, feront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres;

& qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cens trente-huit, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 436. *Fol.* 397. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris ce* 5. *Avril* 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

On vend chez le même Libraire les autres Ouvrages de l'Auteur.

MELANIDE,

COMEDIE NOUVELLE

De Monſieur DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoiſe.

EN CINQ ACTES EN VERS.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe au mois de Mai 1741.

Le prix eſt de 30 ſols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

MÉLANIDE,

COMÉDIE

En cinq Actes, en Vers.

ACTEURS.

DORISE'E, veuve.	*Mlle de la Motte.*
ROSALIE, fille de Dorisée.	*Mlle Grandval.*
THE'ODON, beau-frere de Dorisée.	*M. Montmeny.*
LE MARQUIS D'ORVIGNY, amant de Rosalie.	*M. Sarazin.*
ME'LANIDE, amie de Dorisée.	*Mlle Gaussin.*
D'ARVIANE, amant de Rosalie.	*M. Grandval.*
UN LAQUAIS.	

La Scene est à Paris, dans un Hôtel.



MÉLANIDE,

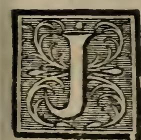
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISE'E, MELANIDE.

ME'LANIDE.

'Aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISE'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretágne, où, depuis si long-tems,
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MELANIDE.

Ils étoient ignorés ; & le ſecret conſole.
Je ne crains que l'éclat.

DORISE'E.

Quelle crainte frivole !
N'étes-vous pas ici comme au fond d'un deſert ?
Aucun de vos ſecrets n'y ſera découvert.

ME'LANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en ſerois déſolée.

DORISE'E.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre iſolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à ſon tour ;
Ainſi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre apartement reculé, ſolitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous ſouſtraire.
Il vous eſt fort aiſé, ſi vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille, & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chére Mélanide,
Comptez que mon beau-frére eſt un ami ſolide,
Un homme eſſentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas ! Je deviendrois bien à plaindre ſans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à ſon expérience.

ME'LANIDE.

J'ai ſuivi ſes conſeils, mais ſans trop eſpérer
Que ſes ſoins généreux puiſſent rien opérer.

Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

DORISE'E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! Vous méritez trop, pour espérer si peu.
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu
Qui, depuis quelque tems, m'embarrasse & me pése.

ME'LANIDE.

D'où vient?

DORISE'E.

C'est que je crains...

ME'LANIDE.

Quoi?

DORISE'E.

Qu'il ne vous déplaise.

ME'LANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISE'E.

Oui, sans doute. Apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.
Ma fille en est la cause.

ME'LANIDE.

Ah! Seroit-il possible?

DORISE'E.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au mien,
Je voudrois la pourvoir; & vous concevez bien

Le ſujet douloureux de mes peines ſecrettes.
Eſt-ce avec peu de bien, des procès & des dettes,
Que je puis, à mon gré, lui choiſir un époux?
Je crois que le plus ſûr, s'il n'eſt pas des plus doux,
Seroit de ne penſer qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voiſinage,
Il ſeroit un parti qui raſſemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, nobleſſe,
Tout s'y trouve, excepté la premiére jeuneſſe.

MÉLANIDE.

Eſt-ce un homme de guerre?

DORISÉE.

Oui; mais très-eſtimé.

MÉLANIDE.

Aime-t-il Roſalie?

DORISÉE.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il en eſt la conquête:
Mais je crois entrevoir l'obſtacle qui l'arrête;
Et, s'il n'a pas encor oſé ſe propoſer,
J'ai lieu de ſoupçonner qu'il craint de s'expoſer...

MÉLANIDE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

Vous me conſeillez donc de ſuivre cette affaire?

MÉLANIDE.

Quoi! C'eſt un avantage; & vous vous conſultez?

DORISÉE.

Il eſt vrai que j'y vois quelques difficultés.

MELANIDE.

Quelles difficultés?

DORISÉE.

Sur-tout il en eſt une.
Si je pourſuis le bien que m'offre la fortune,
Monſieur votre neveu ſera déſeſpéré;
A tout autre parti je l'aurois préféré.
Car enfin, ſon amour, dont il n'eſt pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'eſt fait aſſez connoître.
Cet heureux mariage eût reſſerré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre:
Mais vous connoiſſez trop mon état & le vôtre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour nous:
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

MÉLANIDE.

D'Arviane, ſans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il oſe s'en flatter, je ne ſais pas pourquoi.
Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi
Sur qui puiſſe rouler toute ſon eſpérance,
Il pourſuit un bonheur hors de toute apparence.

Mais d'un enchantement, plus fort que mes discours,
Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
Et, comme son amour & sur-tout sa présence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment?

MÉLANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéïsse.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah! Vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que personne ose vous en blâmer;

Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MÉLANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

Quel est-il ?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage, & beaucoup de droiture;
Ces cœurs-là sont toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

MÉLANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je saurai le contraindre;
Et je vais de ce pas...

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

D'A R V I A N E, M E'L A N I D E.

M E'L A N I D E.

J'Avois à vous parler.

D'A R V I A N E.

Ma joïe en eſt extrême.
Le ſujet qui m'améne eſt ſans doute le même ;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

M E'L A N I D E.

Vous avez dû ſonger à faire vos adieux.

D'A R V I A N E.

Non, Madame.

M E'L A N I D E.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'A R V I A N E.

Rien ne me preſſe encore ; & je compte...

M E'L A N I D E.

Au contraire,
Vous partez dès demain.

D'A R V I A N E.

Sur un nouveau congé,
Qu'on m'a fait eſpérer, je m'étois arrangé.

ME'LANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, ſi vous voulez me plaire.
Faut-il, ſur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement?
Puiſqu'on penſe de vous avantageuſement,
Conſervez ce bonheur ſans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander ſans ſcrupule & ſans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Eſt-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

ME'LANIDE.

D'accord: mais le plus ſage eſt celui qui s'en paſſe.
Hé! Peut-on, ſans rougir, aller demander grace,
Quand il eſt queſtion de remplir ſon devoir?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir?
Vous n'oſez me le dire; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'eſclavage.
Dans ma profeſſion, il eſt quelques loiſirs
Que la gloire permet de prêter aux plaiſirs:
Quand il en ſera tems, je pourrai m'y ſouſtraire.
Je ne ſais point manquer où je ſuis néceſſaire.

ME'LANIDE.

J'ai vû que votre ardeur & votre activité
Ne ſe meſuroient pas ſur la néceſſité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zéle.
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modéle.

Ah! Vos devoirs, pour vous, auroient le même appas:
Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
Hélas! C'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune,
Eh, comment voulez-vous aller à la fortune?
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort?
Est-il si différent de celui de tant d'autres?

ME'LANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels discours sont les vôtres!
Mon sort n'est pas des plus heureux, sans contre dit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés, à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bien-tôt après fini leurs tristes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autres secours
Que vos seules bontés, avec quelque naissance:
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,

Pris des ſoins que le tems n'a pû diminuer;
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma ſituation ne ſera point affreuſe.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuſe:
Mais, par un contre-tems qu'on éprouve toujours,
La Prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort ſi manifeſte,
N'eſt pas le ſeul écueil qui vous ſera funeſte:
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux;
Vous avez dans l'eſprit un feu ſéditieux
Qui prend de plus en plus ſur votre caractére.
Le plus léger obſtacle auſſi-tôt vous altére;
Vous ne ſupportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de diſſimuler, ou de ſouffrir en paix
Les contrariétés dont la vie eſt ſemée?
La moindre, dans votre ame aiſément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,
Il faut légérement gliſſer ſur bien des choſes:
On y trouve bien plus d'épines que de roſes.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Où, loin de tout commerce, aller ſe renfermer.
Ce diſcours vous ennuie?

DARVIANE.

En quoi donc?

MÉ'LANIDE.

J'en ſoupire;
Mais tels ſont les avis que l'amitié m'inſpire
A la veille du jour où vous m'allez quitter;
Par tout où vous ſerez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

ME'LANIDE.

N'y formez point d'obſtacle.
Le cœur d'un galant homme eſt ſon plus ſûr oracle:
Interrogez le vôtre, & ſuivez ſon conſeil.

SCENE III.

D'ARVIANE *ſeul.*

OH, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil;
C'eſt me tyranniſer d'une façon cruelle.
Je veux bien lui paſſer ſes leçons & ſon zéle.
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ! L'ordre eſt trop inhumain.
C'eſt une cruauté qui n'eut jamais d'égale;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale?
Il faut paiſiblement digérer ce poiſon?
Non, malgré ma douceur, j'enrage; & j'ai raiſon.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-devant de Rosalie.*

Ah, Rosalie!

ROSALIE.

Eh bien? Quel sujet vous agite?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte; on veux que je vous quitte;

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

D'ARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, & vous m'y condamnez!
Quoi, vous me prescrivez ce départ inutile?
Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile;
Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,
Et perdre des momens consacrés à vous voir?
Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle;
Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je? Pardonnez; ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.

Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
D'uſer de tous les droits que votre amour me donne.
On s'en prendroit à moi ſi vous ne partiez pas ;
Comme ſi je pouvois diſpoſer de vos pas,
Et vous faire obéïr au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh ! Qui peut mieux que vous décider de ma vie ?
Ah ! Du moins, convenez, enfin de bonne foi,
De l'empire abſolu que vous avez ſur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je ſuis bien malheureux, dès qu'elle eſt néceſſaire.
Hélas ! Je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi, toujours ce départ ?
Vous l'avez réſolu ?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'aprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

ROSALIE.

Ma mere . . .

D'ARVIANE.

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, ſans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre ?

ROSALIE.

Et j'éxécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez ſagement
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma préſence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pouſſer la complaiſance ;
Et, pour l'amour de vous, ceſſer de vous aimer !

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer !

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois ?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être ſenſible;
Et de ne pas avoir cet air toujours paiſible
Qui montre que pour vous tout eſt indifférent !
Ah ! Je n'en connois pas de plus déſeſpérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne ſuis pas jaloux d'un ſi triſte avantage :
Si pour vous c'en eſt un; quant à moi, je le fuis.
Plus je ſens vivement, plus je ſens que je ſuis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.
Et quoique vous puiſſiez dire pour ſa défenſe,
L'inſenſibilité ne ſauroit être un bien.
Quoi ! Jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Reſter au même point tout le tems de ſa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;
Borner, ou pour mieux dire, anéantir ſon goût;
Ne voir, ne regarder, & n'enviſager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que ſous la même forme;
N'avoir qu'un ſentiment, qu'un plaiſir uniforme;
Etre toujours ſoi-même ? Y peut-on réſiſter ?
Eſt-ce là vivre ? Non. C'eſt à peine éxiſter.

ROSALIE.

Ainſi votre bonheur eſt grand ?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.

Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître

Qu'il le faut... Mais quel eſt l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez pas pour la premiére fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude !

D'ARVIANE.

Hélas ! Je vous laiſſois dans une ſolitude,
Où vos charmes naiſſans, par moi ſeul adorés,
De tout ce qui reſpire étoient preſque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands dieux ! Que ce départ eſt différent des autres !
Vous reſtez à Paris. Déjà de tous côtés
On ſe plaît à ſemer le bruit de vos beautés.
Et ſur quoi voulez-vous que mon repos ſe fonde ?
Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui ſont-ils?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh ! ce ſont

Tous ceux qui vous ont vûë, & ceux qui vous verront.

Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée?
Ou n'y seriez-vous pas encore accoûtumée?
Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
Le Marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire?

ROSALIE.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas;
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépens d'une mére,
Et d'un oncle, qui m'a toujours servi de pére.
Il m'aime: & vous savez que je puis espérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore?
A l'égard du Marquis; s'il m'aime, je l'ignore:
Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bien tôt avoüer son secret?

ROSALIE.

Je ne prétens lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence:

Apprenez que vos yeux en ſavent plus que vous.
Vous leur laiſſez parler un langage ſi doux ;
Ils ſavent regarder d'une façon ſi tendre,
Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre ;
Chacun de vos regards paroît un ſentiment,
Qui ſemble autoriſer les déſirs d'un amant ;
Et dès qu'ils ſont formés, l'eſpoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet eſpoir, qui fait que l'on m'adore ?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis ſous votre loi,
Vous n'avez jamais ſû déſeſpérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à ſouffrir un ſi dur eſclavage ?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut ceſſer de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? Oſez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas, quand on ſe laiſſe aimer ?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez, d'une façon diſcrette,
Que naturellement je ſuis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah ! Si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! N'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jaloux ?

D'ARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour être exemt de jalouſie ?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénéſie,
N'eſt qu'un ſentiment vif, & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre;
Il ſembloit que, pour vous, l'amour & la raiſon
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur ſaiſon;
A vos fauſſes terreurs tout ſervoit de matiére;
Vous vouliez occuper mon ame toute entiére.
Chez vous l'inquiétude eſt dans ſon élément:
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma penſée,
Hélas! Combien de fois m'avez-vous offenſée?
L'amour dans votre cœur eſt toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah! Vous me trahirez, je le ſais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laiſſons-là le reproche.
Monſieur, en attendant que le tems nous rapproche;
Il faut vous éloigner; il faut nous ſéparer.
Votre départ m'importe; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! Seroit-il poſſible?
Oſerois-je expliquer?...

ROSALIE.

Finiſſons l'entretien;
Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE *ſeul.*

C'En eſt fait ; aux chagrins je ne ſuis plus en proie.
Non jamais je ne fus ſi tranſporté de joie.
L'abſence eſt donc un bien?... Sans elle, aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur eſt épris?
Il falloit me bannir pour ſavoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur ſuprême?
Que dis-je? S'il eſt vrai, je l'apprens un peu tard.
Pour la premiére fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vû que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce eſpérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? Eſt-ce une trahiſon?
Auroit-elle employé cet aimable poiſon

Pour me perdre ?... Il faut voir. Ma préſence fatigue ;
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :
Roſalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THE'ODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THE'ODON.

Eh, de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoiſonné tout le cours de ma vie.

THE'ODON.

C'eſt me faire un reproche aſſez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant
Dans mon ame incertaine, & toujours combatuë,
Vous avez irrité le poiſon qui me tuë.
Sans vous, le fol eſpoir ne m'eût pas ennivré;
Et peut-être déjà ſerois-je délivré
D'un mal, qui dans le tems n'étoit pas incurable.

THE'ODON.

Mon tort eſt donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il eſt irréparable.

THE'ODON.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté !
Devois-je encore aimer ? Je vous ai raconté
L'hiſtoire de ce triſte & ſecret hyménée,
Dont on me fit briſer la chaîne fortunée.
Vous ſavez quelle fut la douleur que j'en eus ;
Et, qu'ayant employé bien des ſoins ſuperflus
A chercher en tous lieux une épouſe ſi chére,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pére ;
Je me promis du moins le reſte de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promeſſe ! Hélas ! Qu'eſt-elle devenuë ?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenuë.

THE'ODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mandié l'aveu de votre amour ?
Votre cœur s'eſt ouvert ſans nulle violence :
Quand vous avez rompu ce pénible ſilence,
Vous cherchiez de l'eſpoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'eſt de quoi je me plains.

THE'ODON.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pû, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur, qui n'a rien que de très-légitime.

D'où viennent ces remords ? Votre épouſe n'eſt plus
Depuis aſſez long-tems ; & croyez au ſurplus,
Que, pour peu que ſa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui briſa votre chaîne,
Je n'aurois pas laiſſé mourir un feu ſi beau ;
Mais cette infortunée eſt au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes ſermens ; j'ai vaincu mes ſcrupules ;
Et c'eſt pour me couvrir des plus grands ridicules.

THE'ODON.

Quels ſont donc ces travers ſi grands & ſi fâcheux ?

LE MARQUIS.

C'eſt l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais ſervir à tous de fable & de riſée.

THE'ODON.

Eh ! Par où cette crainte eſt-elle autoriſée ?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé ?
D'Arviane l'adore ; il doit en être aimé.
Et n'eſt-ce pas à moi la plus grande folie
D'oſer lui diſputer le cœur de Roſalie ?
Il l'aime ; il lui convient ; ils ſont dans leurs beaux jours ;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence !
Je ſens trop que l'amour lui doit la préférence.

Entre nous, en effet, le choix n'eſt pas égal.

THÉODON.

Il eſt rare d'aimer ſans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais, du moins, il eût fallu m'inſtruire.

THÉODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'eſt point de rival qui ne ſoit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THÉODON.

Il part demain, & perd toute eſpérance.

LE MARQUIS.

Vous me débaraſſez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoûte encore un
Qui va me rabaiſſer à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne ſauroient ſe comparer à d'autres.
Je ſens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiére beauté dont je fus ſi charmé.
Ce déplorable amour que j'ai pour Roſalie
Va juſqu'à la fureur; oui c'eſt fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux ſuccès;
Je n'éxagére point un ſi cruel excès.

Et vous, ſi vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué ; ſauvez-moi du naufrage.
Vous connoiſſez mon rang, ma naiſſance, mon bien ;
Parlez à votre ſœur, & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Roſalie,
Sacrifiez-lui tout ; j'oſe vous l'ordonner :
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THE'ODON.

Je verrai Doriſée.

LE MARQUIS.

Oui, reglez avec elle.

THE'ODON.

Je compte vous porter une heureuſe nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez ?

THE'ODON.

Vous pouvez eſpérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc reſpirer.

SCENE II.

THE'ODON *seul.*

CEtte affaire n'eſt pas difficile à conclure ;
Et voilà pour ma niéce une heureuſe aventure.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'eſt pas
Celui qui pour ſon cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle ſache
Le triſte & malheureux ſecret que je lui cache.
Tous mes retardemens ne pourroient empécher . . .

SCENE III.

ME'LANIDE, THE'ODON.

THE'ODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

ME'LANIDE.

J'étois chez Doriſée, où nous parlions enſemble :
Je la quitte toujours quand le monde s'aſſemble.

THE'ODON.

Vous le fuyez ?

ME'LANIDE.

Beaucoup.

THE'ODON.

Je ne vous comprens pas,
Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'appas ;
Lorſqu'on eſt, comme vous, ſi ſûre de lui plaire ;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent ſe jetter à grand bruit,
Et ſuivre avec fureur le monde qui les fuit ?

ME'LANIDE.

N'auriez-vous point, Monſieur, quelque choſe à m'apprendre ?

THE'ODON.

Je ne ſais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un ſi fâcheux détail doit vous être épargné.

ME'LANIDE.

Non, non, parlez.

THE'ODON.

Je ſuis tout-à-fait indigné.

ME'LANIDE.

Eh, de quoi donc, Monſieur ?

THE'ODON.

Dites-moi, je vous prie ;
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le ſang vous lie,
Pour qu'ils ſe ſoient ainſi contre vous déchainés ?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉ'LANIDE.

Peut-être ont-ils raiſon, du moins aux yeux du monde :
C'eſt ce qui cauſe ici ma retraite profonde.

THE'ODON.

Vos biens ſont dans leurs mains ſans eſpoir de retour.
Ne nous en flattons point : je n'y vois aucun jour.
Ils ſe trouvent armés d'un titre inconteſtable.

ME'LANIDE.

Suis-je deshéritée ?

THE'ODON.

Il eſt trop véritable.

ME'LANIDE.

Quoi, mon pére & ma mére ont eu cette rigueur ?
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur ?

THE'ODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

ME'LANIDE.

Ah, ciel !

THE'ODON.

Que votre ſort eſt digne de pitié !

ME'LANIDE.

Il ne m'ont donc laiſſé que leur inimitié ?
De toutes mes douleurs c'eſt la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.

M'abandonnerez-vous à mon ſort rigoureux ?
Et mettrez-vous un terme à vos ſoins généreux ?
Je n'eſpére qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre ?

THE'ODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

ME'LANIDE.

Je vais donc... Le pourrai-je ?... Ah, quelle extrêmité !
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THE'ODON.

Quelle eſt cette frayeur ?

ME'LANIDE.

Elle eſt bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre eſtime.

THE'ODON.

Non, Madame ; daignez vous raſſurer.

ME'LANIDE.

Ah, ciel !...
Il faut donc dévoiler un ſecret ſi cruel,
Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire.
C'eſt l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé cherement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où ſouvent le bonheur peut mieux que la ſageſſe
Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui dreſſe.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obſédé.
Je plûs ; j'y fus ſenſible. A peine eus-je cédé

Que notre amour naiſſant, ſi doux, ſi plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, ſans nulle obſcurité,
Vint s'offrir, & troubla notre ſécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre deſtinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux conſentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonſtances,
Auroient fait rejetter nos plus vives inſtances.
Nos feux étoient ſecrets : s'ils s'étoient déclarés;
Notre perte étoit ſûre ; on nous eût ſéparés.

THE'ODON *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.
(*à Mélanide.*)
Continuez.

ME'LANIDE.

Je n'oſe en dire davantage.

THE'ODON.

Non, Madame ; daignez me parler ſans détour.
Quel parti prîtes-vous ?

ME'LANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendreſſe employa trop de charmes;
Son affreux déſeſpoir me cauſa trop d'alarmes.

L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiſcrets,
Nous oſâmes penſer à des liens ſecrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas! Il n'en eſt point que l'amour ne franchiſſe.
Je ne pûs réſiſter au penchant le plus doux.
Sur la foi des ſermens... nous devinmes époux.
Je vois que ſans frémir vous n'avez pû m'entendre;
A ce funeſte effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeſte ſecret enfin ſe découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors juſtement irritée.
Celle de mon époux ardente à nous punir,
Réſolut de me perdre & de nous déſunir.
En vain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juſte) aſſouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé;
Au rang de ſes enfans je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un déſert je me vis tranſportée,
Où depuis dix-ſept ans livrée à mes douleurs,
Aucun ſoulagement n'a ſuſpendu mes pleurs.

THE'ODON *à part.*

Quelle conformité!

ME'LANIDE.

Ce qui va vous ſurprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre

Me laiſſa dans l'horreur du plus profond oubli ?
Son amour, ſes ſermens, tout fut enſeveli...
Mais le dois-je accuſer de tant de perfidie ?
Non, le moindre ſoupçon m'auroit coûté la vie.
Ses ſoins, comme les miens, ont été ſuperflus.
Il m'a cherchée en vain ; peut-être il ne vit plus.
C'eſt pour le retrouver que mon cœur vous implore.
Tout peut ſe réparer. S'il reſpire, il m'adore.
Je ſuis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos ſoins.
Pour mon ſeul intérêt je vous preſſerois moins :
Il en eſt un plus cher à ma tendreſſe extrême.

THE'ODON.

N'eûtes-vous pas un fils ?

ME'LANIDE.

Hélas ! C'eſt pour lui-même
Que la plus tendre mére implore votre appui.

THE'ODON.

(*à part.*) (*haut.*) (*à part.*)
Juſtement ! Eſpérez. Sachons ſi c'eſt celui...

ME'LANIDE.

Mon époux ſeroit-il de votre connoiſſance ?

THE'ODON.

Peut-être. N'eſt-il pas d'une illuſtre naiſſance ?

ME'LANIDE.

Oui, Monſieur ; il ſervoit : il doit être avancé.

THE'ODON.

Comment ſe nommoit-il ?

MÉ'LANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THE'ODON *avec chagrin*.

Ce n'est plus lui.

ME'LANIDE.

Qui donc?

THE'ODON.

Je croyois le connoître;
Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être;
Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

ME'LANIDE.

Que dites-vous?

THE'ODON.

Celui que j'avois soupçonné,
Depuis long-tems éprouve un sort pareil au vôtre.
Tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

ME'LANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t-on?

THE'ODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous?

ME'LANIDE.

Non.

THE'ODON.

Il vient souvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore;

THE'ODON.

Vous auriez pû le voir ; vous le pouvez encore.

ME'LANIDE.

Où donc ?

THE'ODON.

Chez Dorisée. Il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pû ne le pas rencontrer ?

ME'LANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites ;
Et je n'ai jamais vû celui que vous me dites.

THE'ODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins
Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes soins.

ME'LANIDE.

Quel embarras pour vous !

THE'ODON.

Je m'en charge avec joie ;
Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

ME'LANIDE.

On ne sait point ici ma situation.
J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THE'ODON.

Quoi, vous n'avez jamais appris à Dorisée
La cause de vos pleurs ?

ME'LANIDE.

Non : je l'ai déguisée.

Je n'ai crû qu'à vous ſeul devoir ouvrir mon cœur.

THE'ODON.

Mon zéle me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THE'ODON *ſeul.*

D'Abord, à Doriſée allons, courons apprendre
Un bonheur, que, ſans doute, elle n'oſoit attendre.
Que je plains d'Arviane! Il ſera furieux.
Mais que faire ? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A ſon âge, on remplace aiſément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MÉLANIDE, THE'ODON.

MÉLANIDE.

AH, ma joie eſt extrême!
Il ſortoit; je l'ai vû.

THE'ODON.

Qui donc avez-vous vû ?

MÉ'LANIDE.

Le Marquis d'Orvigny ... Quel bonheur imprévû !
Je m'étois miſe en lieu, d'où, ſans être apperçûë,
Je l'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçûë :
Il ſembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi ?

MÉ'LANIDE.

Le Marquis eſt...

THÉ'ODON.

Qui ?

MÉ'LANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THÉ'ODON.

Ne vous trompez-vous point ?

MÉ'LANIDE.

Quoi ! Vous doutez encore !
Hé ! Peut-on ſe méprendre à l'objet qu'on adore ?
C'eſt lui-même ; j'en ai des ſignes trop certains.
Mes ſens ſe ſont troublés ; mes yeux ſe ſont éteints ;
Mon cœur a treſſailli ... Que mon ame eſt ravie !
Non, il n'eſt plus perſonne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs ſont payés. Sans mon ſaiſiſſement,
J'aurois cédé, ſans doute, à mon empreſſement...
Vous avez déploré mon infortune affreuſe.
Félicitez-moi donc.

THE'ODON *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

MELANIDE.

Heureuse! J'en mourrai. Mais ne différez pas;
Vers un époux si cher précipitez vos pas;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flâme avec la sienne.
Volez... Mais je vous vois un air embarrassé!
D'où vient ce froid mortel dont vous étes glacé?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive?

THE'ODON.

J'avouerai que ma joïe auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

ME'LANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux?

THE'ODON.

Il ne devroit pas l'être.

ME'LANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel est ce contre-tems? Qu'est-ce donc qui se passe?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré?

THE'ODON *après avoir un peu révé.*

Il reprendra, sans doute, une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCENE VI.

DORISÉE, ROSALIE, THEODON, MÉLANIDE.

DORISÉE *à Rosalie.*

On a sur un Amant un pouvoir absolu.
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE *à Mélanide.*

D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre.
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MÉLANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai sû qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence;
Et que, pour vous cacher sa désobéïssance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

MÉLANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pû se rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre;

La raiſon m'en paroît aiſée à pénétrer.
Mais, laiſſons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuſe.

DORISE'E.

La prompte obéïſſance eſt la meilleure excuſe :
C'eſt la ſeule, en un mot, que je puiſſe adopter.
Ainſi, Mademoiſelle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître eſt d'un côté, de l'autre eſt l'Hymenée.
Vous même, décidez de votre deſtinée.
Acceptez, dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'oſiez prétendre.
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager ſa fortune avec vous.
C'eſt le plus tendre Amour qui vous offre un Epoux.

ME'LANIDE *à part.*

Oh ciel! Quel coup de foudre!

DORISE'E *à Roſalie.*

En cas qu'il vous convienne;
Dictez votre réponſe, elle ſera la mienne.

ME'LANIDE *à part.*

O ciel!

DORISE'E *à Roſalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer;
(*en regardant Mélanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penſer.

MÉLANIDE *à part.*

Que vais-je devenir ?

DORISÉE *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide . . .

Que vois-je ! . . . Qu'avez - vous ? . . . Ma chére Mélanide.

MÉLANIDE *en se laissant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas ! Je n'en puis plus.

THÉODON.

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

(*Dorisée, Rosalie & Théodon l'emmennent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule.*

QUe je hais du Marquis la recherche importune !
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune ?
Ah ! Du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas ! le voici. Faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer,
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous? Quel eſpoir vous attire?

D'ARVIANE.

Vous paroiſſiez avoir quelque choſe à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai crû. Ce n'eſt rien. Ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais, il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire?
Hé bien? N'avez-vous point de reproche à vous faire?

D'ARVIANE.

Le ſeul que je me faſſe eſt de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laiſſez-là votre amour; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & néceſſaire?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y ſonge apparemment.

ROSALIE.

On fait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'eſt me perſécuter d'une étrange façon.
Avois-je ſi grand tort de prendre du ſoupçon ?
Oui, je reſte ; &, s'il faut que je me juſtifie,
C'eſt pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je ſuis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre déſormais que je vous importune.
Mais, en ſacrifiant l'Amour à la Fortune,
Falloit-il abuſer de ma foible raiſon ?
Ne peut-on ſe quitter ſans une trahiſon ?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fauſſe tendreſſe ?
Jamais tant de noirceur ne peut ſe pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens j'ai lieu de m'étonner.
C'eſt vous qui m'accuſez quand je ſuis offenſée !
Et ſur quoi fondez-vous cette plainte inſenſée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas votre eſpoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévû la ſuite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop ſéduite ?
Nos adieux ſont trop bien gravés dans mon eſprit.
Perfide ! En me quittant, vous ne m'avez pas dit :
Imaginez, pourtant, que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

ROSALIE.

Ah ! Rien n'eſt plus riſible.
L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on preſſoit ainſi les mots dont on ſe ſert,
Et les expreſſions qui ſont de cette eſpéce,
Il faudroit du diſcours bannir la politeſſe.

D'ARVIANE.

Quoi, le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'eſt plus qu'un compliment ?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible,
Que, ſans aucun amour, on peut être ſenſible.
L'amitié véritable a ſa tendreſſe à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas là le prix d'une tendreſſe extrême.
Je cherchois de l'amour... depuis que je vous aime,
Et que vous le ſouffrez...

ROSALIE.

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

e n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile;
Si l'eſtime inſipide & l'amitié ſtérile,
Sont les ſeuls ſentimens qui ſoient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inſpirez auroient dû vous ſuffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puiſqu'il faut vous le dire.
Je tiens, depuis long-tems, ce ſecret renfermé :
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'eſt répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie!
Elle a, dans votre bouche, une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accuſez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant.

Pour se débarasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat?
Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie!
La cruelle me brave encore & me défie!
C'est, un peu trop long-tems, s'être laissé trahir;
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie:
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaisir, une joye infinie.
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez

Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
Un cœur, qui fut toujours si soumis & si tendre!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour?
A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La Fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne; elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez...

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah, vous me ravissez!

ROSALIE.

Vous étes étonnant! Quel but est donc le vôtre?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux céder.
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer:
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCENE III.

ROSALIE *seule.*

QUe son sort est cruel ! Du moins il peut s'en plaindre.
Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement !
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.
Dans les commencemens d'un amour plein de charmes,
Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur, qui n'est vû que dans l'éloignement !
Enfin, mon choix est fait ; il faut que je l'annonce ;
Ma mére impatiente attend une réponse ...

SCENE IV.

THE'ODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THE'ODON *en ramenant d'Arviane.*

Rentrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monſieur ; j'ai fait trop de ſermens

THE'ODON.

Eh bien, parjurez-vous ; c'eſt le droit des amans.
Il me faut, à la fois, ſa préſence & la vôtre.
Eh ! Pour l'amour de moi, ſouffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce ſera malgré moi, puiſque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce ſera par reſpect, puiſque vous m'en preſſez.

THE'ODON.

Je vous ſuis obligé. La complaiſance eſt rare.
Les Amans font entr'eux un peuple bien bizarre...
Pardonnez ; j'oubliois que je ſuis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravaguent tous.

THEODON.

Vous vous rendez juſtice. En tout cas, il me ſemble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre
enſemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Eſt-ce ma faute? Et peut-on me blâmer?
Je ne ſais qu'adorer; c'eſt ma façon d'aimer.
Mais, où trouver un cœur capable d'y répondre?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THE'ODON *à Roſalie.*

Ne répliquez-vous rien?

D'ARVIANE.

J'oſe l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monſieur! Je n'ai point à me juſtifier.

THE'ODON.

C'eſt la régle entre les amans: L'un ſe plaint, l'autre nie;
La querelle s'embroüille, & devient infinie.

ROSALIE *à Théodon.*

Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embaraſſer?
(*en montrant d'Arviane.*)
Ce doit être à Monſieur qu'il faut vous adreſſer.

THE'ODON *à d'Arviane.*

On me renvoye à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle pourſuive.
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive

D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THE'ODON *à Rosalie.*

Vous en dites autant? Et, sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché, pourtant; j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous?

THE'ODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THE'ODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que, depuis très-long-tems, les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! Supposez toujours.

THE'ODON.

La supposition me paroît un peu forte.
(*à Rosalie.*)
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute; mais n'importe;
Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein?

THE'ODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
(*à part.*)
J'aſſurois tout mon bien... Ils changent de viſage!
(*haut.*)
Doriſée eût, ſans doute, accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi, ma mere?...

THE'ODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit conſenti...

D'ARVIANE.

Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE *à part.*

Quel parti ſuivre?

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai ſurvivre.
(*à Roſalie.*)
Mon bonheur eſt poſſible; on daigne y concourir!
(*Il ſe jette à ſes genoux.*)
Ah, Roſalie! Hélas! Dois-je vivre, ou mourir?
Je ſens tous mes excès; ils ſont irréparables.
L'infortune & l'erreur, toujours inſéparables,
Ont cauſé le tranſport & le délire affreux,
Où vient de ſuccomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?
Le reproche, l'insulte!...

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE *à Théodon.*

Ah! Monsieur, vous avez bien pensé:
Que rien ne vous arrête.

THE'ODON.

Eh bien, l'affaire est faite.
J'ai parlé; Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent? Que de félicités!
(*Il baise la main de Rosalie.*) (*Il embrasse Théoon.*)
Ma chére Rosalie!.... Ah! Monsieur, permettez...

THE'ODON.

Il faut que Mélanide achéve mon ouvrage.
Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais, souffrez...

THE'ODON.

Epargnez-vous ces soins.
Si vous étes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THE'ODON *seul.*

TRavaillons à préſent au bonheur de ſa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente;
Que ſon premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de ſon cœur ne fait que ſommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THE'ODON.

LE MARQUIS.

JE vous trouve à propos.

THE'ODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monſieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?
Dites; puis-je eſpérer d'être bien-tôt heureux?

THE'ODON.

Il ne tiendra qu'à vous, ſi vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, ſi je le veux?

THE'ODON.

Vous en étes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THE'ODON.

Tout eſt bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainſi; c'eſt mon nom véritable.
Un oncle, en me laiſſant un bien conſidérable,
M'a fait prendre à la fois ſon nom & ſon bonheur.
Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur;
C'eſt à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux piéds de Roſalie.

THE'ODON.

Ne pourrois-je ſavoir à peu près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de ſeize ans.

THE'ODON.

Et vous étiez déja, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,

Dont la perte a causé votre juste courroux?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoy?...

THEODON.

Je n'ai point sû de vous
Comment on appelloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monsieur, à présent, laissons en paix sa cendre:
Elle & le triste fruit de mon funeste amour
Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THEODON.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!
Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir sû?

THEODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connuë?

THEODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort?
En quel endroit?

THE'ODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle;
Je vous ai retrouvé cette épouse fidelle,
Toujours digne de plaire, & de vous enflammer,
Elle respire encore, & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide!

THE'ODON.

Oui: la mort n'a point tranché sa vie;
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point cessé d'aimer, & d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah! De grace, un moment laissez-moi respirer:
De tous les coups du sort ce n'est pas là le moindre;
Mais où falloit il donc aller pour la rejoindre?
Qu'ai-je à me reprocher? Où n'ai-je point erré?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles?
Par tout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THE'ODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême;

Ah ! Devoit-elle ainsi me laisser si long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai crû trop constans.

THE'ODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des aîles.

THE'ODON.

Eh ! Ne lui faites point ce reproche indiscret.
Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh ! Comment donc, Monsieur, l'avez-vous retrouvée ?

THE'ODON.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel
D'une mére infléxible, & d'un pére cruel :
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur ; il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu,

Pour oſer eſpérer de pouvoir le reprendre :
Il eſt trop tard.

THE'ODON.

Comment ? Et qu'oſez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THE'ODON.

Cette fatalité n'eſt autre que vous-même.
Vous craignez de céder ? Quelle foibleſſe extrême !
Mais il faut excuſer un premier mouvement ;
Vos eſprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penſerez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez ſans contrainte ;
De reproches ſans nombre accablez-moi ſans crainte :
Les plus ſanglans de tous ſont ceux que je me fais.

THE'ODON.

Eh ! Croyez-vous par-là vos devoirs ſatisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma reſſource eſt du moins d'être plus excuſable.

THE'ODON.

Ah, ciel ! Cette reſſource indigne & mépriſable
N'eſt pas faite pour vous. Malheur à qui s'en ſert !
Hélas ! Prèſque toujours c'eſt elle qui nous perd.
Sans faire un ſeul effort, vous vous laiſſez abattre ?
De peur de triompher, vous n'oſeriez combattre ?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir ſuperflus.

THE'ODON.

Ah! Vous devez ſentir qu'il en coûte bien plus
A trahir ſon devoir, qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le bleſſe.

THE'ODON.

Non : mais j'ai, comme ami, votre gloire à ſauver :
C'eſt un bien aſſez cher pour vous le conſerver.
Etouffez un amour qui n'eſt p.us légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THE'ODON.

Le mot m'eſt échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raiſons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous ſépare.
Pouvez vous à préſent revendiquer des loix
Que vous ne trouviez pas ſi juſtes autrefois?
Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous crû libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle ſi long-tems
Nourri dans votre ſein les feux les plus conſtans?

Vous

Vous n'aurez donc été fidele qu'à ſon ombre ?
Quoi, ſi-tôt qu'elle ſort de la nuit la plus ſombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a ſéparés ?
Ce n'eſt plus lui, c'eſt vous qui la deshonorés.
Quel prix réſervez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quelle horreur ſur vos jours eſt prête à ſe répandre ?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche ſuborneur ?

LE MARQUIS.

Cet amour exceſſif qui maîtriſe mon cœur,
N'a jamais, dans le vôtre, altéré la ſageſſe.
On cenſure aiſément, quand on eſt ſans foibleſſe.
Souvenez-vous du moins, ſi je me ſuis rendu,
Que ce n'a pas été ſans m'être défendu.
Ma réſolution incertaine & flottante
Ne pouvoit ſe fixer, ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laiſſoit en ſuſpens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuſer, ſi j'en ſuis la victime ?
A qui dois-je ma perte ? A vous, qui, vers l'abîme
Preſſant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, juſques au fond les avez entraînés.
Penſez-vous que je puiſſe, au gré de votre zéle,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle ?
Ne le préſumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit ſert d'obſtacle au retour.
Cependant, quel que ſoit cet amour ſi funeſte,
J'armerai contre lui la vertu qui me reſte.

THÉODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré ;
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré :
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :
Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je répons des efforts, & non pas du succès.

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THÉODON.

LE VALET *au Marquis.*

MOnsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(au valet.) *(à Théodon)*
J'y vais. Permettez-vous ? . . .

THÉODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THE'ODON *seul.*

IL ne devine pas qu'on va le ſupplier
De ne plus déſormais penſer à Roſalie.
Ce que je viens de faire, eſt un coup de partie
Qui les ſauve tous quatre, & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, ſans y penſer, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir:
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'eſpoir,
Le Marquis, à préſent, aura bien moins de peine
A reprendre ſon cœur & ſa premiére chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THE'ODON.

D'ARVIANE.

Monſieur, vous avez crû faire mon bonheur?

THE'ODON.

Oüi.

D'ARVIANE.

Sachez qu'il n'en eſt rien; tout eſt évanoüi.

Je suis au désespoir.

THÉODON.

Et quelle en est la cause ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose :
Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THÉODON.

Pourquoi ? Quelle raison la peut autoriser ?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrettes.

THÉODON.

Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THÉODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.
Dorisée, aussi-tôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THÉODON.

Oui, je sais le message.

D'ARVIANE.

Et, pour que mon malheur fût plûtôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THE'ODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monſieur, je ſuis perdu.

THE'ODON.

Sachez vous modérer ;
Attendez qu'il ſoit tems pour vous déſeſpérer.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

TElle est de mon refus la cause nécessaire.
D'Arviane est outré. Mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée?
Dorisée eût alors rompu cet hyménée.
Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier?
Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THE'ODON.

J'ai crû que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à présent me paroît difficile:
Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

ME'LANIDE.

Voilà tous mes secrets; ils sont si douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THE'ODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MELANIDE.

Voyez la cruauté du ſort qui me pourſuit.
Quand tout ſemble contraire à l'ingrat qui me fuit ;
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu'il ſe rencontre une raiſon fatale
Qui me force à laiſſer combler mon deshonneur.
Pour mon malheureux fils & pour moi quelle horreur !
Mais enfin croyez-vous qu'on ſoit aſſez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare ?

THEODON.

Je le crains.

MELANIDE.

Vos efforts ſeroient infructueux !
On a tant de pouvoir ſur un cœur vertueux.
Le ſien eſt fait pour l'être ; il l'étoit ; j'en ſuis ſûre.
Eh ! Pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure ?
Vous êtes effrayant, quand l'eſpoir me ſéduit.

THEODON.

Je voudrois, en l'état où le ſort vous réduit,
Pouvoir, ſans vous tromper, diſſiper vos alarmes.
Mais, hélas ! je ne puis que partager vos larmes ;
Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,
Votre Epoux ne vous ſoit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous ; & rien ne me raſſure.
Peut-être en ce moment ſigne-t-il ſon parjure.

MELANIDE.

Ah! Perfide, arrêtez; c'eſt l'arrêt de ma mort...
Vous n'empêcherez pas un ſi cruel accord?

THEODON.

Eh, Madame, comment?

MELANIDE.

Votre pitié ſe laſſe?

THEODON.

On me fait un ſecret de tout ce qui ſe paſſe.

MELANIDE.

Ainſi donc Roſalie accepteroit mon bien?

THEODON.

C'eſt ce qui me ſurprend; & j'apréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimére
N'ait ébloui la fille auſſi-bien que la mére.
Roſalie eſt, d'ailleurs, contraînte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MELANIDE.

Tout ſert à me trahir.
Ah! Monſieur, vous voyez qu'en cet état funeſte
La pitié que j'inſpire eſt tout ce qui me reſte.
Ai-je épuiſé la vôtre? Il me ſeroit affreux...

THEODON.

Elle ſuit vos malheurs, & redouble avec eux.

MELANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuſer encore?

THE'ODON.

Ah! Votre confiance & m'oblige & m'honore;
Disposez de mon zéle.

MÉ'LANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer; portez les derniers coups.
Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait:
Dites-lui, qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la sienne;
Que sa honte sera plus grande que la mienne;
Et qu'il est (quelque soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes:
Hélas! Ne lui portez que des gémissemens,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne;
Ce cœur qui lui parut un don si précieux.
Cet heureux tems n'est plus. Mais, Monsieur, faites mieux;
Parlez-lui de son fils; il sauvera sa mére.
Qui peut mieux resserrer une chaine si chére?

Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçû le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THÉODON.

Mais voudra-t-il m'entendre? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclatté?
J'espérois son retour; il m'en avoit flatté.

MÉLANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée?
Si j'allois me jetter aux pieds de Dorisée?
L'aveu de mon état seroit-il indiscret?

THÉODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux;
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

MÉLANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre?
Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs!..

THE'ODON.

Madame, comptez mieux ſur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puiſſance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

ME'LANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aiſément.

THE'ODON.

Ne perdons point de tems, venez-y tout-à-l'heure.

ME'LANIDE.

Si je tombe à ſes pieds, il faudra que j'y meure.

THE'ODON.

Eſpérez que ſon cœur ne réſiſtera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits ſa jeuneſſe & ſes charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous ſeconderai. Nous vous aiderons tous.

ME'LANIDE.

Je ne balance plus. Puiſſent ſous vos auſpices
La nature & l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils: je n'eſpére qu'en lui.

SCENE II.

UN VALET, THÉODON, MÉLANIDE.

LE VALET *en donnant un billet à Mélanide.*

DE la part de Madame.

MÉLANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire ?

(au valet.)
C'est assez.

SCENE III.

THÉODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

VOyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(Elle lit.)
Je vous donne au plûtôt ce malheureux avis;
D'Arviane, chez moi, vient de se méconnoître,
Et d'insulter vivement le Marquis.
L'outrage est, de sa part, aussi grand qu'il peut l'être;

J'en frémis. Voyez donc, & tâchez de trouver
Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'eſt à moi de frémir.

THE'ODON.

Cette affaire eſt affreuſe.

ME'LANIDE.

D'Arviane!... Ah, Monſieur, que je ſuis malheureuſe!
Je crains ſa violence ; elle peut aller loin.

THE'ODON.

Les momens nous ſont chers. Vous, d'abord ayez ſoin
D'arrêter d'Arviane ; empêchez qu'il ne ſorte :
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire enſorte
Qu'il ne ſe paſſe rien de la part du Marquis.

ME'LANIDE.

Que ne vous dois-je pas?

THE'ODON.

Mes ſoins vous ſont acquis.

ME'LANIDE.

Si d'Arviane étoit ici, je vous ſupplie,
Daignez me l'envoyer.

THE'ODON.

Vous ſerez obéïe.

SCENE IV.

MÉ'LANIDE *seule.*

JE tremble que déja son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniére horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire...
Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter....
Cette attente est, pour moi, trop rude à supporter,
Il faut...

SCENE V.

D'ARVIANE, MÉ'LANIDE.

MÉ'LANIDE.

QU'avez-vous fait ? Vous n'avez qu'à poursuivre,
Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc ?

MÉ'LANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit !

Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise ?

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise ?

ME'LANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur :
Quand on ne le sait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre ?

ME'LANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser
Des larmes, que le tems n'a pû faire cesser.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je suis pouvois-je me contraindre ?
Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre ?
Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez, dans vos mains, le bonheur de ma vie,
Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Rosalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

ME'LANIDE.

Envers votre rival soyez plus circonspect ;
Et ne sortez jamais du plus profond respect

Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raiſon ? . . . Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi le reſpecter ? Ah ! retranchez ce point.

MÉ'LANIDE.

Je l'éxige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui faſſe auſſi des excuſes ?

MÉ'LANIDE.

Sans doute :
Il faut vous y réſoudre, oui, quoi qu'il vous en coûte.
Croyez que mon conſeil n'eſt pas indifférent.
Obéiſſez enfin ; ce n'eſt qu'en réparant
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame, y penſez-vous ?

MÉ'LANIDE.

Je ſais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah ! C'en eſt un peu trop. Ne m'abaiſſez pas tant.
Mon rival, ſi l'on veut, eſt un homme important.
Eh ! Que me fait, à moi, ſi ſa fortune eſt grande ?
Parce qu'il eſt heureux, faut-il que j'en dépende ?
Les procédés reçûs entre gens tels que nous,
Ne ſouffrent pas que j'aille embraſſer ſes genoux.

S'il ſe croit offenſé, nous avons notre uſage.
Je ne ſuis pas encore à mon apprentiſſage.
(En mettant la main ſur ſon épée.)
S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MÉLANIDE.

Je gémis de vous voir des ſentimens ſi faux.
Et pour qui ? ... Mais je céde ; il vaut mieux vous apprendre
Les cauſes d'un refus qui vous a dû ſurprendre.
J'ai prévû, dès long-tems, ce qui vient d'éclatter.
J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Roſalie à votre deſtinée ;
Que même ſon amour vous ſeroit ſuperflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, ſi vous aviez voulu ! ...

MÉLANIDE.

Si j'avois pû détruire un obſtacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impoſſible ;
Je n'aurois pas été moins heureuſe que vous.

D'ARVIANE.

Quel obſtacle s'oppoſe à des liens ſi doux ?

MÉLANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous ? J'en fais gloire.
Je ſers avec honneur ; du moins j'oſe le croire.

Et, si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc? l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour?
Serois-je le premier?... On en voit chaque jour...

MÉLANIDE.

Mais ils sont assortis, du moins, par la naissance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hazard a pû nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens; ce titre me rassûre.
Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah! Bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis.

MÉLANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître?

Quel eſt donc le néant où j'ai puiſé le jour?

ME'LANIDE.

Que voulez-vous ſavoir?

D'ARVIANE.

Parlez-moi ſans détour.

La ſource de ma vie eſt donc bien mépriſable?

ME'LANIDE.

Elle eſt, de part & d'autre, aſſez conſidérable:

Mais...

D'ARVIANE.

Quoi donc? Quel malheur me ſeroit ſurvenu?

ME'LANIDE.

Il eſt affreux.

D'ARVIANE.

Comment?

ME'LANIDE.

Vous étes méconnu.

Vous étes à la fois le fruit & la victime

D'un hymen, que la loi n'a pas cru légitime.

Ceux qui vous ont fait naître, au déſeſpoir réduits,

L'un de l'autre ont été ſéparés.

D'ARVIANE.

Et je ſuis!

MÉLANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confonduë,
A ſoutenu long-tems votre mére éperduë;
Elle a crû que des nœuds, briſés malgré l'amour,
Entre elle & ſon époux ſe renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne ſeroit-elle plus?

MÉLANIDE.

Elle eſt toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux eſt donc mort?

MÉLANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle! Eh quoi! cet inhumain,
En nous reſtituant ſon cœur avec ſa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
Et n'a pas fait ceſſer cette indigne rupture?

MÉLANIDE.

Son cœur, par un amour impoſſible à dompter,
Involontairement s'eſt laiſſé ſurmonter.

D'ARVIANE.

Devoisje naître? Ah, Ciel! Tu m'as choiſi mon pére
Dans un jour malheureux de haine & de colére.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre par-tout ſes pas & m'attacher à lui

J'irai lui reprocher ma honte & ſon parjure.

ME'LANIDE.

Ne ſachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah ! Je vous en conjure.

ME'LANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille, de ſa main, recevoir le trépas ?
Eſt-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?
C'eſt un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

ME'LANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refuſez plus.

ME'LANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts ſuperflus.
L'état, où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'impoſent le ſilence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je ſavoir ce ſecret accablant,
Puiſqu'on ne peut venger un affront ſi ſanglant ?
Me refuſerez-vous auſſi, dans ma miſére,
La grace & la douceur de connoître ma mére ?

ME'LANIDE.

Hélas!

D'ARVIANE.

Vous ſoupirez ! En ſuis-je abandonné ?
Déſavoüé ? Sans doute. En dois-je être étonné ?
Je me rens la juſtice affreuſe qui m'eſt dûë.
Le ſein qui m'a conçû, doit frémir à ma vûë:
C'eſt pour elle un ſupplice ; elle a droit de me fuir ;
Ma vie eſt ſon opprobre ; elle doit me haïr.

M'ELANIDE.

Elle ne vous hait point ; croyez qu'elle vous aime ;
Qu'elle gémit ſur vous, plus que ſur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refuſez donc plus, à mes empreſſemens,
Le bonheur de joüir de ſes embraſſemens:
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous raſſemble ;
Nous les adoucirons, en les pleurant enſemble.

M'ELANIDE.

Ne la connoiſſez point.

D'ARVIANE.

Ou réuniſſez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

M'ELANIDE.

Que vous êtes preſſant !

D'ARVIANE.

Que vous êtes cruelle !

MÉLANIDE.

Votre mére se rend ; vous l'emportez sur elle...
Ah, mon fils!

D'ARVIANE.

Quoi, c'est vous? Mon cœur est satisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLANIDE.

Hélas! Votre destin n'est pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O, mére la plus tendre & la plus adorable!

MÉLANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage;
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment;
On les gagne avec peine, on les perd aisément:
Mais la douceur attire, & retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune, & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs:
Je vous laisse y penser; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE *seul.*

ME voilà donc instruit de mon sort effroïable!
Grands Dieux! Quel en est donc l'auteur impitoïable?
Hélas! Je l'aurois sû, si j'avois pû calmer
Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre:
Peut-être sa pitié...? Que devois-je en attendre
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté,
N'ont pû de cet ingrat vaincre la crüauté?
Quelle idée imprévûë, & peut-être insensée,
Se forme tout à-coup au fond de ma pensée?
Je ne sais; mais je sens accroitre mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçûs de ma mére;
Elle y prend intérêt: Quel en est le mystére?
Pourquoi tous ces égards, & ce profond respect
Qu'elle éxige pour lui? Cet ordre m'est suspect.
Ce Monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révére,
Seroit-il, à la fois, mon rival & mon pére?

Lui

Lui ? . . . Dans ce doute affreux tout se confond en moi,
Haine, desir, terreur, espoir, amour, effroi ;
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
Qui m'en fera sortir ? . . . Mais Théodon me reste ;
Il est instruit. Allons, & tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, LE MARQUIS.

THE'ODON.

PLus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y ſongez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'eſt, pour un étourdi, prendre beaucoup de ſoin.
Ce jeune homme a pouſſé l'affaire un peu trop loin.
C'eſt une offenſe en forme, une inſulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maiſon:
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raiſon.

THE'ODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y ſuis très-réſolu.

THE'ODON.

Vous en perdrez l'envie,

Quand vous ſerez inſtruit d'un ſecret important,
Dont je ne ſuis inſtruit que depuis un inſtant.

LE MARQUIS.

Quand je ſerai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THE'ODON.

Il ne ſeroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THE'ODON.

Si vous ſaviez à qui d'Arviane appartient !...

LE MARQUIS.

Que m'importe ?

THE'ODON.

Ah, Monſieur !...

LE MARQUIS.

Dites ; qui vous retient ?

THE'ODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de ſon pére ?
Parlez.

THE'ODON.

Hélas !

LE MARQUIS.

Eh bien ?

THE'ODON.

Mélanide eſt ſa mére.

LE MARQUIS.

Ah ! Que m'annoncez-vous ?

THÉODON.

C'eſt cet infortuné,
Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de ſa mére,
Déplorable héritier d'opprobre & de miſére,
Sans état, ſans aveu, ſans nom, ſans bien, ſans rang;
Qui va ſe voir privé de tous les droits du ſang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaiſance,
De reſſource, de joïe, & de reconnoiſſance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THÉODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous ſurvivre à vous-méme :
C'eſt un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez; & pourquoi n'en joüiſſez-vous pas ?
Que voulez-vous de plus qu'un ſort ſi plein d'appas ?
Qu'une épouſe pour vous ſi tendre & ſi conſtante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh! Daignez m'épargner. Quelle attaque imprévûë!
Ah! Rosalie, hélas! Pourquoi vous ai-je vûë?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes:
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THE'ODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.
Mélanide bien-tôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je?

THE'ODON.

Vous allez hâter sa derniére heure.

LE MARQUIS.

Ah! Crüel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...
Mais, comment parvenir à cet effort suprême?
Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même?

THE'ODON.

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

Théodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret;
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival infléxible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Croyez que je vous plains. Tous mes ſens ſont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'eſt chére. Ah ! Si vous la réglez
Sur l'état où je ſuis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je ſaîs qu'il eſt crüel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres ſujets de me déſeſpérer.
Je ſerois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une ſi douloureuſe & ſi triſte infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas ! J'avois un pére illuſtre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modelle :
Je ne pouvois ſortir d'une ſource plus belle.
Vain bonheur ! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir ſon ſang d'un opprobre éternel ;
A ſes premiers liens il s'arrache de force,
Et va ſacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémiſſant.
Je ſerai dénüé de tout ce qu'en naiſſant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-deſſus d'eux ;

J'en deviens le dernier, & le plus malheureux...
Je vous vois attendri! Je me flatte, j'eſpére
Que vous ne prenez pas le parti de mon pére.

LE MARQUIS.

Il ſeroit mal-aiſé de le juſtifier.

D'ARVIANE.

En vous, entiérement je puis donc me fier?
Je ſuis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adreſſer?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous bleſſer?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.
Mon pére va bien-tôt combler notre diſgrace.
Avant qu'un autre hymen le ſépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embraſſer ſes genoux?..
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi, mon pére?... Ah! Monſieur, mettez-vous à ma place;
Suppoſez un moment que je ſois votre fils:
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sauroit-il qui je ſuis?

(à d'Arviane.)

(*à d'Arviane.*)
Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes ſoins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain ſoulagement ?
Crüel ! Je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi ſert le myſtére ?
Ou laiſſez-moi périr, ou rendez-moi mon pére.
C'eſt moi qui ſuis le fruit de vos premiers ſoupirs.
Songez que ma naiſſance a comblé vos deſirs ;
Du plus grand des malheurs doit-elle être ſuivie ?
Qu'une ſeconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en joüir que pour vous honorer ;
Je ne veux reſpirer que pour vous adorer.....
N'oſez-vous voir les pleurs que vous faites répandre ?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penſer que je me ſuis mépris ;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai ſur vous aucun droit à prétendre.
Vous étes vertüeux, & vous ſeriez plus tendre.
J'ai crû de faux ſoupçons... Ah ! Daignez m'excuſer.
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuſer.
On m'avoit mal inſtruit. Rentrons dans ma miſére.
Avant que de ſortir de l'erreur la plus chére,
Et de quitter un nom que j'avois uſurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé ;

Vous pouvez m'en donner la preuve la plus ſûre;
Je vous ai fait tantôt une aſſez grande injure;
En rival furieux je me ſuis égaré;
Si vous ne m'étes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuſe n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon ſang un ſi ſenſible outrage.
Oſez donc me punir, puiſque vous le devez.
Vous allez m'arracher Roſalie; achevez,
Prenez auſſi ma vie, elle me déſeſpére.

LE MARQUIS.

Malheureux!... Qu'oſe-tu propoſer à ton pére?

D'ARVIANE.

Ah! Je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je? O ciel! En eſt-ce aſſez?

SCENE III. & derniere.

MELANIDE, DORISÉE, THÉODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MÉLANIDE.

Vous rappellerez-vous des traits preſqu'effacés?
On veut, avant ma mort, que je vous importune;
Et je viens, à vos piéds, pleurer notre infortune.

Mon fils, uniſſons-nous.

(*Elle va pour ſe jetter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.*)

D'ARVIANE *ſe jettant aux piéds du Marquis.*

Mon pére !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Pardonnez

Au trouble où tous mes ſens ſe ſont abandonnés.

(*à part.*)

Que je me ſens confus, interdit & coupable !

MÉLANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable ;
Mais loin de me laiſſer aigrir par mes malheurs,
Quel que ſoit le ſujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas ! Je ſais toujours excuſer ce que j'aime.
Vous cauſez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une ſi longue abſence, & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de ſon ſort.
Je devois ſuccomber. La fortune jalouſe
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouſe :
Pardonnez ſi j'emprunte encore un nom ſi doux,
Je céde à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, ſans parler de moi, ni de ma deſtinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'eſpérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le ſang dont il eſt né,

Et qu'il pourroit vous être auſſi cher qu'à ſa mére.
Daignez donc vous charger de toute ſa miſére.
Permettez qu'il s'éleve en ſecret ſous vos yeux :
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
(*à d'Arviane.*)
Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître ?
Oh, mon fils !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confuſion
Si j'ai paru reſter dans l'indéciſion.
Avez-vous pû me croire aſſez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie ;
Vous, dont j'ai ſi long-tems déploré le trépas ;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui reſpire ?
Que n'avez-vous plûtôt réclamé votre empire ?
Avant que de revoir un objet ſi touchant,
J'ai crû ne pouvoir vaincre un coupable penchant :
Mais j'éprouve, en ſortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont ſe renouveller.
Heureux que vous ayez daigné les rappeller !
(*En l'embraſſant.*)
Quelle félicité m'alloit être ravie !

MELANIDE.

Je vous retrouve donc !

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(*à d'Arviane.*) (*à Mélanide.*)

Oui, je ſuis votre pére. Oui, je ſuis votre époux.
Que l'Amour & l'Hymen nous réuniſſent tous!

(*à Doriſée.*)

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Auſſi bien que l'Amour, mon devoir me raméne!

DORISE'E.

Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.
J'euſſe été la premiére à vous ſolliciter....

LE MARQUIS *à Doriſée.*

Pourriez-vous détourner votre choix ſur un autre,
Et ſouffrir que mon fils devînt auſſi le vôtre?
Nous ſerions tous heureux.

DORISE'E.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Ne conſentez-vous pas de même à leur bonheur?

ME'LANIDE.

(*Embraſſant Roſalie.*)

Qui, moi? Si j'y conſens! Oui, vous ſerez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faiſons déſormais qu'une même famille.
O ciel! Tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'eſt fait que pour nous rendre heureux.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre, *Mélanide*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec autant de plaiſir qu'il en a vû les repreſentations. Ce premier Juin 1741. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur

papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus specifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans

notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun ttouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cens trente-sept. Et de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 436. *Fol.* 397. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier* 1723. *A Paris, le 6 Avril* 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

